

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

513

**PRECIS ÉLÉMENTAIRE
D'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE.**

COURS ABRÉGÉ D'HISTOIRE DE GEOGRAPHIE, DE LITTÉRATURE, D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

ET DE MYTHOLOGIE

A l'usage des institutions, et des autres établissements
d'instruction publique

M. L'ABBE DRIOUX

Auteur du ^{1er} cours complet d'histoire et de géographie,

CHAQUE VOLUME CONTIENT UN QUESTIONNAIRE.

- HISTOIRE SAINTE**, suivie de la vie de N.-S. J.-C. In-18, cart.
- HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE**, suivie de la chronologie des papes, des conciles, des ordres religieux, des hérésies, des principaux personnages. In-18, cart.
- HISTOIRE ANCIENNE**, renfermant l'histoire de tous les peuples de l'antiquité jusqu'à Jésus-Christ. In-18, cart.
- HISTOIRE GRECQUE**, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la conquête romaine. In-18, cart.
- HISTOIRE ROMAINE**, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'invasion des barbares. In-18, cart.
- HISTOIRE DU MOYEN-ÂGE**, depuis l'invasion des barbares jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs-Ottomans. In-18.
- HISTOIRE MODERNE**, depuis la prise de Constantinople jusqu'à l'abdication de Napoléon. In-18.
- HISTOIRE DE FRANCE**, depuis les Gaulois jusqu'en 1830. In-18.
- HISTOIRE D'ANGLETERRE**, de-
- puis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. In-18, cart.
- MYTHOLOGIE** grecque, romaine, indienne, persane, égyptienne, gauloise et scandinave. In-18, cart.
- PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE DE LITTÉRATURE**, (Style, Composition et Poétique). In-18, cart.
- COURS ABRÉGÉ DE LITTÉRATURE**, rédigé pour les établissements où l'on n'étudie pas les langues anciennes, In-12, cart.
- MANUEL DE COMPOSITION**, d'analyse et de Critique littéraire. In-12.
- Le même ouvrage.* Partie du professeur. 1 fort vol. in-12, broché.
- HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE**. In-12 broché.
- HISTOIRE NATURELLE** (Précis élémentaire d'). Minéralogie, botanique, zoologie, par M. Zeller, avec une introduction par M. Drioux. 1 fort vol. in-18, cart.
- HISTOIRE ABRÉGÉE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES**, anciennes et modernes. In-12, broché.

A
toir
pro
l'am
C
de
ass
qu'
me
de
m:
les
re
fr
n'o
et
et
pe
pe
le
v
g
le
p
v
e

AVERTISSEMENT.

Après l'étude de l'*Histoire sainte*, la connaissance de l'*Histoire ecclésiastique* est sans contredit la plus utile et la plus propre à développer dans le cœur des enfants le respect et l'amour de la religion.

Chargé pendant de nombreuses années de l'enseignement de l'*Histoire*, nous avons toujours pensé que ce n'était pas assez pour les enfants de connaître l'*Histoire sainte*, mais qu'ils devaient savoir l'*Histoire de la religion* depuis le commencement jusqu'à nos jours ; aussi l'*Histoire ecclésiastique* devrait-elle être enseignée dans les classes de tous les degrés.

En effet, quoique nous ayons appris dès l'enfance, d'une manière générale, par la lecture de la vie des saints, ou par les instructions religieuses, les luttes qu'a dû soutenir notre religion pour s'établir sur toute la terre, au prix des souffrances de tant de glorieux martyrs, combien d'entre nous n'ont su que très-tard coordonner d'une manière régulière et lucide les faits dont nous n'avions qu'une notion vague et décousue ! Quoi de plus instructif et de plus édifiant cependant, que la manière dont s'est établie l'Eglise, les persécutions qu'elle a endurées de la part des souverains, les combats qu'elle a soutenus contre les hérésies, et les victoires qu'elle a remportées sur ses divers ennemis !

L'*Histoire de l'Eglise* de Lhomond, dont on fait un si grand usage dans nos écoles, ne peut à notre avis remplir le but proposé. Elle est trop volumineuse pour être apprise par cœur ; puis elle renferme bien des longueurs, et souvent les réflexions sont au-dessus de la portée des enfants ; enfin elle est incomplète surtout dans la partie qui traite du moyen âge et des temps modernes ; d'ailleurs, l'auteur ayant voulu faire un livre de lecture, et non un ouvrage qu'on dût apprendre de mémoire, a négligé de faire ressortir la marche des faits et de montrer le développement de l'Eglise et de ses institutions aux différentes époques.

D'autres *Essais* ont été tentés à diverses époques, mais ils n'ont pas une forme assez élémentaire et ils n'ont pas le mérite d'intéresser les enfants.

Pour éviter ce défaut nous n'avions rien de mieux à faire que de profiter du travail de Lhomond. Nous nous rappelons encore avec bonheur le plaisir que nous éprouvions dans notre enfance en étudiant ces récits si touchants et si simples. En les relisant nous nous sommes demandé bien des fois s'il était possible de mieux parler la langue des enfants. Nous avons complété son travail, et nous avons présenté les récits avec plus d'ensemble pour mettre plus en relief le développement des faits et la marche de la civilisation.

Nous avons divisé ce petit livre en huit époques, et chaque époque en plusieurs chapitres ; ces chapitres sont eux-mêmes divisés en paragraphes et en alinéas : chacune de ces divisions est très-courte pour être plus parfaitement apprise par les élèves. Les maîtres pourront donc ainsi faire étudier un chapitre entier ou seulement une partie de ce chapitre.

Chaque chapitre est suivi d'un questionnaire au moyen duquel on pourra interroger les élèves et s'assurer qu'ils ont compris ce qu'ils ont lu.

L'ouvrage est suivi d'un tableau chronologique des papes, conciles, ordres religieux, hérésies, et des principaux événements contenus dans l'*Histoire ecclésiastique*.

Enfin cette *Histoire ecclésiastique* se termine par une table analytique de tous les noms contenus dans l'ouvrage, au moyen de laquelle on pourra de suite trouver un fait ou un personnage sur lequel on voudrait le consulter.

Ce petit livre, nous le répétons, est emprunté pour le fond à Lhomond, le plan seul nous appartient ainsi que les additions que nous avons cru devoir faire à l'ouvrage qui nous a servi de texte. C'est pourquoi nous nous sommes beaucoup moins proposé de faire un livre qu'une bonne action.

D

De

C
tyrs
chr
tricsic
av
na
pl
da
le
co
fi
r
s

r

PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

1^{re} ÉPOQUE.

Depuis l'établissement de l'Église jusqu'à la conversion de Constantin (33-312) (1).

(Elle renferme 279 ans.)

Cette première époque renferme l'ère des martyrs ; on y voit surtout la générosité des premiers chrétiens qui versèrent leur sang pour la foi, et le triomphe de l'Église sur ses persécuteurs.

CHAPITRE I.

Les Apôtres (2).

1. DESCENTE DU SAINT-ESPRIT. — Après l'ascension de Jésus, les apôtres, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu de leur Maître, se retirèrent dans le cénacle (3), où, ayant choisi Mathias, parmi les disciples, pour remplacer Judas Iscariote, ils attendirent dans le recueillement et la prière l'Esprit-Saint que le Sauveur leur avait promis. Le jour de la Pentecôte, dans le lieu où étaient réunis les apôtres, il se fit un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux, qui retentit dans toute la maison. L'Esprit-Saint descendit alors visiblement sur chacun d'eux

(1) Voyez dans notre Atlas les cartes des Provinces orientales de l'empire romain pour la propagation du christianisme.

(2) Pour la Vie de N.-S. J.-C., voyez notre *Histoire sainte*,

(3) Salle où le Seigneur avait célébré la cène.

en forme de langues de feu et les remplit d'une force nouvelle.

2. PREMIÈRE PRÉDICATION. — Après leur sortie du cénacle, ils commencèrent aussitôt à célébrer les grandeurs de Dieu en plusieurs langues différentes. Pierre, le chef des apôtres, fut le premier qui éleva la voix devant le peuple, pour lui annoncer la bonne nouvelle, c'est-à-dire l'*Évangile*. Il fit le récit des merveilles sans nombre opérées par Jésus, et s'écria : « Que toute la maison d'Israël sache donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. » Trois mille personnes furent converties à la suite de ce premier discours. Un autre jour Pierre et Jean, en montant au temple, remarquèrent près de la porte un pauvre boiteux de naissance qui leur demandait l'aumône. Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je vous le donne ; au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. » Aussitôt ce malheureux, s'affermissant sur ses pieds, marcha, sans aucune difficulté, et entra dans le temple, accompagné des deux apôtres. La nouvelle de ce prodige ayant attiré une grande foule, Pierre lui adressa de si éloquents paroles que cette fois cinq mille hommes se convertirent.

3. PREMIÈRE PERSÉCUTION. — Le prince des apôtres avait, le premier, annoncé l'*Évangile* ; le premier il avait fait un miracle en faveur de la doctrine de Jésus-Christ ; le premier aussi, il fut persécuté avec Jean, le disciple que Jésus aimait. Les prêtres, le commandant militaire du temple et les saducéens s'emparèrent des deux apôtres et les

l'un traduisirent devant le grand conseil de la nation. Comme on leur défendait de prêcher et d'enseigner au nom de Jésus, ils répondirent avec fermeté : « Pensez-vous qu'il soit juste que nous vous obéissions plutôt qu'à Dieu ? Pour nous, nous ne pouvons taire les choses admirables que nous avons vues et entendues. » Les juges, dans la crainte d'irriter le peuple, n'osèrent condamner les apôtres, mais ils les menacèrent de peines sévères s'ils continuaient à enseigner au nom de Jésus. Ces menaces ne servirent qu'à enflammer le zèle des disciples de Jésus-Christ qui travaillèrent avec une nouvelle ardeur à répandre la doctrine de leur divin maître.

4. ANANIE ET SAPHIRE. — Dans la première ferveur de la foi, lorsque tous les fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, il n'y avait point de pauvres parmi eux. Les riches vendaient volontairement leurs biens et en offraient le prix aux apôtres, afin qu'ils le distribuassent à chacun selon ses besoins. Ananie et Saphire ayant vendu un champ, convinrent de retenir une partie de l'argent qu'ils en avaient obtenu, et Ananie offrit le reste aux apôtres en affirmant que c'était le prix total de sa terre. « Ananie, lui dit Pierre, n'étiez-vous pas le maître de retenir le prix entier de votre champ ? Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu ! » Aussitôt Ananie tomba frappé de mort. Sa femme, ne sachant pas ce qui s'était passé, soutint le mensonge et fut punie de la même manière. Ce châtement sévère répandit une crainte salutaire dans toute l'Eglise. Le peuple, dans l'admiration, s'empressait autour des apôtres, et de

PREMIÈRE ÉPOQUE.

nombreuses conversions avaient lieu à la vue de miracles qu'ils opéraient. De toutes parts on amenait des malades et des infirmes que l'on exposait dans les rues où saint Pierre devait passer afin que son ombre leur rendit la santé.

5. NOUVELLES PERSÉCUTIONS. CONSEIL DE GAMALIEL. — Les princes des prêtres, peu touchés de ces miracles, se saisirent encore des apôtres, et les renfermèrent dans la prison publique, pour les empêcher, disaient-ils, de séduire le peuple. Mais pendant la nuit, un ange du Seigneur ouvrit les portes de la prison et ordonna aux apôtres d'aller dans le temple et d'y prêcher hardiment les paroles de vie qui leur avaient été enseignées. En effet, dès le point du jour ils entretenaient la multitude. Les gardes s'emparèrent d'eux et les conduisirent devant le Sanhédrin (1), en présence duquel Pierre, ainsi que les autres apôtres, confessa la foi de Jésus-Christ. Le sanhédrin, déconcerté, essaya vainement de les intimider ; mais Gamaliel, un des docteurs de la loi, donna aux juges ce sage conseil : « Laissez aller ces prisonniers, dit-il, car si leur entreprise vient des hommes, elle tombera d'elle-même ; si au contraire elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire. » Les juges adoptèrent cet avis, mais avant de rendre la liberté aux apôtres, ils les firent battre de verges, et leur interdirent de nouveau d'annoncer au peuple la parole de Dieu.

6. MARTYRE DE SAINT ETIENNE. — Les disciples de Jésus n'ayant pas tenu compte de cette défense, furent persécutés avec plus de fureur. Le nombre

(1) Conseil des Juifs

des fidèles croissait chaque jour, et les apôtres ne pouvant plus suffire aux besoins d'une si grande multitude, confièrent une partie de leur mission à des ministres inférieurs qu'ils nommèrent *diacres*. Saint Etienne, le premier des diacres élus par les apôtres, opérait parmi le peuple des conversions si nombreuses que les Juifs résolurent de le perdre. Ils subornèrent des hommes pour attester qu'ils lui avaient entendu proférer des blasphèmes contre Moïse et contre Dieu. Interrogé par le grand prêtre, saint Etienne rappela, comme témoignage de son respect pour Moïse et de sa foi en Dieu, tous les bienfaits que le Seigneur avait répandus sur le peuple d'Israël. Au lieu d'écouter sa justification les Juifs se fermèrent les oreilles, puis s'emparèrent de lui et l'entraînèrent hors de la ville où ils le lapidèrent. Le généreux martyr reçut la mort avec calme ; et les mains levées vers le ciel, il s'écria : « Mon Dieu, pardonnez à mes bourreaux, et ne leur imputez point le crime qu'ils commettent. » (36).

7. CONVERSION DE SAINT PAUL. — Parmi ceux qui avaient demandé la mort d'Etienne, on remarquait un pharisien nommé Saul qui paraissait être un des ennemis les plus acharnés des disciples de Jésus. Etant sur le chemin de Damas où il allait pour persécuter les chrétiens, Jésus-Christ lui apparut au milieu d'une lumière céleste. Frappé d'épouvante, il tomba à terre, ainsi que ses compagnons, et Jésus lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? » Saul répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus, le Nazaréen, que vous persécutez ! » Alors, Saul

tremblant s'écria : « Parlez, Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » — « Allez à Damas, reprit le Seigneur, là vous connaîtrez mes ordres. » Sauvé que la vision avait rendu aveugle, se fit conduire à Damas où il trouva un disciple nommé Ananie qui avait reçu de Dieu l'ordre de lui imposer les mains ; il recouvra aussitôt la vue et devint, sous le nom de Paul, un des plus grands apôtres. Sa principale mission fut de convertir les gentils auxquels Pierre venait d'ouvrir les portes de l'Eglise dans la personne du centurion Corneille (34).

8. TRAVAUX APOSTOLIQUES DE SAINT PAUL.

Toutefois, avant de commencer ses grandes courses apostoliques, saint Paul se rendit à Jérusalem pour visiter saint Pierre, et être reçu au nombre des apôtres. Il parcourut ensuite la Syrie et la Cilicie, propagea le christianisme dans la grande ville d'Antioche, et alla prêcher avec saint Barnabé dans l'île de Chypre et dans le midi de l'Asie-Mineure.

Cette mission terminée il revint à Antioche, puis alla rendre compte de ses premiers travaux à saint Pierre, qui se trouvait encore à Jérusalem ; il retourna ensuite dans l'Asie-Mineure, pour achever la conversion de cette contrée. Il prêcha avec le plus grand succès dans la Phrygie, la Mysie, la Lydie et la Troade, s'attacha étroitement à son cher Timothée et à l'évangéliste saint Luc, et passa dans la Macédoine où il fonda les grandes Eglises de Philippes, de Thessalonique et de Bérée. De là il s'embarqua pour Athènes où il annonça devant l'aréopage son Dieu inconnu, et il termina cette glorieuse mission par l'établissement de l'Eglise de Corinthe.

Ces travaux l'avaient tenu éloigné d'Antioche pendant un an et demi. Il s'y rendit enfin, en passant par Ephèse, Césarée et Jérusalem. Il accomplit ensuite une troisième mission dans l'Asie-Mineure. Avant appris les troubles qui s'étaient élevés parmi les Corinthiens et les Galates, il leur écrivit pour résoudre les controverses qui les agitaient. Il visita les Eglises de Macédoine, envoya une seconde lettre à Corinthe, et alla lui-même dans cette ville souffler toutes les semences de division que l'esprit ténébreux y avait répandues. De Corinthe il revint aux Romains.

Dans le cours de son voyage il avait recueilli des aumônes qu'il voulait porter lui-même aux frères de Jérusalem, et, bien qu'il sût que dans cette ville la persécution l'attendait, rien ne put ébranler sa résolution. En effet il y fut jeté en prison ; mais les droits que lui donnait son titre de citoyen romain, d'en appeler à César, le firent envoyer à Rome, où il resta captif pendant deux ans. Lorsque la liberté lui fut rendue, il reprit ses travaux apostoliques et évangélisa l'Occident. Les *Actes des Apôtres* s'arrêtant ici, l'on ne possède plus sur les dernières missions de l'apôtre des gentils que des traditions assez obscures. Toutefois, il est incontestable que saint Paul fut décapité à Rome, sous Néron, le même jour que saint Pierre fut crucifié.

TRAVAUX APOSTOLIQUES DE SAINT PIERRE. — Les saintes Ecritures ne nous ont pas conservé autant de détails sur les missions du chef des apôtres que sur celles de saint Paul. Mais il semble que l'Esprit-Saint, qui les a dictées, ait eu à tâche de

faire ressortir par les faits sa primauté d'honneur et de juridiction. Ainsi, ne le voyons-nous pas à la tête de toutes les affaires importantes? « C'est saint Pierre qui préside l'élection de l'apôtre Mathias ; c'est lui qui le premier parle au peuple après la descente du Saint-Esprit ; c'est lui, au nom de tous les apôtres, qui porte la parole au sanhédrin ; c'est lui qui opère le premier miracle, et prononce le premier un arrêt terrible contre Ananie. C'est lui qui le premier ouvre les portes de l'Eglise chrétienne aux gentils, et c'est lui qu'après sa conversion, saint Paul cherche à Jérusalem. C'est Pierre qui préside le premier concile de Jérusalem (51), enfin c'est toujours Pierre que les évangélistes nomment le premier, quoiqu'il n'ait pas le premier suivi Jésus-Christ, preuve certaine de la primauté qui lui avait été conférée par Jésus-Christ sur tous les apôtres.

Touchant ses travaux apostoliques, nous savons qu'il fonda la première Eglise chrétienne à Jérusalem et qu'il régla dans la Judée et le pays de Samarie toutes les communautés nouvelles des premiers chrétiens. Quand la foi se fut répandue en Orient, il résida quelque temps à Antioche, puis il évangélisa successivement le Pont, la Cappadoce, la Galatie, l'Asie et la Bithynie. Le règne du Christ s'étant étendu en Occident aussi bien qu'en Orient, saint Pierre quitta Antioche pour aller fixer son siège à Rome, la reine et la maîtresse de toutes les nations, où il scella de son sang sa foi et fut crucifié comme son divin maître (66).

10. TRAVAUX DES AUTRES APÔTRES. — La vie des autres apôtres ayant été entièrement conform

elles de saint Pierre et de saint Paul, les livres
 n'ont pas pris soin de nous redire les mêmes
 miracles, les mêmes vertus et les mêmes souffran-
 ces ; D'après le témoignage des historiens ecclésias-
 tiques, saint Jacques, fils d'Alphée, fut le premier
 évêque de Jérusalem, et versa son sang pour la foi,
 sous Agrippa. Saint Matthieu prêcha dans l'Inde et
 l'Éthiopie ; saint André dans la Scythie, l'Épire et la
 Grèce, et mourut à Patras en Achaïe ; saint Phi-
 lippe parcourut la haute Asie, et mourut à Hiérapolis
 en Phrygie ; saint Thomas évangélisa les Parthes ;
 saint Jude ou Thadée porta la foi dans la Mésopo-
 tamie, et fut martyrisé en Persé ou en Arménie ;
 saint Simon, le zélé, mourut également martyr en
 Palestine après avoir prêché dans cette contrée, dans la
 Mésopotamie, l'Arabie et l'Idumée. Saint Barthé-
 lémy alla dans les Indes, et saint Mathias, élu à la
 place de Judas, parcourut la Cappadoce, les côtes de
 l'Asie Mineure Caspienne, et obtint la couronne du martyr
 en Colchide. Saint Jean habita principalement à
 Ephèse, d'où il dirigea les Eglises de l'Asie-Mineure.
 Les apôtres se répandirent donc réellement
 dans toutes les nations, et l'on comprend com-
 ment, quelques années après l'ascension de Jésus-
 Christ, saint Paul pouvait écrire aux Romains, que
 l'évangile avait été annoncé à toute la terre.

QUESTIONNAIRE.

1. En quel lieu se retirèrent
 les apôtres après l'Ascension ?
 2. Choisirent-ils à la place
 de Judas Iscariote ? Sous
 quelle forme le Saint-Esprit
 descendit-il sur eux ?

2. Qui annonça le premier
 l'Évangile ? Qui fit le pre-
 mier miracle ?

3. Lequel des apôtres fut le
 premier persécuté ? Qu'est-ce
 que les Juifs demandèrent

d'eux ? Qu'est-ce qu'ils leur répondirent ? Quel fut l'effet de cette persécution ?

4. Quel était le caractère de l'assemblée des premiers fidèles ? Quel mensonge firent à saint Pierre Ananie et Saphire ? Quel fut leur châtement ?

5. Que firent les princes des prêtres ? Par qui les apôtres furent-ils délivrés de la prison ? Quel conseil donna Gamaliel ?

6. Quel fut le premier des martyrs ? De quel crime accusait-on saint Étienne ? Comment mourut-il ?

7. Quel était le plus célèbre de ses persécuteurs ? Com-

ment Saul se convertit-il ? Quel nom prit-il ? Quelle fut sa mission ?

8. Qui alla-t-il voir avant d'entreprendre ses missions ? Racontez ses voyages et ses travaux. Où mourut-il ?

9. Les travaux apostoliques de saint Pierre sont-ils aussi connus ? Qu'est-ce qu'on remarque dans ce que le Saint-Esprit nous apprend ? Résumez les voyages et les travaux de saint Pierre. Où mourut-il ?

10. Connait-on la vie des autres apôtres ? En quel lieu prêchèrent-ils après leur dispersion ?

CHAPITRE II.

Ruine de Jérusalem (70).

1. PUNITION DES JUIFS. — L'Eglise avait deux sortes d'ennemis, les Juifs et les gentils. Les Juifs avaient versé le sang de Jésus et suscité de toutes parts des persécutions contre ses disciples. Comme ils avaient été les premiers à s'élever contre le Christ et son Eglise, ils furent les premiers punis. Jésus leur avait prédit les maux qui leur étaient réservés, et leur avait annoncé que la génération qui l'entendait verrait la destruction de la ville et du temple de Jérusalem. De sinistres présages annoncèrent la ruine de cette nation coupable.

2. PRÉSAGES SINISTRES. — « C'est, dit Bossuet, une tradition constante, attestée dans le Talmud et confirmée par tous les rabbins, que, quarante ans

avant l
dans le
il y par
fameux.
ple ! c
peur à
» U
dans l
fond c
roles
protéc
l'abar
sa der
»
dige
autre
Quat.
phe,
de l'
dent.
voix
cont.
ne ce
il re
autr
plaig
rent
leur
oue
l'éc
ale
e F

avant la ruine de Jérusalem, on ne cessait de voir dans le temple des choses étranges. Tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : O temple ! ô temple ! qu'est-ce qui t'émeut et pourquoi te fais-tu peur à toi-même ?

» Un bruit affreux fut entendu par les prêtres dans le sanctuaire le jour de la Pentecôte, et, du fond de ce lieu sacré, une voix fit entendre ces paroles : *Sortons d'ici ! sortons d'ici !* Les saints anges protecteurs du temple déclarèrent hautement qu'ils l'abandonnaient, parce que Dieu, qui y avait établi sa demeure durant tant de siècles, l'avait réprouvé.

» Josèphe et Tacite même ont raconté ce prodige qui ne fut aperçu que des prêtres. Mais un autre prodige éclata aux yeux de tout le peuple. Quatre ans avant la guerre, un homme, dit Josèphe, se mit à crier : « Une voix est sortie du côté de l'Orient, une voix est sortie du côté de l'Occident, une voix est sortie du côté des quatre vents : une voix contre Jérusalem et contre le temple ; voix contre le peuple. » Depuis ce temps, nuit et jour il ne cessa de crier : *Malheur, malheur à Jérusalem !* Il redoublait ses cris les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit de sa bouche : ceux qui le plaignaient, ceux qui le maudissaient, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole : *Malheur à Jérusalem !* Il fut interrogé et condamné au fouet par les magistrats ; mais à chaque coup, il s'écriait sans jamais se plaindre : *Malheur à Jérusalem !* Renvoyé comme un insensé, il courut tout le pays en répétant sans cesse sa triste prédiction.

Il continua durant sept ans à crier de la sorte sans que sa voix s'affaiblit. Enfin, lors du dernier siège de Jérusalem, il se renferma dans la ville tournant infatigablement autour des murailles, criant toujours : *Malheur au temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple !* Puis, il ajouta : *Malheur à moi-même !* et aussitôt il fut tué d'un coup de pierre lancée par une machine de guerre.

3. PRISE DE JÉRUSALEM (70). — Les Juifs, qui avaient toujours supporté avec peine le joug des Romains, s'étant révoltés, Vespasien fut chargé par Néron de les réprimer. Les chrétiens, avertis par la prophétie du Sauveur des maux qui allaient fondre sur Jérusalem, se retirèrent dans la petite ville de *Pella*, au milieu des montagnes de la Syrie ; les Juifs, au contraire, restèrent dans la cité où ils préparèrent à résister aux Romains. Vespasien ayant alors été appelé à l'empire, laissa le commandement de son armée à Titus son fils, qui vint mettre le siège devant Jérusalem (69).

Ce prince établit son camp à une petite distance de cette cité et en intercepta toutes les issues. Comme la fête de Pâques approchait, une immense multitude de Juifs se trouva renfermée dans la ville, de sorte qu'en peu de temps tout ce qu'il y avait de vivres fut consommé. Bientôt la famine se fit sentir d'une manière cruelle. Les factieux se jetaient dans les maisons pour les piller, ils maltraitaient ceux qui avaient caché quelques provisions, et les forçaient par des menaces ou des tourmens à les leur livrer. La plupart des citoyens en étaient réduits à manger ce qu'ils trouvaient

et encore cette triste pâture était-elle l'objet de disputes violentes ; bien plus, on enlevait aux enfants le pain qu'ils tenaient, et on les écrasait eux mêmes contre terre pour le leur arracher. Les séditeux, loin d'être touchés de ces maux, n'en étaient que plus animés, et plus obstinés à continuer la guerre. Cependant Titus ayant pris la forteresse qu'on nommait *Antonia*, avança les travaux du siège, vint jusqu'au temple et se rendit maître des deux galeries extérieures. Ce fut alors que la famine devint horrible : on fouilla jusque dans les égouts, et l'on mangeait les ordures les plus infectes.

Une femme, poussée par la faim et réduite au désespoir, prit son enfant encore à la mamelle, et le regardant avec des yeux égarés : « Malheureux, lui dit-elle, à quoi te réserverais-je ? à mourir de faim, ou à devenir esclave des Romains. » Elle l'égorge à l'instant, le fait rôtir, en dévore une partie et dérobe le reste aux regards. Les factieux, attirés par l'odeur de cet horrible festin, entrèrent dans la maison et menacèrent de mort cette mère coupable, si elle ne leur livrait pas les mets qu'elle tenait cachés. La malheureuse femme leur présente aussitôt ce qui restait de son enfant ; et voyant leur épouvante : « Vous pouvez bien en manger après moi, leur dit-elle, c'est mon enfant, c'est moi qui l'ai tué : vous n'êtes pas plus délicats qu'une femme ni plus tendres qu'une mère. » Saisis d'horreur à la vue de cet affreux spectacle, ils abandonnèrent la maison.

Cependant Titus fit attaquer la seconde enceinte du temple et mettre le feu aux portes, en ordon-

nant néanmoins de conserver le corps de l'édifice ; mais un soldat romain, poussé, dit l'historien Josèphe, par une inspiration divine, et se faisant soulever par ses compagnons, jeta un tison enflammé dans un des appartements qui tenaient au temple ; le feu prit aussitôt, pénétra à l'intérieur de l'édifice et le consuma entièrement, quelques efforts que fit Titus pour arrêter l'embrasement. Les Romains massacrèrent ceux qui se trouvaient dans la ville et mirent tout à feu et à sang. Ainsi fut accomplie la prophétie de Jésus-Christ. Titus déclara lui-même que ce succès n'était point son ouvrage, et qu'il n'avait été que l'instrument de la vengeance divine. Sept cent mille habitants périrent dans ce siège, et les restes de cette malheureuse nation furent dispersés dans l'étendue de l'empire.

Qui ne voit dans cet affreux désastre la juste punition de la fureur impie que les Juifs avaient exercée contre le Messie ? D'autres villes ont eu à endurer les rigueurs d'un siège ou de la famine ; mais on n'a jamais vu les citoyens d'une ville assiégée se faire la guerre avec tant d'acharnement ni exercer les uns contre les autres une cruauté aussi atroce. Cet exemple unique était nécessaire pour accomplir la prédiction de Jésus-Christ et pour rendre la punition de Jérusalem proportionnée au crime qu'elle avait commis en crucifiant son Dieu ; crime pareillement unique, qui ne peut avoir d'exemple ni dans le passé ni dans l'avenir.

QUESTIONNAIRE.

1. L'Eglise eut-elle différentes sortes d'ennemis ? les Juifs furent-ils les premiers punis ?
- Quels furent-ils ? Pourquoi ?
2. Quels présages sinistres

annoncèrent la ruine de cette nation coupable ! Quelle fut la destinée de cet homme qui criait sans cesse : *Malheur à Jérusalem !*

3. Que firent les chrétiens lorsque les Juifs se furent évoltés contre les Romains ? Par quoi Jérusalem fut-elle

attaquée ? Quels maux endurèrent les assiégés ? Racontez l'histoire de cette mère qui dévora son enfant. Qui mit le feu au temple ? Combien de Juifs périrent dans cette guerre ? Pourquoi Dieu infligea-t-il à la nation juive un châtement aussi sévère ?

CHAPITRE III.

Persécutions des empereurs romains, Néron, Domitien, Trajan et Marc-Aurèle (66-166).

1. PREMIÈRE PERSECUTION, SOUS NÉRON. (66).

— Le plus méchant de tous les hommes et le plus pervers de tous les empereurs fut celui qui, le premier, persécuta les chrétiens. Un incendie affreux ayant consumé presque toute la ville de Rome, on crut que Néron y avait fait mettre le feu, pour la rebâtir ensuite avec plus de magnificence. Dans le but d'apaiser les bruits fâcheux qui circulaient contre lui, et de donner un objet à la haine publique, il rejeta ce crime sur les chrétiens et commença à les persécuter de la manière la plus barbare. On en fit mourir un grand nombre, disent les auteurs païens eux-mêmes, comme convaincus, non de ce crime d'incendie, mais d'être odieux au genre humain, à cause de la religion nouvelle qu'ils professaient. Néron ne se contente pas à leur égard des supplices ordinaires : quelques-uns furent enveloppés de peaux de bêtes et exposés à des chiens pour être dévorés; d'autres étaient revêtus de tuniques enduites de poix auxquelles on mettait le feu,

et servaient ainsi de torches pour éclairer pendant la nuit. L'empereur en fit un spectacle dans ses jardins, où lui même conduisait un char à la lueur de ces horribles flambeaux.

2. MARTYRE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL. — Ce fut pendant cette persécution que saint Pierre et saint Paul terminèrent leur vie par le martyre. Saint Pierre fut condamné au supplice de la croix ; mais il demanda à être attaché la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin maître. Saint Paul, qui était citoyen romain, eut la tête tranchée (66).

3. SECONDE PERSÉCUTION, SOUS DOMITIEN (93).
 — Les guerres que se firent les empereurs qui suivirent Néron et le caractère pacifique de Vespasien et de Titus donnèrent quelque relâche aux chrétiens, jusqu'à ce que Domitien commençât la seconde persécution. Cet empereur, qui avait tous les vices de Néron, l'imita aussi dans sa haine contre les chrétiens : il publia un édit pour renverser, s'il eût été possible, l'Eglise naissante, déjà solidement établie en une infinité de lieux. Dieu avait annoncé cette tribulation à ses serviteurs, afin qu'ils s'y préparassent par un redoublement de ferveur. On peut juger de la violence de cette persécution par la manière dont l'empereur traita les personnes les plus distinguées et même ses plus proches parents. Il fit mourir le consul *Flavius Clemens*, son cousin germain, et bannit *Domitilla*, femme de ce consul, parce qu'ils avaient embrassé le christianisme. Deux de leurs esclaves, *Nérée* et *Achillée*, qui avaient imité leur exemple, eurent la tête tranchée. Beau-

tant que d'autres subirent le même sort ou furent dé-
 pillés de leurs biens.

4. MARTYRE DE SAINT JEAN (95). — Mais ce qui
 rend célèbre la persécution de Domitien fut le
 martyre de saint Jean. On déféra le saint apôtre
 à ce tyran, qui le fit amener à Rome et le condamna
 aux plus affreux supplices : on le plongea dans
 l'huile bouillante ; mais le serviteur de Dieu en sor-
 tit sans avoir éprouvé aucune souffrance. Ce mira-
 cle, arrivé près de la porte Latine, est encore at-
 testé par un monument illustre et fort ancien : c'est
 l'église que les chrétiens bâtirent en ce lieu,
 sous l'invocation de l'Apôtre bien-aimé, pour per-
 pétuer le souvenir de cet événement. C'est aussi en
 mémoire de ce prodige que nous célébrons la fête
 de saint Jean devant la porte Latine.

Saint Jean fut relégué par Domitien dans l'île de
 Patmos où il composa son *Apocalypse*. Après la
 mort du tyran, Jean revint à Ephèse et y écrivit son
Évangile contre les hérétiques qui niaient la divi-
 nité de Jésus-Christ. Ses *Épîtres* sont à peu près du
 même temps ; elles respirent partout la charité la
 plus tendre : on y voit que son cœur était embrasé
 de ce feu divin qu'il avait puisé dans le sein du Sau-
 veur, sur lequel il reposa dans la dernière cène. Sur
 la fin de sa vie, il ne répétait à son peuple que ces
 belles paroles qui résument la religion tout entière :
Les enfants, aimez-vous les uns les autres.

5. TROISIÈME PERSÉCUTION SOUS TRAJAN (114).
 — La troisième persécution fut à la vérité moins
 violente que les deux premières ; mais elle dura
 plus longtemps et fit un très-grand nombre de mar-

tyrs. Pline le Jeune, gouverneur de Bythinie, ayant demandé à Trajan quelle conduite il devait tenir envers les chrétiens, alors très-nombreux dans sa province, et qu'il ne trouvait d'ailleurs coupables d'aucun crime, l'empereur lui répondit qu'il ne fallait pas les rechercher, mais qu'il devait les punir de mort s'ils étaient dénoncés et s'ils s'avouaient eux-mêmes chrétiens. Réponse insensée ; car si les chrétiens étaient coupables, pourquoi défendre de les rechercher ? si au contraire ils étaient innocents fallait-il les punir d'être accusés ? Saint Siméon, évêque de Jérusalem et proche parent de Notre-Seigneur, fut un des martyrs les plus célèbres de cette persécution. Dénoncé comme chrétien et comme appartenant à la race de David, on lui fit souffrir divers tourments qu'il endura avec une constance admirable.

— **6** MARTYRE DE SAINT IGNACE. — Trajan persécuta lui-même les chrétiens. En passant par Antioche, il fit comparaitre devant lui Ignace, évêque de cette ville, et, après l'avoir interrogé, ordonna qu'on le traînât à Rome pour y être déchiré par les bêtes féroces. Saint Ignace entendit cet arrêt avec joie, et aussitôt après avoir recommandé son Eglise à Dieu, il se livra aux soldats qui devaient le conduire à Rome. Les chrétiens de tous les pays accoururent sur son passage pour le saluer et entendre ses encourageantes paroles. A Smyrne, il vit saint Polycarpe, qui avait été comme lui disciple de saint Jean, et de là il écrivit à toutes les Eglises d'Asie des lettres remplies de l'esprit apostolique.

Le désir qu'Ignace éprouvait de sacrifier sa vie

pour la religion était si ardent, que, dans la crainte que les fidèles de Rome ne s'opposassent à l'exécution de la sentence prononcée contre lui, il leur adressa cette lettre admirable : « Je vous en conjure, laissez-moi servir de pâture aux lions et aux ours ; c'est un chemin fort court pour arriver au ciel. Je suis le froment de Dieu, il faut que je sois broyé pour devenir un pain digne d'être offert à Jésus-Christ. En arrivant à Rome j'espère trouver des bêtes prêtes à me dévorer ; puissent-elles ne point me faire languir !... » Son désir fut accompli. A peine arrivé à Rome on le conduisit à l'amphithéâtre où toute la ville était rassemblée. Le saint martyr entendit les rugissements des lions : mais l'approche de son supplice ne lui ôta rien de sa fermeté ni de son ardeur. Son visage et sa contenance annonçaient au contraire le bonheur et la joie, mais une joie douce et paisible. Il n'attendit pas longtems la mort, car deux lions se jetèrent sur lui et le dévorèrent aussitôt. Il ne resta de son corps que les plus gros ossements, qui furent recueillis avec respect par les fidèles et conservés à Antioche, comme un précieux trésor (116).

7. QUATRIÈME PERSÉCUTION, SOUS MARC-AURÈLE (166) (1). — L'église encore naissante était déjà répandue par toute la terre ; elle remplissait non-seulement l'Orient où elle avait été fondée, c'est-à-dire la Palestine, la Syrie, l'Égypte, l'Asie-

(1) Des Historiens regardent la persécution de Marc-Aurèle comme la quatrième, parce qu'ils comptent celle d'Adrien pour la troisième. Ils omettent alors celle d'Aurélien dont les édits ont été à peine promulgués. Quoique nous ayons suivi ce sentiment dans l'ouvrage précédent, nous n'avons pas cru nécessaire de déroger ici à l'usage établi par Lhomond.

Mineure et la Grèce, mais encore dans l'Occident, outre l'Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les provinces d'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne. Elle comptait des défenseurs dans les contrées où n'avaient encore pu pénétrer les aigles romaines : l'Arménie, la Perse, les Indes, et avait pénétré même parmi les peuples les plus barbares tels que les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétules et jusque dans les îles les plus inconnues. Partout, on peut le dire, il y avait des chrétiens, et chaque jour le sang des martyrs en enfantait de nouveaux.

L'empereur Marc-Aurèle, prévenu contre les chrétiens par d'infâmes calomnies, se montra cruel à leur égard ; aussi le nombre des martyrs fut-il immense sous son règne. La persécution commença en Asie, et les premières violences s'exercèrent à Smyrne où elles furent horribles. On déchirait les chrétiens à coups de fouets avec une telle rage que leurs veines, leurs artères et même leurs entrailles étaient à découvert. Un jeune homme, nommé *Germanique*, fortifiait les autres par son exemple. Avant qu'on l'exposât aux bêtes, le proconsul, par un sentiment d'humanité, l'exhortait à avoir pitié de lui-même ; mais le saint martyr lui répondit avec fermeté qu'il aimerait mieux souffrir mille morts plutôt que de conserver la vie au prix de son innocence. Puis, pour prouver qu'il ne redoutait pas les supplices, il s'avança avec calme au-devant d'un lion fureux. Ce courage héroïque excita la colère du peuple, qui demanda la punition des ennemis des dieux et la mort de l'évêque Polycarpe.

ident,
s, tou-
erma-
défen-
ou pé-
erse,
euples
aces,
e dans
e dire,
ag des

chré-
ruel à
il im-
nença
vent à
it les
e que
ailles
e Ger-
mple.
par
pitié
t avec
morts
inno-
as les
d'un
colère
remis

Commissaire

Dictionnaire Ecclésiastique

à

Joseph Pigeon

l
l
l
i
p
t
le
n
el
S
cl
le
ét
m
A
un
de
fer
pl
cer
sup
li
du
de

3.
yr
iré
s s
er
ité
pr
del
ser
c
ce
tr
A
is
ce
be
mc
e
ge
au
fo
r
s.
re
t
le
e,
m
ne
nc

B. MARTYRE DE SAINT POLYCARPE. — On cher-
 pendant plusieurs jours le saint évêque de
 yrne, qui, sur les instances des fidèles, s'était
 iré dans une maison peu éloignée de la ville.
 s soldats qui le découvrirent ne purent s'empê-
 er de dire, en voyant son grand âge et sa fer-
 té : *Fallait-il se presser autant pour pendre ce*
vieillard ? Quand Polycarpe parut devant
 proconsul, celui-ci lui dit : *Maudis le Christ et je*
délivrerai. — Il y a quatre-vingt-six ans que je
 sers, répondit le saint évêque, et il ne m'a jamais
 t de mal ; comment pourrais-je blasphémer con-
 celui qui m'a sauvé ? » Le proconsul le condamna
 tre brûlé vif.

Aussitôt le peuple courut en foule chercher du
 is pour construire le bûcher. Le saint martyr ôta
 ceinture, se dépouilla de ses vêtements, et, sem-
 be à une victime choisie dans tout le troupeau,
 monta sur le bûcher comme sur un autel pour y
 re immolé. On se disposait à l'attacher, selon l'u-
 ge, avec des chaînes de fer ; mais il dit aux bour-
 aux : « Laissez-moi ainsi ; celui qui me donne
 force de souffrir le feu, me fera demeurer ferme
 r le bûcher, sans qu'il soit besoin de vos chaî-
 s. » On se contenta de lui lier les mains der-
 re le dos. Alors il se mit en prière, et quand il
 t achevé, on alluma le bûcher ; mais la flamme
 leva en forme de voûte au-dessus du saint évê-
 e, sans lui faire aucun mal. Les païens voyant
 miracle, firent percer leur victime d'un coup de
 ace, et le sang jaillit aussitôt avec tant d'abon-
 nce de la blessure que le feu en fut éteint. Ses

ossements furent déposés dans un lieu où tous les ans les chrétiens se réunirent pour célébrer la fête de ce saint martyr. On voit que dès les premiers siècles l'Eglise catholique a honoré les saints comme les serviteurs de Dieu et qu'elle a de tout temps regardé leurs reliques comme dignes de respect (167).

9. MIRACLE DE LA LÉGION FULMINANTE, — Marc Aurèle ayant reçu du ciel une faveur signalée, grâce aux prières des soldats chrétiens qui servaient dans son armée, mit fin à la persécution. L'empereur avait déclaré la guerre aux Sarmates et à d'autres peuples de la Germanie : l'armée romaine, engagée dans les montagnes arides de la Bohême et enveloppée de tous côtés par les peuples barbares, était sur le point de périr de soif, tant la sécheresse était grande. Dans cette extrémité, les soldats qui étaient chrétiens adressèrent à Dieu de ferventes prières à la vue de l'ennemi qui s'en moquait. Au même moment le ciel se couvrit de nuages, et une pluie abondante tomba du côté des Romains. Les barbares voyant leurs ennemis occupés à satisfaire une soif ardente, crurent le moment favorable pour les attaquer et se préparèrent à fondre sur eux. Mais le ciel s'armant pour les Romains, fit tomber sur le camp opposé une grêle épouvantable, mêlée de foudres, qui jeta partout la désolation et la mort. Ce prodige donna la victoire aux Romains. Marc Aurèle reconnut le doigt de Dieu dans cet événement, et écrivit aussitôt au sénat que son armée avait été sauvée par les prières des chrétiens. Le nom de *légion fulminante* fut donné aux troupes qui avaient obtenu cette faveur du ciel (174).

10.
 ais, tr
 ervices
 ommer
 nrent
 e Lyon
 int Po
 es païe
 ang po
 sacre
 esclave
 onstar.
 La v
 évoue
 orsqu
 ourut.
 our
 lle lu
 ymp
 ivant
 ort c
 rette
 risea
 nstar
 hang
 rion
 u'in.
 elle
 4.
 écute
 appli
 er a

10. PERSECUTION DANS LES GAULES (177). —

Quelques années, trois ans après, l'empereur ayant oublié les services que les chrétiens lui avaient rendus, recommença la persécution, et les Gaules surtout devinrent le théâtre de nouvelles violences. La ville de Lyon fut inondée de sang ; son vénérable évêque, saint Pothin, tomba un des premiers sous les coups des païens. Parmi les fidèles qui versèrent aussi leur sang pour Jésus-Christ on cite particulièrement le diacre *Sanctus*, le néophyte *Maternus* et une jeune esclave nommée *Blandine*. Rien ne put ébranler la constance ni la fermeté de ces fervents chrétiens. La ville d'Autun fut en même temps témoin du dévouement et du courage de saint Symphorien. Lorsqu'on le conduisit au supplice, sa mère accourut, non pour l'attendrir par ses larmes, mais pour l'affermir et l'animer par ses exhortations. Elle lui criait du haut des murailles : « Mon fils, Symphorien, mon cher fils, souvenez-vous du Dieu vivant ; montrez votre courage, ne craignez pas une mort qui conduit sûrement à la vie. Pour ne pas regretter la terre, levez vos regards vers le ciel, et méprisez des tourments qui ne durent que quelques instants ; si vous avez de la constance, ils vont être changés en une félicité éternelle. » La foi qui fit triompher cette généreuse mère de la tendresse qu'inspire la nature, n'est pas moins admirable que celle qui fit triompher le fils des horreurs de la mort.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le premier persécuteur des chrétiens ? Quels supplices Néron fit-il endurer aux chrétiens ?
2. Quels sont les plus célèbres martyrs de ce règne ?
3. Quel fut l'auteur de la seconde persécution ?

4. Racontez le martyre de saint Jean. Que devint cet apôtre ?

5. Quel fut le caractère de la persécution excitée par Trajan ? Quelle réponse fit-il à Pline le Jeune ?

6. Racontez le martyre de saint Ignace.

7. Quelle était l'étendue de l'Eglise sous Marc-Aurèle ? Pourquoi persécuta-t-il les chrétiens ? En quel lieu s'é-

leva d'abord la persécution ?

8. Racontez le martyre de saint Polycarpe.

9. Quel fut le miracle qui fit cesser, sous Marc-Aurèle, les persécutions ?

10. Marc-Aurèle en compta-t-il un long souvenir ?

Quels furent les principaux martyrs de l'Eglise de Lyon ?

Le martyre de saint Symon offre-t-il une particularité remarquable ?

CHAPITRE IV.

Suite des persécutions des empereurs romains, Sévère, Maximin Dèce, Valérien, Aurélien et Dioclétien (202-303).

1. CINQUIÈME PERSÉCUTION SOUS SÉVÈRE (202-211). — Après la mort de Marc-Aurèle, l'empereur Commodus laissa quelque tranquillité à l'Eglise ; son successeur Septime Sévère montra au commencement de son règne une telle humanité pour les chrétiens qu'on crut qu'il leur était favorable ; mais on reconnut bientôt qu'il n'avait laissé augmenter le nombre des fidèles que pour avoir plus de victimes à immoler. Il était sur le trône depuis neuf ans, lorsqu'il publia contre les chrétiens de sanglants édits, qui furent exécutés avec tant de rigueur, que l'on crut que l'Antechrist était arrivé.

2. MARTYRS DE L'ÉGLISE DE LYON. — La persécution commença en Egypte et y fut très-violente. Elle s'étendit ensuite dans les Gaules, et l'on pense que c'est à cette époque que fut martyrisé saint Irénée, évêque de Lyon. Il avait été disciple de saint

Polycarpe, et avait puisé à son école cette science de la religion qui le rendit une des lumières de l'Eglise. Saint Irénée, qui avait été choisi pour succéder à saint Pothin dans le siège de Lyon, possédait toutes les qualités nécessaires pour consoler et soutenir cette Eglise dans des temps si difficiles : un zèle ardent, une profonde érudition et une sainteté éprouvée. On assure que l'empereur Sévère voyant le nombre des fidèles se multiplier à Lyon par les soins de ce saint prélat, prit une résolution digne de sa cruauté. Il donna ordre à ses soldats d'entourer la ville et de faire main basse sur tous ceux qui se déclareraient chrétiens. Le massacre

fut presque général : saint Irénée fut conduit devant le tyran qui le fit mettre à mort, s'applaudissant d'avoir égorgé le pasteur et le troupeau. Une ancienne inscription, que l'on voit encore à Lyon, porte que, sans compter les femmes et les enfants, le nombre des martyrs fut de dix-neuf mille (202).

La persécution n'était pas moins violente dans les autres parties de l'empire. A Carthage, quatre jeunes hommes, Saturnin, Révoat, Secundule et Satur, furent massacrés, et avec eux deux jeunes femmes, Perpétue et Félicité. Ces deux héroïnes bravèrent la mort avec une joie et un courage qui ne pouvaient être inspirés que par la religion qu'elles professaient.

3. SIXIÈME PERSÉCUTION SOUS MAXIMIN (235).

— La mort de Septime Sévère rendit la paix à l'Eglise : non-seulement sous ses successeurs les persécutions furent suspendues, mais l'empereur Alexandre montra même des dispositions favorables aux chrétiens. Ce prince honorait Jésus-Christ

comme l'un de ses dieux, et avait placé sa statue dans une espèce de temple domestique, en attendant qu'il le fit admettre solennellement au nombre des divinités du sénat. Il admirait particulièrement cette maxime, qu'il avait apprise des chrétiens : « Ne faites pas aux autres ce que vous voudriez pas qu'on vous fit ; » aussi l'avait-il fait graver dans son palais, et il voulait qu'elle fût criée par un héraut sur la place publique, toutes les fois qu'un malfaiteur était condamné au supplice.

Cette disposition d'Alexandre en faveur des chrétiens fut pour Maximin, son successeur, une raison de les persécuter. Ce prince, d'un naturel féroce publia contre eux de nouveaux édits. Cependant il n'ordonna la peine de mort que contre ceux qui enseignaient les autres et gouvernaient les églises, persuadé que les chrétiens, privés de l'appui de leurs pasteurs, ne feraient aucune résistance. D'ailleurs il craignait de dépeupler l'empire en étendant la persécution sur la multitude des fidèles, les villes et les campagnes renfermant un grand nombre de chrétiens. La persécution frappa donc particulièrement les évêques et les prêtres ; l'on condamna aux derniers supplices tous ceux dont on put se saisir. Le pape saint Pontien fut un des premiers qui souffrirent alors pour la foi. Saint Athanase, qui lui succéda, n'occupa le siège que pendant six semaines, et l'on croit qu'il reçut aussi la couronne du martyre. Le règne de Maximin ne fut qu'une suite de cruautés, dont le détail n'est parvenu jusqu'à nous.

4. SEPTIÈME PERSÉCUTION, SOUS DÉCE (249).

empereur Dèce fut l'auteur de la septième per-
 secution. Dès le commencement de son règne, il
 promulgua contre les chrétiens un édit sanglant, qu'il
 envoya à tous les gouverneurs des provinces.
 L'exécution s'en fit avec une extrême rigueur : les
 magistrats n'étaient occupés qu'à rechercher les
 chrétiens, et à inventer toutes sortes de supplices
 pour les tourmenter. La prison, le fouet, le feu,
 le poix bouillante, la cire fondue, les pieux aigu-
 illés, les tenailles, enfin les bêtes féroces furent
 en usage, mais l'Eglise eut la consolation de
 voir une multitude de ses enfants demeurer fer-
 mes, et souffrir les tourments les plus longs et les
 plus cruels avec une constance admirable. Le pape
 saint Fabien leur donna l'exemple et fut une des
 premières victimes immolées dans cette persécu-
 tion. Saint Alexandre, évêque de Jérusalem, vieil-
 lard vénérable, fut mis en prison et mourut dans
 les fers. Saint Babylas, évêque d'Antioche, reçut
 aussi la couronne du martyr, avec les trois jeu-
 nes enfants qu'il instruisait. Le nombre de ceux
 qui souffrirent alors pour la foi fut si grand qu'il
 serait pas possible de les compter.

Après avoir inutilement employé les supplices
 les plus violents, les persécuteurs mirent en œuvre
 des tortures lentes, afin de lasser la patience des
 martyrs, et quelquefois ils eurent recours pour les
 arracher à tous les attrait de la volupté. Beau-
 coup de chrétiens, pour se soustraire à cette per-
 secution, où l'on employait tantôt la violence,
 tantôt la séduction, s'enfuirent dans les déserts.
 Ce nombre fut saint Paul, né dans la Thébaïde,

province d'Égypte : il se retira fort jeune dans la solitude et y mena une vie évangélique, dans une entière séparation du commun des hommes et dans une continuelle union avec Dieu.

5. HUITIÈME PERSÉCUTION, SOUS VALÉRIEN (257). — La persécution fut moins vive sous l'empereur Gallus, successeur de Dèce ; cependant on compte encore d'illustres martyrs durant son règne. Valérien, qui après lui monta sur le trône, conçut le barbare projet d'anéantir tous les chrétiens. On cite particulièrement parmi ceux qui endurèrent alors le martyre, saint Laurent, diacre de l'Eglise romaine, et saint Cyprien, évêque de Carthage. On admira aussi l'intrépidité d'un jeune enfant, nommé Cyrille, qui confessa généreusement sa foi à Césarée en Cappadoce.

Son père qui était idolâtre, n'ayant pu obtenir qu'il sacrifîât aux faux dieux, l'avait chassé de sa présence. Informé de la persistance du jeune Cyrille, le juge de la ville le fit comparaître devant lui, « Mon enfant, lui dit-il avec douceur, je veux bien vous pardonner vos fautes en considération de votre âge : il ne tient qu'à vous de rentrer dans les bonnes grâces de votre père et dans la jouissance de vos biens : obéissez et renoncez à votre superstition. » Le saint enfant répondit : « Je suis bien aise de souffrir des reproches pour ce que je fais. Dieu me recevra et je serai bien mieux avec lui qu'avec mon père : je me réjouis d'être chassé de la maison paternelle : j'en habiterai une qui est plus grande et plus belle : je renonce volontiers aux biens temporels pour être riche dans le ciel :

« Je ne crains pas la mort, parce qu'une vie meilleure doit lui succéder. »

Alors le juge, pensant intimider l'enfant, le menaça de la mort : il le fit garrotter comme un criminel, et ordonna qu'en sa présence, on préparât le bûcher qui devait servir à son supplice. Mais l'admirable enfant, loin d'être ébranlé à la vue de ces lugubres apprêts, n'en parut que plus ferme dans sa foi. On lui montra les instruments de torture, on l'approcha de la fournaise ardente comme si on allait l'y précipiter : rien ne put abattre le courage de Cyrille. Alors, tous ces appareils terribles n'ayant produit sur lui aucune impression, on le ramena devant le juge qui, en secret, avait donné l'ordre qu'on se contentât de l'effrayer. » La vue du supplice, lui dit-il, vous a sans doute suggéré de sages résolutions : eh bien, répondez-moi : mériterez-vous, par votre soumission à ma volonté, que votre père vous rende son affection et qu'il vous reçoive chez lui ? » « Vous n'avez fait grand tort en me rappelant, répliqua le jeune Cyrille, je ne crains ni le feu ni l'épée ; j'ai hâte d'aller à une maison beaucoup plus désirable, et je soupire après des richesses bien plus solides que celles de mon père. Faites-moi donc mourir afin que j'obtienne promptement la récompense que Dieu promet à ceux qui le servent. » Les assistants pleuraient en l'entendant parler ainsi ; mais il leur dit ; « Vous devriez vous réjouir au lieu de pleurer ; vous devriez exciter mon courage au lieu de chercher à l'affaiblir par vos prières. Vous ne savez pas quelle est la gloire qui

m'attend lorsque j'aurai abandonné ma dépouille mortelle. » Ce fut dans ces sentiments qu'il reçut la couronne du martyr.

6. NEUVIÈME PERSÉCUTION, SOUS AURÉLIEN (274).

— Après la mort de Valérien, les chrétiens eurent un instant de repos. Aurélien, qui d'abord ne s'était pas montré leur ennemi, changea tout à coup de sentiments. Il crut gagner l'affection du peuple et du sénat en persécutant les fidèles, et il était sur le point de signer un édit terrible contre eux, lorsque la foudre tomba à ses pieds. La frayeur dont il fut saisi lui fit abandonner ce dessein, mais il le reprit bientôt et publia des édits de sang et de carnage. C'était heureusement sur la fin de son règne, en sorte que les édits n'étaient pas encore parvenus dans les provinces éloignées, quand il mourut.

Néanmoins sa haine bien connue pour le nom chrétien ne laissa pas de faire beaucoup de martyrs. C'est à cette persécution qu'on rapporte le martyre de saint Denis, premier évêque de Paris. Par ordre du président Fescennin, il fut condamné à avoir la tête tranchée ainsi que le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère. La montagne sur laquelle ils versèrent leur sang fut nommée, pour ce motif, *Mons Martyrum* (Mont des Martyrs), et plus tard *Montmartre*.

7. DIXIÈME ET DERNIÈRE PERSÉCUTION, SOUS DIOCLÉTIEN (303). — L'empire romain, qui depuis trois siècles livrait inutilement au christianisme des attaques presque continuelles, fit un dernier effort pour le détruire, mais au lieu de le renverser il

acheva de l'établir. Dioclétien regnait alors en Orient et Maximien en Occident. Le premier publia à Nicomédie, l'an 300, un édit qui ordonnait d'abattre les églises et de brûler les saintes Ecritures : mais ce n'était que le prélude des édits cruels qui suivirent et qui firent couler des flots de sang dans toutes les provinces de l'empire. Maximien son collègue imita un exemple si conforme à son inclination féroce. On exerça contre les chrétiens des cruautés inouïes et l'on employa des tortures jusque-là inconnues. En Mésopotamie quelques-uns furent pendus par les pieds et étouffés par un feu violent : en Syrie on les faisait rôtir sur des grils : dans la province du Pont, on leur enfonçait des roseaux pointus sous les ongles, puis on versait sur eux du plomb fondu : en Egypte, après avoir tenaillé leur chair, on leur déchirait le corps avec des morceaux de pots cassés : dans la Phrygie, une ville entière, dont tous les habitants étaient chrétiens, fut investie par les soldats qui eurent ordre d'y mettre le feu. Les hommes, les femmes et les enfants, périrent dans les flammes, en invoquant le nom de Jésus-Christ. L'historien Eusèbe, qui avait été témoin d'une partie de ces scènes barbares, dit que les cruautés exercées contre les chrétiens dans cette horrible persécution surpassent tout ce que l'on peut en raconter. Le monde entier, dit Lactance, fut inondé de sang depuis l'Orient jusqu'à l'Occident.

S. MARTYRE DE LA LÉGION THÉBAÏNE. — Une révolte ayant éclaté dans les Gaules, Maximien s'y rendit pour la comprimer, et, pour renforcer son

armée, il fit venir d'Orient la légion thébaine. Cette légion, entièrement composée de chrétiens, était commandée par Maurice, Exupère et Candide. A leur arrivée dans les Gaules, Maximien voulut contraindre ces braves soldats à prendre part aux sacrifices solennels qu'il faisait à ses dieux. Tous répondirent qu'ils étaient venus pour combattre les ennemis de l'Etat et non pour se souiller par un culte impie. L'empereur, irrité de cette réponse, fit aussitôt décimer la légion. Ceux que le sort désigna se laissèrent égorger sans la moindre résistance. Ce massacre, loin de produire l'effet qu'en attendait Maximien, ne fit qu'animer de plus en plus au martyre ces valeureux chrétiens, qui s'écrièrent avec une nouvelle ardeur, qu'ils détestaient le culte des idoles. Lorsque ce fait eut été rapporté à Maximien, celui-ci ordonna que la légion fût décimée une seconde fois. Cet ordre barbare fut exécuté, puis on pressa de nouveau les soldats du Christ d'obéir au tyran ; c'est alors qu'ils adressèrent au prince ces sublimes paroles : « Nous sommes vos soldats, seigneur ; mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu : nous vous devons le service de la guerre ; à Dieu nous devons l'innocence des mœurs : nous recevons de vous le salaire ; de Dieu nous tenons l'existence : nous ne pouvons donc vous obéir en renonçant à Dieu, notre créateur, notre maître et le vôtre ; nous sommes disposés à exécuter vos ordres tant qu'ils ne seront pas contraires à la loi de Dieu, mais s'il faut choisir entre Dieu et vous, c'est à Dieu d'abord que nous devons obéissance, car le premier il a reçu nos serments. Comment

pourriez-vous compter sur notre fidélité si nous manquions à celle que nous avons jurée à Dieu ? Si vous voulez nous faire mourir, nous voici. » Une remontrance si mesurée ne fit qu'allumer la fureur du tyran. Désespérant de vaincre leur constance héroïque, il ordonna de massacrer la légion entière. Enveloppés par toute l'armée, ces braves guerriers furent passés au fil de l'épée. Ils mettaient bas leurs armes, se dépouillaient de leurs cuirasses, et présentaient la poitrine aux exécuteurs sans faire entendre ni plaintes ni gémissements : ils ne cherchaient au contraire qu'à s'animer les uns les autres à mourir pour Jésus-Christ. En un moment la terre fut jonchée de leurs corps et teinte de leur sang. Ils étaient, à ce que l'on croit, plus de six mille (286).

Les Gaules se glorifièrent encore des martyres de saint Quentin à Amiens, de deux jeunes frères, saint Donatien et saint Rogatien, à Nantes, et de saint Victor à Marseille. Cette persécution fut le dernier effort de la puissance temporelle pour anéantir le christianisme. *

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut l'auteur de la cinquième persécution ?
 2. Quels furent dans cette persécution les martyrs les plus célèbres ? Racontez l'histoire de saint Irénée et des martyrs de Lyon.
 3. Combien de temps les chrétiens restèrent-ils en paix ? Pourquoi Maximin les persécuta-t-il ? Quels sont les martyrs les plus célèbres de cette sixième persécution ?

4. Quel fut le caractère de l'édit de l'empereur Dèce ? Que firent les chrétiens pour se dérober à la persécution ?
 5. Quels sont les martyrs les plus célèbres qui périrent sous Valérien ? Racontez l'histoire du jeune Cyrille.
 6. Dans quel but Aurélien publia-t-il un édit contre les chrétiens ? Qu'est-ce qui empêcha ce prince de donner suite à son dessein ?

7. Quelle fut la violence de la persécution de Dioclétien ? Quelles cruautés exerçait-on contre les chrétiens en divers pays ?

8. A quelle occasion la lé-

gion thébaine fut-elle déclamée ? Quelle remontrance adressa-t-elle à l'empereur ? Comment périt-elle ? Quels sont les autres martyrs qui illustrèrent alors la Gaule ?

CHAPITRE V.

Triomphe des défenseurs de l'Eglise. Punition providentielle de ses persecuteurs.

1. CALOMNIES DES PAÏENS CONTRE LES CHRÉTIENS.

— Les païens, pour justifier leurs cruautés envers les chrétiens, les accusaient des plus horribles forfaits. Ils cherchaient à les faire passer pour athées et sacrilèges, disant qu'ils étaient des factieux et les ennemis de l'Etat, et les regardaient comme des gens coupables de toutes sortes de crimes. Pour détruire ces calomnies, Dieu suscita des hommes aussi éminents par leur science que par leur sainteté, et l'Eglise ne fut pas moins vengée par les écrits solides de ses défenseurs qu'honorée par le courage invincible de ses martyrs.

2. DES PREMIERS APOLOGISTES DU CHRISTIANISME. — La première apologie en faveur du christianisme fut présentée à l'empereur Adrien par Quadrat, évêque d'Athènes, et par le philosophe Aristide. Mélitène de Sardes et Apollinaire de Gérapolis en présentèrent une aussi à Marc Aurèle. Ces monuments précieux sont malheureusement perdus, mais les événements prouvent que ces démarches ne restèrent pas sans succès. Si Adrien e

Marc-Aurèle ne mirent pas entièrement fin à leurs persécutions, du moins ils les ralentirent.

3. APOLOGIE DE SAINT JUSTIN. — La plus ancienne apologie qui nous soit restée, est celle que saint Justin eut le courage d'adresser à l'empereur Antonin et à ses deux fils, Marc-Aurèle et Commode. Justin était né dans le paganisme et n'avait embrassé la religion qu'à l'âge de trente ans, après un sérieux examen et lorsque son jugement se fut fondé sur les plus solides raisons. La constance des martyrs l'avait rempli d'admiration, et avait commencé à lui ouvrir les yeux. L'étude qu'il fit ensuite des diverses Ecritures, et surtout des prophètes, le convainquit de la vérité de la religion chrétienne. Dans son apologie il supplie l'empereur de juger les chrétiens sur leurs actions et non pas sur leur nom seulement ; il rapporte ensuite les principaux préceptes de la morale de Jésus-Christ, démontre la vérité de sa croyance par les prophéties, répond aux calomnies que l'on publiait sur les assemblées chrétiennes, et termine en disant : « Si cette doctrine vous paraît raisonnable, estimez-la comme elle le mérite ; si au contraire elle ne vous plaît pas, ne l'embrassez point ; mais pour cela seul, ne condamnez pas à la mort des chrétiens qui n'ont fait aucun mal. » Saint Justin eut dans la suite le bonheur de sceller de son sang le témoignage public qu'il avait rendu à la foi (167).

4. APOLOGÉTIQUE DE TERTULLIEN. — Le plus beau monument de l'éloquence chrétienne, l'ouvrage qui porta un coup mortel au paganisme, est l'*Apologétique* de Tertullien, prêtre de Car-

thage. Après avoir démontré l'injustice des lois qui condamnaient les chrétiens, et avoir fait connaître l'origine des divinités païennes, ainsi que l'absurdité et l'indécence de leurs cérémonies, il conclut que ces dieux sont indignes de l'adoration et justifie ensuite les chrétiens de l'accusation d'impiété, en définissant le véritable objet de leur culte : « Le Dieu des chrétiens, dit-il, est celui qui, par sa puissance, a tiré l'univers du néant, qui a tout arrangé par sa sagesse et qui régit tout par sa providence. C'est à cet Être suprême, que le magnifique spectacle de la nature rend le témoignage le plus éclatant ; les païens eux-mêmes, quoique aveuglés par les préjugés de leur éducation et par leurs passions, lui rendent ce témoignage, lorsqu'au milieu des dangers ils s'écrient : *Grand Dieu ! bon Dieu !* témoignage d'une âme naturellement chrétienne. »

Après avoir établi par les prophéties et les miracles la vérité du christianisme, il repousse avec force les calomnies dont on accablait les chrétiens. « On nous accuse, dit-il, de ne point honorer les empereurs par des sacrifices : nous n'offrons pas de victimes, il est vrai, mais nous prions le seul Dieu véritable, éternel ; pour le salut des princes : nous respectons ces chefs de la nation, mais nous ne les nommons pas dieux, parce que nous ne savons pas mentir. Au reste, notre fidélité ne saurait être suspecte : vous en avez une preuve convaincante dans notre patience à souffrir la persécution : souvent le peuple nous jette des pierres, ou brûle nos maisons ; dans la fureur des bacchanales, on n'épargne pas même les morts ; on les tire de leur

épulcres et on les met en pièces. Qu'avons-nous fait pour nous venger de toutes ces injustices ? Si nous voulions vous faire une guerre ouverte, mandrions-nous de forces et de troupes ? Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos villes, vos bourgades, le palais, le sénat ; nous ne vous laissons que vos temples. Ne serions-nous pas en propres à la guerre, même à forces inégales, nous qui ne craignons pas la mort, si ce n'était que de nos maximes de la souffrir plutôt que de la donner ? Il suffirait même, pour nous venger, de nous abandonner et de nous retirer hors de l'empire : vous seriez alors épouvantés de votre solidité.

Pour prouver que les assemblées des chrétiens étaient rien moins que factieuses, Tertullien décrit ce qui s'y passait : « Nous nous assemblons, dit-il, pour prier Dieu en commun, comme si nous voulions le forcer à nous accorder nos demandes : cette violence lui est agréable. Ceux qui président à nos assemblées, sont des vieillards d'une vertu éprouvée, qui sont parvenus à cet honneur, non par le prix d'argent, mais par le bon témoignage de leur vie. S'il y a chez nous quelque espèce de trésor, il ne fait pas honte à la religion ; chacun y contribue comme il veut : personne n'est contraint de donner ; ce qui s'amasse ainsi est un dépôt sacré : nous ne le dépensons point en festins inutiles, mais il est à l'entretien des orphelins, au soulagement des veuves et des malheureux. Comme nous n'avons que l'âme et qu'un esprit, nous ne faisons que difficilement de nous communiquer nos biens ; il

ne faut donc pas être surpris si une telle aménité produit des repas communs. Ces repas communs se nomment *agapes*, c'est-à-dire charité. Les pauvres comme les riches y sont admis : tout s'y passe dans la modestie et l'honnêteté. Avant de se mettre à table, on fait la prière, pour honorer la présence de Dieu. Le repas finit comme il a commencé, c'est-à-dire par la prière...

» En quoi donc méritons-nous la mort ? Par les crimes des criminels et les malfaits des malfaiteurs que l'on condamne chaque jour pour leurs crimes, il n'y a pas un seul chrétien : j'en prends à témoin tous vos jugements, ou s'il s'en trouve, ce ne peut être qu'à cause de son nom, car s'il y est pour une autre cause, il n'est plus chrétien. L'innocence est pour nous une nécessité ; nous la connaissons parfaitement, l'ayant apprise de Dieu, qui est un maître parfait, et nous la gardons fidèlement, comme ordonnée par ce juge que l'on ne peut tromper. »

5. PUNITION DES PERSÉCUTEURS. — Les docteurs de l'Eglise, tout en répondant victorieusement aux calomnies des païens, encourageaient les chrétiens en leur montrant que la Providence avait châtié dès ce monde ceux qui les avaient le plus cruellement persécutés. Ainsi Néron s'était donné la mort dans la demeure étroite et sale d'un de ses affranchis. Domitien avait été assassiné, et le sénat avait déclaré infâmes son nom et sa mémoire. Dèce avait été tué par les barbares, et son cadavre laissé sans sépulture, avait été la proie des bêtes sauvages et des oiseaux du ciel. Valérien, après avoir perdu une bataille, s'était engagé imprudemment

ment
se, qu
nière
val, il
ttait le
march
u, tei
ple de
bre de
Auréli
raclée,
ces les
urut d
te de S
l'on
me cru
ses so
tre le
il ava
nde lu
dants
r Cor
rs des
Quel
ns inv
chrétien
nt fait
Quels
s apol
? Que
leurs
A qui
sont

ment dans une conférence avec Sapor, roi de Perse, qui le retint prisonnier et le traita avec la dernière indignité. Quand Sapor voulait monter à cheval, il faisait courber l'empereur devant lui, lui mettait le pied sur le cou et s'en servait comme marchepied ; enfin, il le fit écorcher vif, et sa peau, teinte en rouge, fut suspendue dans un temple de la Perse, comme un monument de l'opprobre des Romains (259). Par Aurélien fut frappé de mort entre Byzance et Nicée, avant que son édit fût parvenu aux provinces les plus reculées de son empire. Dioclétien eut de dégoût et d'ennui dans sa solitude opulente de Salone. La mort de Galère fut si effroyable qu'on y vit un châtiment de ses crimes. Lui-même crut à la vengeance du ciel ; aussi, au milieu de ses souffrances, il suspendit les persécutions contre les chrétiens par un édit qui révoquait ceux qu'il avait lancés précédemment. Enfin, dans la grande lutte qui s'éleva alors entre les divers prétendants à l'empire, la victoire se déclara toujours pour Constance Chlore et Constantin, les protecteurs des chrétiens.

QUESTIONNAIRE.

Quelles calomnies les païens inventèrent-ils contre les chrétiens ? Dans quel but furent faites ces calomnies ? Quels furent les préjugés apologistes de la religion ? Quels effets produisirent leurs ouvrages ? A qui saint Justin adressa-t-il son Apologie ? Comment s'était-il converti ? Quelle fut sa mort ?

4. Quel fut l'auteur de la plus célèbre de toutes les apologies ? Comment Tertullien justifie-t-il les chrétiens de l'accusation d'impiété ? Que répond-il à ceux qui leur reprochaient de ne point honorer les empereurs ? Com-

ment décrit-il leurs assemblées qu'on disait factieuses ?

se montra-t-elle favorable aux chrétiens ? Quelle fut la mort des principaux persécuteurs ?

5. Comment la Providence

CHAPITRE VI.

Des hérésies des premiers siècles et des docteurs qui les ont combattues.

1. DES PREMIÈRES HÉRÉSIES. — Les docteurs suscités de Dieu pour réfuter les calomnies des païens, répondirent en même temps aux attaques des hérétiques et des philosophes. Car, dans ces premiers temps, l'esprit de ténèbres ne se contenta pas d'attaquer l'Eglise par le glaive, il eût voulu la faire tomber en altérant sa doctrine. Les apôtres s'élevèrent avec beaucoup de force contre tous ces esprits inquiets et novateurs. Ainsi, l'apôtre saint Paul combattit vigoureusement les Juifs qui cherchaient à unir la loi de Moïse à la loi de Jésus-Christ, et qui formaient une secte appelée, pour ce motif, la secte des judaïsants. Saint Pierre confondit Simon le Magicien, qui s'était déclaré l'ennemi des chrétiens, pour n'avoir pu engager le prince des apôtres à lui vendre le pouvoir de donner le Saint-Esprit. Saint Jean écrivit son Evangile pour réfuter les hérésies des *ebionites*, des *cerinthiens* et des *docètes*, qui prétendaient que Jésus-Christ n'était pas Dieu. Ces sectaires par leurs déplorables doctrines infectaient l'Asie-Mineure et spécialement les Eglises confiées à la sollicitude du disciple bien-aimé.

2. DES GNOSTIQUES. — Au II^e siècle, on vit sortir du sein des écoles païennes une foule de nova-

5, qui cherchaient à confondre les croyances christianisme avec toutes les rêveries des peuples de l'Orient. Valentin fut le principal représentant de ce système, et ses disciples prirent le nom de *gnostiques*, c'est-à-dire savants. Ces philosophes orgueilleux n'avaient toute distinction entre la création et son auteur, et prétendaient ainsi que le monde était éternel. Saint Irénée, alors évêque de Lyon, les réfuta victorieusement. Tertullien, que nous avons déjà vu confondre les païens en anéantissant leurs calomnies, attaqua ces sectaires avec la même éloquence et la même vigueur. Dans son ouvrage intitulé *les Prescriptions*, il donna même un principe en général et infaillible de renverser toutes les hérésies. Il établit en principe que l'Eglise catholique fondée par les apôtres est plus ancienne que toute erreur. Quand les hérésies naissent, on leur assigne toujours l'époque de leur naissance et le nom de leur auteur, tandis que l'Eglise ne date de aucun homme, ni d'aucun temps. Elle a Jésus-Christ pour fondateur, et elle est ancienne comme le monde.

ORIGÈNE ET SES ÉCRITS. — Dès ce temps-là, le christianisme comptait parmi ses défenseurs une multitude d'hommes de génie. Chaque Eglise un peu importante avait sa propre école. Alexandrie en donna l'exemple avec un brillant succès. Outre les saintes Ecritures, on y enseignait la philosophie, la géométrie, la rhétorique, la grammaire et toutes les sciences humaines, Saint Pantène, Clément d'Alexandrie, et Origène en firent la gloire. Origène dès sa jeune jeunesse se rendit célèbre dans toute

l'Eglise. Il était fils de saint Léonide, qui souffrit pour la foi dans la persécution d'Alexandrie, sous l'empereur Sévère. Le saint martyr l'avait élevé avec le plus grand soin : non content de l'exercer dans les arts libéraux et les belles-lettres, il l'avait instruit des saintes Ecritures dont il lui faisait apprendre tous les jours quelques sentences. Le jeune Origène s'appliquait à cette étude avec une ardeur incroyable, et son père admirait encore plus en lui les bénédictions dont la grâce le prévenait, que ses talents naturels. Souvent il s'approchait de lui pendant son sommeil, et, lui découvrant la poitrine, la baisait avec respect, comme étant le temple du Saint-Esprit. Durant la persécution, Origène eut un vif désir de souffrir le martyre, mais Dieu le réserva pour être la lumière de son Eglise.

Le plus célèbre de ses nombreux écrits est celui qu'il publia contre Celse, pour réfuter les calomnies que ce philosophe païen avait publiées contre les chrétiens. On regarde cet ouvrage comme l'apologie la plus complète de la religion chrétienne que nous soit restée de l'antiquité. Origène a réfuté l'avance toutes les objections des philosophes de notre temps, qui n'ont fait que renouveler dans leurs systèmes impies les difficultés que Celse avait soulevées (253).

4. VARIATIONS DE L'ERREUR. — Tous ces ouvrages si convaincants et si lumineux obligèrent l'erreur à changer sans cesse de forme. Après les gnostiques, qui soutenaient que tout était Dieu, vinrent d'autres hérétiques qui, tout en niant l'unité de Dieu, n'admettaient plus que deux principes créés.

différents, l'un bon et l'autre mauvais. Cette doctrine fut enseignée par Marcion, disciple de Cerdon, qui avait empruntée aux Perses. Elle fut ensuite soutenue par Manès et prit pour ce motif le nom de l'ava-*richéisme*. Ces sectaires se croyaient tout permis, le bien comme le mal, parce qu'ils voyaient en Dieu tout l'effet d'une puissance divine. Leurs assemblées étaient souillées par les excès les plus honnêtes. Aussi rougit-on bientôt de ces désordres : on abandonna ces abominables doctrines, et généralement on reconnut l'unité de Dieu. Mais, sous prétexte que la raison ne pouvait se rendre compte du dogme de la Trinité, les hérétiques nièrent la pluralité des personnes en Dieu et tombèrent ainsi dans une nouvelle erreur. Sabellius fut leur chef, on appela cette doctrine le *sabellianisme* (257).

5. TRIOMPHE DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE. — Tous ces écarts ne servirent qu'à montrer la faiblesse et l'inconstance de l'esprit humain, et à mettre en première la divinité de l'enseignement de l'Église catholique. Lorsque de nouvelles hérésies parurent, on vit toujours de nouveaux docteurs suscités de Dieu pour les combattre. La littérature chrétienne, d'abord si faible, va toujours se développant pendant le II^e et le III^e siècle. Le IV^e siècle, le siècle de Constantin, est son âge d'or.

Il est à remarquer que le christianisme s'élève dans l'ordre des sciences et des lettres à mesure que le paganisme s'affaiblit. Dans ces derniers temps, les empereurs romains essayèrent de relever le éclat de la littérature païenne. Ils fondèrent des écoles, et rétribuèrent généreusement les profes-

seurs ; mais malgré leurs efforts cette littérature resta froide et stérile. On ne trouve plus au iv^e siècle aucun ouvrage important, aucun homme célèbre. Le christianisme au contraire, attaqué par les puissants du siècle et dénué de toute ressource, compte dans son sein un grand nombre d'orateurs et de philosophes et qui élèvent des monuments jamais admirables.

C'est ainsi que Dieu fit tourner à la gloire de l'Eglise les attaques des sectaires aussi bien que les violences des persécuteurs.

QUESTIONNAIRE.

1. Comment l'esprit des ténèbres attaqua-t-il encore l'Eglise ? Quelles furent les hérésies combattues par saint Paul, saint Pierre et saint Jean ?

2. Comment se nommaient les hérétiques qui parurent au iii^e siècle ? Quelle était leur doctrine ? Qui les réfuta ? Quelles règles donna Tertullien pour répondre à tous les hérétiques en général ?

3. Quelles furent les écoles des premiers chrétiens ? Qu'étais Origène ? Quel est le plus célèbre de ses écrits ? Dans

quel but composa-t-il cet ouvrage ?

4. Quelle est l'hérésie qui parut après celle des gnostiques ? Quelles étaient les mœurs des disciples de Marcion et de Manès ? Quelle était l'erreur de Sabellius ?

5. A quoi servirent les écarts de l'esprit humain au iv^e siècle ? Quelle était la littérature païenne au iv^e siècle ? Quel progrès fit la littérature chrétienne ? Dut-elle ces progrès à l'appui des empereurs ou à quelque autre puissance humaine ?

II^e ÉPOQUE.

Depuis la conversion de Constantin jusqu'à la chute de l'empire d'Occident (312-477) (1).

(Elle renferme 164 ans.)

A la force matérielle vont succéder maintenant les ruses et les subtilités de l'erreur. L'Eglise a principalement à lutter contre les hérésies. Elle leur oppose les lumières de ses docteurs avec le même avantage qu'elle a opposé à ses persécuteurs le courage et la patience de ses martyrs.

CHAPITRE I.

Conversion de Constantin. Triomphe de l'Eglise (312).

1. GUERRE DE CONSTANTIN CONTRE MAXENCE. †

Lorsque Dieu eut rendu sensible le miracle de sa protection dans l'établissement de l'Eglise, et qu'il eut assez fait connaître que toutes les puissances de la terre ne pouvaient la renverser, il appela les empereurs dans son sein et fit du grand Constantin le protecteur déclaré du christianisme. Ce prince, fils de Constance Chlore, possédait les plus éminentes qualités : un esprit vif, une rare sagesse, et de plus sa taille était majestueuse et sa figure belle et noble. L'empereur Galère, qui le haïssait, lui

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'Empire romain d'Orient et d'Occident avec la division en préfectures, diocèses et provinces.

tendit à diverses reprises des pièges pour le faire périr ; mais Dieu l'en préserva toujours, parce qu'il avait de grands desseins sur lui. Après la mort de son père, Constantin fut proclamé empereur à l'âge de trente et un ans. Cette dignité lui fut disputée par Maxence, fils de l'empereur Maximien ; et les deux princes se livrèrent quelques légers combats. Maxence eut d'abord l'avantage : enfin Constantin prit la résolution de lui livrer une bataille décisive.

2. VISION DE CONSTANTIN. — Il conduisit alors son armée en Italie et s'approcha de Rome. Mais l'armée de Maxence étant plus forte que la sienne, il comprit qu'il avait besoin d'un secours extraordinaire ; c'est alors qu'il songea à se rendre favorable le Dieu des chrétiens. Ce prince, dont le cœur était droit, pria le ciel avec une telle ferveur que ses vœux furent exaucés. Vers l'heure de midi, lorsque, par un temps calme, il marchait à la tête de ses troupes, il aperçut dans le ciel une croix éclatante, au milieu de laquelle ces mots étaient tracés en caractères lumineux : *Par ce signe vous serez victorieux.* Toute l'armée vit ce prodige, mais personne n'en fut plus frappé que Constantin. Il s'occupa le reste du jour à chercher ce que signifiait cette merveille. La nuit suivante, pendant son sommeil, Jésus-Christ lui apparut avec le même signe, et lui ordonna de faire sur ce modèle un étendard pour le porter dans les combats, comme une sauvegarde contre ses ennemis. Le matin l'empereur fit tracer le dessin de l'étendard. C'était une espèce de pique couverte de lames d'or, avec une traverse en forme de croix, d'où pendait un voile tissu d'or. Au haut

cette croix, était une couronne enrichie de pierres précieuses, au milieu de laquelle on voyait entrelacées les deux premières lettres du nom de *Christ*, et au-dessus du voile paraissaient les images de l'empereur et de ses fils. On donna à cet étendard le nom de *labarum* (312).

3. VICTOIRE DE CONSTANTIN. — Constantin choisit parmi ses gardes cinquante hommes des plus braves et des plus pieux pour porter successivement son étendard. Son armée, encouragée par ce gage de victoire, n'hésita point à demander le combat et marcha intrépidement au-devant de l'ennemi ; l'empereur fut vaincu, et dans sa fuite il périt dans le Tibre. Constantin, entré victorieux dans Rome, appela auprès de lui les évêques les plus renommés pour leur science, afin qu'ils l'instruisissent des vérités de la religion, puis il en fit une profession publique (313).

4. FAVEURS QU'IL ACCORDA AUX CHRÉTIENS. — Le premier soin de Constantin fut de réparer tous les maux qu'avaient causés ses prédécesseurs. Il rappela ceux qui avaient été exilés, fit rendre aux chrétiens tous les lieux d'assemblée qu'on leur avait enlevés ; enfin, poussé par son zèle, il voulut relever l'éclat du culte divin en faisant part de ses trésors aux églises, en les enrichissant de vases précieux et de magnifiques ornements. Il traita avec honneur les ministres de la religion et leur accorda de grands privilèges. La situation des soupins pontifes, qui jusqu'alors avaient été vivement persécutés, attira l'attention de Constantin d'une manière particulière : il leur donna le palais

de Latran ; puis transforma un autre palais qui en était proche en une superbe basilique, qui fut nommée *Constantinienne*, et qui aujourd'hui porte le nom d'église de Saint-Jean-de-Latran.

5. JOIE DES CHRÉTIENS. — Les chrétiens considéraient avec étonnement les merveilles de la puissance divine ; la religion chrétienne sur le trône, le culte du vrai Dieu en honneur, les exilés rappelés, les églises rebâties et décorées avec magnificence, tout les excitait à de nouvelles actions de grâce. Un changement aussi inespéré inspirait aux fidèles la joie la plus pure et leur donnait pour l'avenir les espérances les plus douces.

6. ZÈLE DE CONSTANTIN. — La religion chrétienne paraissait vénérable aux païens eux-mêmes, lorsqu'ils voyaient l'empereur en pratiquer publiquement tous les devoirs. Aussi son exemple attirait-il au christianisme un grand nombre de partisans nouveaux, et chaque conversion faisait éprouver au pieux empereur une joie plus profonde que la conquête d'une nouvelle province. Le zèle de Constantin pour la religion n'était point limité aux bornes de l'empire romain : il envoya des missionnaires porter la parole de Dieu à des peuples barbares qui ne lui étaient pas soumis. A son entrée dans Rome, il voulut que la croix, qui avait été le gage de sa victoire, fût le plus bel ornement de son triomphe : il la fit placer sur le Capitole, comme pour annoncer à l'univers le triomphe d'un Dieu crucifié.

7. INVENTION DE LA VRAIE CROIX (326). — De toutes les preuves que Constantin donna de son respect pour la religion chrétienne, la plus écla-

te fut la construction d'une église magnifique à
qui en usalem, afin d'honorer les lieux consacrés par
qui fut us-Christ lui-même. Sainte Hélène, mère de ce
i porte nce, avait, comme lui, la plus grande dévotion
ar les saints lieux : quoique âgée de près de quatre-
consi gts ans elle voulut visiter la Palestine. A son ar-
a puis ée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un désir
trône, lent de retrouver la croix sur laquelle Jésus-
és rap rist avait souffert la mort. Cette recherche était
magni ficile, car les païens, dans l'espoir d'abolir la
ons de moire de la résurrection de Jésus-Christ, et afin
ait au détourner les chrétiens des saints lieux, avaient
our l'a- vé, à l'endroit même du sépulcre, une plate-
me, sur laquelle était construit un temple à Vé-
chré s. Aucune difficulté ne put arrêter la pieuse
nêmes, ncesse ; elle consulta les vieillards de Jérusalem
publi apprit d'eux que si elle pouvait découvrir le sé-
é atti clere du Sauveur, elle ne manquerait pas d'y trou-
tisans r les instruments de son supplice. En effet, c'était
rouver coutume chez les Juifs de placer auprès du corps
que la un supplicié tout ce qui avait servi à son exé-
Cons- tion. L'impératrice fit aussitôt démolir le temple
é au rofane ; on se mit à creuser ; bientôt enfin on
ssion ouva la grotte du saint sépulcre. Près du tombeau
es bar aient trois croix avec l'inscription qui avait été
entrée tachée à celle de Jésus-Christ, et les clous qui
été le aient percé ses pieds et ses mains. Malheureu-
de son ment l'inscription était séparée de la croix, et il
e pou ait difficile de déterminer sur laquelle des trois le
icifié auveur était mort. — Mais une foi vive peut tout
— De tenir. La mère de Constantin, par le conseil de
e son int Macaire, évêque de Jérusalem, fit porter les
écla

croix chez une personne affligée depuis longtemps d'une maladie incurable : on lui appliqua successivement chacune de ces croix, en priant Dieu de faire connaître celle qu'il avait arrosée de son sang. L'impératrice était présente, et la ville entière était dans l'attente de l'événement. L'attouchement de deux de ces croix ne produisit aucun résultat ; mais dès qu'on eut approché la troisième, la malade se trouva guérie, et se leva aussitôt. L'historien Sozomène assure qu'on fit ensuite toucher la croix à un cadavre d'un mort, qui ressuscita au même instant. Ce fait est également rapporté par saint Paulin. La pieuse reine fut transportée de joie lorsqu'elle se vit en possession du trésor qu'elle préférait à toutes les richesses de l'empire. Elle prit une partie de la vraie croix pour la porter à son fils et ayant en fermé le reste dans une châsse d'argent, elle confia ce dépôt à l'évêque de Jérusalem afin qu'il fût placé dans l'église que Constantin avait donné ordre de bâtir au saint sépulcre. Cet édifice fut construit avec une magnificence digne de la sainteté du lieu. Il embrassait le sépulcre dans son enceinte et s'étendait jusqu'au mont Calvaire. Sainte Hélène fit encore élever deux églises, l'une à l'endroit où le Sauveur était monté au ciel, l'autre à Bethléem, où il était né. Elle ne survécut pas longtemps à son voyage à Jérusalem. Dieu s'était servi de la conversion de son fils pour l'amener elle-même au christianisme : elle l'avait embrassé avec un cœur sincère et un esprit éclairé. Enfin, comblée de mérites devant Dieu et devant les hommes, elle mourut entre les bras de Constantin (327).

QUESTIONNAIRE.

1. Quel était le caractère de Constantin ? Qui lui donna sa couronne ?
2. A quelle occasion Dieu fit-il connaître à lui ? Quelle vision eut-il pendant son sommeil ? Qu'est-ce que *labarum* ?
3. Quel effet produisit cette vision sur Constantin ? Que fit-il après sa victoire ?
4. Quelles faveurs accorda-t-il aux chrétiens ? Quel don fit-il aux souverains pontifes ?
5. Quels furent les sentiments des chrétiens à l'occasion de ce changement inattendu ?

6. Quels furent ceux des païens ? Que fit Constantin pour la propagation de l'Évangile ? Quel honneur rendit-il à la croix ?

7. Quel projet forma encore Constantin ? Quelle était la dévotion de sainte Hélène, sa mère ? Quelles recherches fit-elle pour retrouver la vraie croix ? Quel fut le résultat de ses recherches ? Comment reconnut-on la vraie croix ? Que fit ensuite sainte Hélène ? Comment rétablit-elle les saints lieux ? Quelle fut la mort de cette princesse ?

CHAPITRE II.

Saint Antoine. Développement des ordres religieux.

1. DES PREMIERS RELIGIEUX. — De tout temps on a pratiqué dans l'Église les conseils de perfection évangélique, qui sont le fondement de la vie religieuse. Les premiers chrétiens en ont donné l'exemple, en renonçant, pour la plupart, à leurs biens et en faisant le sacrifice de leur volonté personnelle, de sorte qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Saint Paul parle souvent des vierges, des veuves consacrées à Dieu, et l'histoire nous apprend qu'avant la fondation des monastères, des chrétiens fervents qu'on nommait *ascètes*, renonçant aux affaires du monde, s'appliquaient aux exer-

cices de la prière et de la mortification ; mais ils restaient isolés près des villes et des bourgades. Ils ne se rassemblèrent dans les déserts et ne formèrent des communautés qu'après les persécutions.

2. SAINT ANTOINE FONDE LES PREMIERS MONASTÈRES. — Saint Antoine, qui fut l'auteur de cette nouvelle institution, était né en Egypte de parents nobles, riches et vertueux, qu'il perdit de bonne heure. Ayant un jour entendu lire dans l'église ces paroles de l'Évangile : « Si vous voulez être parfaits, donnez aux pauvres tout ce que vous avez, vous aurez un trésor dans le ciel, » il se les appliqua à lui-même ; il vendit tous ses biens et en distribua le prix aux pauvres. S'étant ensuite retiré dans une solitude, il s'occupa uniquement de son salut. Il s'y exerçait aux œuvres de pénitence pour dompter sa chair ; une natte lui servait de lit, et souvent il couchait sur la terre nue ; il ne mangeait qu'une fois le jour après le coucher du soleil et seulement du pain avec un peu de sel ; il ne buvait que de l'eau : enfin, pour tout vêtement il ne portait, par-dessus son cilice, qu'un manteau de peau de mouton avec un capuchon (269-356).

3. DÉVELOPPEMENT DE CES INSTITUTIONS. — Après que saint Antoine eut ainsi vécu, loin du commerce des hommes, Dieu, qui voulait le faire connaître, l'honora du don des miracles. Les guérisons qu'il opéra lui attirèrent bientôt un si grand nombre de disciples qui demandaient à vivre sous sa conduite, que, pour les recevoir, on fut obligé de bâtir plusieurs monastères. Les disciples de saint Antoine devinrent à leur tour fondateurs d'autres ordres,

mais vit en quelques années ses institutions s'étendre de la Thébaïde, où elles avaient pris naissance, à tout l'Orient. Saint Pacôme les propagea dans le Tapène sur les bords du Nil; saint Hilarion dans le désert de Gaza et saint Ammonius dans les déserts de Nitrie. De là elles se répandirent dans la Syrie et la Palestine, d'où Eustathe de Sébaste les porta en Asie Mineure. Plus tard, tous ces monastères se rangèrent sous la règle de saint Basile le Grand, qui en fonda lui-même un très-grand nombre.

VIE DES SOLITAIRES. — La vie des solitaires avait pour objet de s'élever à la perfection chrétienne, en se vouant à la pauvreté, à l'obéissance et à la chasteté parfaite. Pour y parvenir ils employaient quatre moyens principaux : la solitude, le travail manuel, le jeûne et la prière. Ils s'éloignaient de toute habitation et s'enfonçaient dans les déserts non-seulement inhabités, mais inhabitables, des plaines arides, des montagnes stériles, des crevasses, des rochers. Ils s'arrêtaient dans les endroits où ils trouvaient de l'eau et y bâtissaient de pauvres cellules de bois ou de roseaux. Leur travail était continuel ; il consistait à faire des nattes et des corbeilles de jonc dont ils donnaient le prix aux pauvres. Ils jeûnaient toute l'année, excepté les dimanches et le temps pascal, encore leur nourriture ne se composait-elle que de pain et d'eau. Ce régime austère semblait prolonger leur existence ; il était même de ces pieux solitaires qui, sans avoir éprouvé aucune maladie, parvenaient à une extrême vieillesse.

La prière était réglée avec beaucoup de sagesse. Les religieux ne s'assemblaient pour prier en commun que deux fois par jour ; ils récitaient alors douze psaumes entremêlés d'oraisons et suivis d'une lecture de l'Écriture sainte. Le reste du jour ils priaient dans leurs cellules en travaillant. La prière béni- béissance était le remède qu'ils opposaient à l'orgueil ; on voyait ces hommes d'une vertu austère et fidèles à remplir les devoirs qu'imposait la règle. Ils étaient soumis à leurs supérieurs comme des enfants.

Quand on se rappelle que cette vie de pénitence et de mortification fut embrassée volontairement par une multitude d'hommes qui étaient appelés à jouir des richesses et des honneurs du monde, on est obligé de reconnaître que l'Église n'a pas été moins riche en exemples qu'en préceptes, et que sa doctrine a paru sainte, en produisant une infinité de saints.

QUESTIONNAIRE.

1. A-t-on pratiqué de tout temps dans l'Église les conseils de la perfection évangélique ? Les premiers chrétiens en ont-ils donné l'exemple ? Qu'est-ce que nous apprend saint Paul à cet égard ? Quel témoignage en rend l'histoire ?

2. Quel fut le premier fondateur des monastères ? Quel était son genre de vie ?

3. Quel développement reçurent ses institutions ? Quels

sont les saints qui contribuèrent le plus à les propager ? Sous quelle règle se régèrent plus tard tous les monastères ?

4. Quelle vie menaient les solitaires ? A quoi s'occupaient-ils ? Donnez quelques détails sur le travail de la prière de ces solitaires. Que doit-on penser de l'Église à la vue de cette multitude d'hommes pénitents et mortifiés ?

CHAPITRE III.

Hérésie d'Arius (319).

ARIUS ET SA DOCTRINE. — Les idoles ayant été
 versées, l'esprit du mal devait nécessairement
 tenter un nouveau moyen de troubler l'Eglise ;
 vint alors l'hérésie et le schisme. Il chercha à
 ébranler la foi et à rompre l'unité ; mais en livrant
 la religion de nouvelles attaques, il lui fournit
 occasion de nouveaux triomphes. Arius, prêtre de
 l'Eglise d'Alexandrie, homme turbulent et ambi-
 tieux, aspirait à être évêque de cette grande ville ;
 mais ayant été trompé dans ses espérances par
 l'élection de saint Alexandre, et n'écoutant que
 son orgueil et son ressentiment, il décria la doc-
 trine de l'Eglise que soutenait ce saint prélat, et
 proposa une doctrine nouvelle. Il osa attaquer
 la divinité de Jésus-Christ et avancer que le Fils de
 Dieu n'est pas égal à son Père en toutes choses.
 Cette doctrine, inconnue jusqu'alors parmi les
 chrétiens, causa un grand scandale, et l'on s'éleva
 de toutes parts contre l'impiété et le blasphème.

EXCOMMUNICATION D'ARIUS. — Saint Alexandre
 essaya d'abord de ramener Arius par des avertisse-
 ments charitables, et usa envers lui d'une extrême
 douceur ; mais, voyant que sa douceur et ses
 exhortations paternelles étaient inutiles et que l'im-
 piété commençait à s'étendre, il éleva la voix avec
 énergie, et excommunia l'hérésiarque dans un synode
 composé de tous ses suffragants. Pour donner plus
 de poids au jugement qu'il avait prononcé, il écrivit

au pape et à tous les évêques du monde, afin de leur avertir du danger qui menaçait l'Eglise. Ce projet n'abattit point Arius ; il se retira dans la Palestine, et gagna Eusèbe de Nicomédie à sa doctrine, et se fit de nombreux partisans parmi le peuple, en répandant de tous côtés des cantiques où il avait adroitement glissé ses erreurs.

3. CONCILE DE NICÉE (325). — L'empereur Constantin résolut, par le conseil des évêques, d'assembler un concile œcuménique, c'est-à-dire universel, pour terrasser l'erreur et en réprimer les partisans. La ville de Nicée voisine de Nicomédie, où résidait l'empereur, fut choisie pour le lieu de l'assemblée. Constantin envoya à tous les évêques des lettres pour les engager à s'y rendre, et il donna ordre de leur fournir tout ce qui était nécessaire pour le voyage. Bientôt les évêques se trouvèrent réunis à Nicée au nombre de 318 ; ils étaient présidés par Osius, évêque de Cordoue, légat du pape saint Sylvestre. Jamais assemblée ne fut plus vénérée. Plusieurs des évêques qui la composaient étaient éminents en sainteté et portaient encore les marques des blessures qu'ils avaient reçues pour la foi pendant la dernière persécution.

4. CONDAMNATION D'ARIUS. — Le jour de la séance publique, tous ceux qui devaient y assister se réunirent dans une grande salle, où Constantin se fit traquer le dernier, par respect pour l'auguste assemblée. Il voulut que les évêques traitassent avec une entière liberté les questions de la foi. On commença par examiner la doctrine d'Arius, et Arius même fut cité devant cet imposant tribunal.

afin de soutenir ses horribles blasphèmes. Les pères, Ce concile prononcés des doctrines qu'ils entendaient, se boulaient les oreilles et marquaient la plus vive indignation. On réfuta avec force ces nouveautés im- ; on y opposa l'autorité des livres saints et les écrits des premiers Pères, et sur ce fondement on établit la doctrine de l'Eglise. Le concile déclara que Jésus-Christ est réellement Fils de Dieu, égal à son Père, sa vertu, son image, subsistant toujours en lui, enfin vrai Dieu. Ce dogme fut exprimé par le mot *consubstantiel* qui devint la marque distinctive des catholiques.

5. EXIL D'ARIUS. — On dressa ensuite la profession de foi solennelle, si connue sous le nom de *symbole de Nicée*. Tous les évêques, hors un petit nombre d'ariens, souscrivirent ce symbole et prononcèrent l'anathème contre Arius et ses sectateurs. En vertu de ce jugement, l'empereur condamna Arius à l'exil. Telle fut la conclusion de cette célèbre assemblée, dont la mémoire a toujours été en vénération dans l'Eglise.

6. RAPPEL D'ARIUS. — EXIL D'ATHANASE (336). — Les ariens, quoique confondus, suscitérent de nouveaux troubles. Ils écrivirent à l'empereur, et feignant d'admettre la foi de Nicée, ils obtinrent d'être rappelés de leur exil. Ensuite ils travaillèrent à prévenir Constantin par différents artifices contre les évêques catholiques, en particulier contre saint Athanase, qui avait succédé à saint Alexandre dans le siège d'Alexandrie, et qu'ils regardaient comme le plus redoutable adversaire. (Ils publièrent différentes calomnies contre le saint évêque et l'a-

cusèrent d'avoir menacé d'empêcher le transport du blé que l'on envoyait tous les ans d'Alexandrie à Constantinople. Athanase eut beau protester contre la fausseté de l'accusation : Constantin, gagné par les ariens, le jugea coupable, et l'exila à Trèves, ville considérable de la Gaule-Belgique sur les bords du Rhin. Athanase partit aussitôt pour le lieu de son exil, et y arriva au commencement de l'année 336.

7. MORT FUNESTE D'ARIUS. — Les ariens, enhardi par le succès de leurs intrigues contre saint Athanase, entreprirent de rétablir Arius à Alexandrie. Cet hérésiarque, profitant de l'absence de saint Athanase, se rendit dans cette ville et se présenta à l'église ; mais le peuple catholique ne put l'y souffrir ; il y eut même à cette occasion de grands troubles qui obligèrent l'empereur à donner ordre à Arius de sortir d'Alexandrie et de venir à Constantinople. Les ariens voulurent le faire recevoir dans l'église de Constantinople, et afin de donner plus d'éclat au rétablissement de cet impie, ils choisirent un dimanche. Mais lorsqu'on approchait de l'église une pâleur mortelle couvrit le visage d'Arius ; il fut obligé de quitter son cortège et de se retirer dans un lieu secret. Comme il tardait à reparaître, on pénétra jusqu'à lui, et on le trouva mort, nageant dans son sang et ses entrailles sortant de son corps. L'horreur d'un tel spectacle fit trembler les sectateurs eux-mêmes. La maison dans laquelle ce terrible événement avait eu lieu cessa d'être fréquentée, et on la montrait comme un monument de la vengeance divine (336).

8. RAPPEL ET JUSTIFICATION DE SAINT ATHANASE.

L'empereur fit de profondes réflexions sur cet événement : il y reconnut la main de Dieu, et n'en conçut que plus d'aversion pour cette secte impie. Il sentit enfin la faute qu'il avait commise en bannissant saint Athanase, et il allait le rappeler, quand la mort l'empêcha d'accomplir son dessein. Cependant, avant de mourir, il donna ordre de rendre le saint prélat à son troupeau.

Après la mort de leur père, Constantin II, Constant et Constance se partagèrent l'empire. Constantin, auquel était échu le gouvernement des Gaules, se hâta d'envoyer Athanase à son église, mais Constance qui régnait en Orient, s'étant laissé induire par les ariens, établit un nouveau patriarche sur le siège d'Alexandrie. Saint Athanase écrivit au souverain pontife pour lui demander justice de cet attentat, puis il alla jusqu'à Rome, afin d'invoquer le pape de tout ce qui s'était passé. Le saint-père était alors occupé par saint Jules, qui fit un bon accueil au prélat et qui assembla un concile pour juger cette affaire. Saint Athanase y fut justifié et confirmé dans la possession de son siège.

9. TROUBLES DE L'ÉGLISE SOUS CONSTANCE (355).

Mais les hérétiques et leur empereur ne tinrent aucun compte de la sentence du souverain pontife. Constance étant devenu seul maître de tout l'empire, par la mort de ses deux frères, publia un édit par lequel il obligea, sous peine d'exil, tous les évêques à souscrire la condamnation d'Athanase. Il croyait ne devoir détruire la foi de Nicée qu'en perdant son principal défenseur. Pour y parvenir, il fit assem-

bler les évêques à Arles, puis à Milan : il se porta lui-même pour accusateur. Les évêques représentèrent à ce prince qu'ils ne pouvaient condamner Athanase sans violer les saints canons. « Que ma volonté vous tienne lieu de canons, répondit l'empereur ; obéissez, ou allez en exil. » ils s'exilèrent, le pape Libère à leur tête.

10. CONCILE DE RIMINI (359). — Peu de temps après, Constance, qui était plus occupé à troubler l'Eglise qu'à gouverner l'empire, fit tenir un concile à Rimini pour faire triompher l'arianisme. Tant qu'il fut libre, ce concile maintint la vérité catholique : il refusa d'admettre une nouvelle profession de foi ; il déclara qu'il fallait s'en tenir au symbole de Nicée, où il n'y avait rien à retrancher, ni rien à ajouter ; enfin il anathématisa Arius et ses partisans. Mais, à force de ruses et d'insinuations perfides, le préfet Taurus fit signer aux évêques une formule qui ne renfermait pas le mot *consubstantiel*. Cette formule n'était pas hérétique, seulement elle n'exprimait pas suffisamment la foi de l'Eglise. Les ariens crurent qu'ils allaient triompher, lorsque les évêques s'apercevant qu'on abusait de leur bonne foi, réclamèrent hautement et protestèrent de leur inviolable attachement à la foi de Nicée. Ainsi ni le concile de Rimini, ni les longues et cruelles persécutions de Constance, ni la faveur que ce prince accorda aux ariens, ne purent altérer la foi de l'Eglise catholique.

QUESTIONNAIRE.

1. Pour quel motif Arius contraire à celle de l'Eglise enseigna-t-il une doctrine ? Quelle était cette doctrine ?

2. Comment saint Alexandre traita-t-il cet hérétique ? Que fit-il lorsque son évêque l'eut excommunié ?

3. Qui donna à Constantin le conseil de réunir un concile universel ? Où se tint ce concile ? Quel était le caractère de cette assemblée ?

4. Comment Arius fut-il condamné ? Quel mot employèrent les Pères pour exprimer la foi de l'Eglise ?

5. Quelle peine Constantin porta-t-il contre Arius ?

6. Comment fut-il rappelé ?

7. Quelle fut la mort d'Arius ? Quel effet produisit cet événement ?

8. Quelles étaient les dispositions de Constantin à sa mort ? Par qui saint Athanase fut-il rappelé ? Quelles intrigues les ariens formèrent-ils encore contre lui ?

9. Quels troubles s'élevèrent dans l'Eglise sous Constance ?

10. Que fit ce prince au concile de Rimini ? Ses tentatives eurent-elles le moindre succès ?

CHAPITRE IV.

Julien l'Apostat. Dernière tentative en faveur du paganisme

(361-363).

1. PERSÉCUTION DE JULIEN. — Julien, qui succéda à l'empereur Constance, ayant abandonné le christianisme, reçut le surnom d'*Apostat*. A peine monté sur le trône, il accorda à chacun le libre exercice de sa religion et rappela tous ceux qui avaient été exilés pour cette cause. Son but était de fomenter des divisions entre les catholiques et les hérétiques, pour affaiblir les uns et les autres et les écraser ensuite par un dernier coup. La liberté de religion, qu'il laissait en apparence aux chrétiens, n'était au fond qu'un dur esclavage ; il ne les condamnait pas à mort par un édit général, mais il prenait les voies les plus sûres pour les accabler. Toutes les faveurs étaient prodiguées aux païens, et les chrétiens n'éprouvaient de sa part que mépris, vexa-

tions et disgrâces. Pour avilir le clergé, il ôta aux ecclésiastiques leurs privilèges ; il supprima les pensions destinées à la subsistance des clercs et des vierges consacrées à Dieu. C'était, disait-il par dérision, pour les amener à la perfection de leur état et leur faire pratiquer la pauvreté évangélique.

Il dépouilla les églises et en fit transporter les richesses dans les temples d'idoles, qu'il faisait réparer aux frais des chrétiens. Il s'efforça de gagner par des promesses ceux qui étaient faibles dans la foi. La fermeté de ceux qui résistaient, passait pour un crime d'Etat ; ceux, au contraire, qui se laissaient vaincre et sacrifiaient leur conscience au désir du prince, étaient comblés d'honneur et de grâces. L'apostasie conduisait aux plus hauts emplois ; elle tenait lieu de talent et de mérite ; elle couvrait tous les crimes passés et donnait le droit d'en commettre impunément de nouveaux.)

Julien ferma aussi les écoles tenues par les chrétiens et défendit à ceux-ci d'enseigner la grammaire, la rhétorique, la médecine et les arts libéraux. Il ne convient pas, disait-il, que les adorateurs du vrai Dieu cultivent les muses et étudient la littérature païenne, puisqu'ils croient nos divinités infâmes et notre science impie. Il leur permettait la fréquentation des écoles nationales, mais il affectait de ne pas les contraindre à recevoir des leçons contraires à leur croyance. « Je ne veux pas les guérir malgré eux, disait-il, je permets d'être malades à tous ceux qui le voudront. » Julien excluait les chrétiens de la magistrature, sous prétexte que l'Evangile leur défend de faire usage du

glâ
dêfê
il, l
cês

TEM
aux
nor
et c
tre
tes
bla
dér
con
av
ble
fra
sei
rej
s'e
de
sie
tio
c'e
va
at
dc
Ch
et
gr
d'

glaiive, et il ne leur permettait pas même de se défendre devant les tribunaux, parce que, disait-il, la religion qu'ils professent leur interdit les procès et les querelles.

2. VAINS EFFORTS DE JULIEN POUR REBÂTIR LE TEMPLE DE JÉRUSALEM. — Pour donner un démenti aux prophéties de Notre-Seigneur qui avait annoncé que le temple de Jérusalem serait détruit, et qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre, il entreprit de le rebâtir. Les Juifs accoururent de toutes parts, et une multitude d'ouvriers se rassembla. Mais à peine les anciens fondements furent-ils démolis, qu'il survint un tremblement de terre qui combla les fouilles, dispersa les matériaux qu'on avait amassés, renversa les édifices voisins, tua ou blessa les ouvriers. Les Juifs, revenus de leur frayeur, se remirent bientôt à l'œuvre. Alors, du sein de la terre, sortirent des globes de feu, qui rejetèrent sur les ouvriers les pierres que ceux-ci s'efforçaient d'y placer et consumèrent les outils de fer. Ce terrible phénomène se renouvela à plusieurs reprises, et ce qui montrait évidemment l'action d'une intelligence qui commande à la nature, c'est que le feu reparut autant de fois que le travail recommença et ne cessa que quand on l'eut abandonné. (Beaucoup de Juifs et encore plus d'idolâtres confessèrent alors la divinité de Jésus-Christ et demandèrent le baptême.)

3. MORT DE JULIEN. — (Le peuple se riant de Julien et de ses folles tentatives, refusait d'assister aux grandes fêtes qu'il avait rétablies en l'honneur d'Apollon et des autres dieux. On se moquait de ses

offrandes et de ses victimes, et on disait de lui comme de Marc Aurèle, qu'il détruirait la race des bœufs par ses sacrifices. Au lieu d'aller dans les temples qu'il avait ouverts, on se plaignait des dépenses excessives que nécessitaient ses devins, ses pontifes et ses augures. Pour imposer silence à ses censeurs par l'éclat de ses victoires, Julien entreprit une guerre contre les Perses, mais il y périt misérablement. Sa mort fut regardée comme l'effet de la vengeance divine sur ce prince apostat, et d'une providence particulière sur l'Eglise qu'il persécutait (363).

QUESTIONNAIRE.

1. Quel était le but de Julien ? Pourquoi accorda-t-il la liberté de religion ? Comment s'y prit-il pour humilier le clergé ? Quelle récompense offrait-il aux apostats ? Interdit-il aux chrétiens la fréquentation des écoles ?

2. Pourquoi essaya-t-il de

rebâtir le temple de Jérusalem ? Quelle fut l'issue de cette entreprise ?

3. Qu'est-ce que le peuple pensait de Julien ? Pourquoi fit-il la guerre aux Perses ? Comment sa mort fut-elle considérée ?

CHAPITRE V.

Des principaux docteurs de l'Eglise à cette époque.

1. PROVIDENCE DE DIEU SUR SON ÉGLISE. — Depuis le commencement des siècles jusqu'à nos jours, Dieu sut toujours proportionner les ressources de son Eglise aux épreuves qu'elle eut à traverser. C'est pourquoi, au moment où elle fut le plus violemment assaillie par l'erreur, il suscita les plus grands génies. Ainsi indépendamment de

saint Athanase, la terreur des ariens, on vit paraître à peu près en même temps saint Hilaire, saint Basile, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme et saint Augustin. Chacun de ces hommes extraordinaires eut sa mission à remplir, et nous tenons à la signaler.

2. DES TRAVAUX ET DES ÉCRITS DE SAINT HILAIRE.

— Saint Hilaire, évêque de Poitiers, tint, en Occident, la même conduite que saint Athanase en Orient : il s'opposa avec un courage inébranlable à l'impunité des ariens ; il présenta une requête à Constance, pour le supplier de faire cesser les persécutions injustes que souffraient la plupart des Eglises, privées de leurs pasteurs et livrées à de faux évêques qui s'étaient emparés à main armée du siège qu'ils occupaient. L'empereur, blessé des remontrances et du zèle de saint Hilaire, l'exila en Phrygie. Les lumières du courageux évêque effrayèrent bientôt les ariens de l'Orient, qui, pour se délivrer de sa présence, engagèrent l'empereur à le renvoyer à son Eglise. En retournant dans son diocèse, Hilaire traversa l'Illyrie et l'Italie, et partout il ranima la piété chancelante des chrétiens. Son retour dans les Gaules produisit les plus heureux effets ; la foi fut rétablie dans toute sa pureté, la discipline de l'Eglise recouvra sa vigueur ; les scandales cessèrent, et la paix succéda aux troubles.

3. COURAGE DE SAINT BASILE. —

Saint Basile fut un des défenseurs les plus intrépides de la foi, contre les subtilités des ariens. Après la mort de Jovien, l'empereur Valens s'étant déclaré le partisan de ces sectaires, se mit à parcourir les

provinces de son empire pour en chasser les évêques catholiques. Avant d'aller à Césarée, dont Basile était évêque, il envoya Modeste son préfet du prétoire, afin de gagner, ou du moins d'intimider ce savant prélat. Le préfet s'entoura de tout l'appareil de sa dignité, la plus grande de l'empire et, environné de ses licteurs armés de leurs faisceaux, il fit comparaître Basile à son tribunal. Après avoir vainement employé les flatteries et les paroles insinuanes, il le menaça de la colère de l'empereur, lui disant qu'il pouvait le dépouiller de ses biens, l'exiler et même lui ôter la vie. « Ces menaces me touchent peu, répondit Basile : ne possédant rien, je ne puis rien perdre, à moins que vous ne vouliez m'enlever ces misérables vêtements que je porte, et quelques livres qui font toute ma richesse. Quant à l'exil, je n'en connais point, n'étant attaché à aucun lieu. D'ailleurs, toute la terre n'est-elle pas à Dieu ? je trouverai donc partout ma patrie, ou plutôt le lieu de mon passage. A l'égard de la mort, ajouta-t-il, je ne la crains pas, elle sera même une faveur pour moi, puisqu'elle me fera passer à la véritable vie. » Ce discours, tout nouveau pour les oreilles d'un homme de cour, étonna le préfet : « Jamais, dit-il, on ne m'a parlé avec tant de hardiesse. » — Alors, reprit le saint prélat, c'est qu'apparemment vous n'avez jamais eu affaire à un évêque. » Le préfet rapporta ces paroles à l'empereur, et Valens trembla devant le courage de Basile, de même que les hérétiques tremblaient devant ses écrits.

4. DU CARACTÈRE ET DES OUVRAGES DE SAINT

GRÉGOIRE. — Saint Basile était lié d'une étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze, qui ne fut pas moins zélé que lui pour la pureté de la foi. Cette liaison qui s'était formée à l'époque où ils faisaient ensemble leurs études à Athènes, se fortifia de plus en plus. « Nous avions tous deux le même but, dit lui-même saint Grégoire, nous cherchions le même trésor, la vertu ; nous songions à rendre notre union éternelle, en nous préparant à la bienheureuse immortalité ; nous nous servions nous-mêmes de mattres et de surveillants, en nous exerçant mutuellement à la piété ; nous n'avions aucun rapport avec ceux de nos compagnons qui étaient déréglés dans leurs mœurs, et nous ne fréquentions que ceux qui, par leur modestie, leur retenue et leur sagesse, pouvaient nous soutenir dans la pratique du bien ; nous ne connaissions à Athènes que deux chemins, celui de l'église et celui des spectacles ; pour ceux qui conduisent aux fêtes mondaines, aux spectacles, aux assemblées, nous les ignorons absolument. »

Saint Grégoire fut tiré de sa retraite et élevé, pour ainsi dire malgré lui, au siège de Constantinople (379). Sa vertu, sa science, son éloquence, tout semblait promettre un heureux succès ; mais il osa attaquer l'hérésie dans le séjour même des empereurs qui la protégeaient. La profonde connaissance qu'il avait des saintes Ecritures, son raisonnement juste et pressant, son imagination féconde et brillante, sa facilité incroyable à s'énoncer, la pureté et la précision de son style, lui attirèrent l'admiration de toute la ville. Ses discours, qui for-

ment la plus grande partie de ses œuvres, lui ont mérité de la postérité le surnom de *théologien*. Les talents et le mérite éminent du saint évêque multiplièrent autour de lui les envieux ; il prit alors le parti de regagner sa chère solitude qu'il avait quittée avec tant de peine.

5. THÉODOSE ET SAINT AMBROISE. — Après avoir vu passer tant de princes vicieux et faibles, le trône de Constantinople fut enfin occupé par un homme d'un rare génie, le grand Théodose. Ce prince fit fléchir les restes de l'hérésie d'Arius, dans la personne de Macédonius, demi-arien, qui niait la divinité du Saint Esprit. Le concile essaya d'abord de ramener par la douceur cet hérétique et ses partisans. Mais ils s'obstinèrent dans leur erreur ; alors l'Eglise usa contre eux de toute sa sévérité de toute sa puissance, et le pape confirma la sentence du concile. Théodose, malgré son caractère affable et doux, était prompt à s'enflammer, et cette vivacité excessive lui fit commettre de grandes fautes. (Dans une révolte, les habitants de Thessalonique ayant mis à mort le gouverneur, Théodose ordonna que la ville entière fût massacrée, sans distinction des innocents et des coupables. Sept mille hommes périrent dans cette affreuse journée. L'empereur étant alors à Milan, saint Ambroise évêque de cette ville, lui écrivit pour lui représenter la grandeur de sa faute et pour le faire rentrer en lui-même. Il terminait en l'avertissant que, jusqu'à ce qu'il eût expié son crime par la pénitence, il ne pourrait assister aux saints mystères. Théodose

on avança néanmoins vers l'église; mais le saint
) Le évêque accourut à sa rencontre: « Arrêtez, s'é-
 nul ria-t-il, vous ne comprenez point encore l'énor-
 rs la mité de votre faute: pensez-y, prince, de quels
 qui eux verrez-vous le temple saint? Comment
 serez-vous entrer dans le sanctuaire du Dieu ter-
 rible? Vos mains sont encore souillées du sang in-
 rôn nocent! Retirez-vous, prince, et n'ajoutez pas le sa-
 mm vilège à tant d'homicides. » Comme l'empereur
 ince voulait excuser son crime par l'exemple de David,
 (381) qui s'était rendu coupable de grandes fautes, saint
 ns Ambroise lui répondit: « Vous l'avez imité dans
 ait son péché, imitez-le dans sa pénitence. » Théo-
 borose se soumit, et n'entra dans l'église qu'après
 t se voir rempli la pénitence qui lui fut imposée (390).

6. PRÉDICATIONS DE SAINT CHRYSOSTOME. — Saint
 reur Chrysostome, que son éloquence au moins égale à
 ité celle des plus célèbres orateurs de l'antiquité avait
 sen été élevé au siège de Constantinople, ne se montra
 ectèr pas moins sévère que saint Ambroise envers les
 cette princes de la terre. Il honora la religion par son
 ande zèle apostolique pour la réforme du clergé et du
 messa peuple qui étaient soumis à sa puissance. Il re-
 odos s'envenimait avec une généreuse liberté l'avarice des
 sam Seigneurs, le luxe des femmes et l'orgueil des grands.
 . Sep Le cour même éprouva son zèle; il parla souvent
 11rnée de leurs obligations à l'empereur et à Eudoxie, son
 roise épouse. Cette vigueur épiscopale lui ayant suscité
 senta des ennemis il fut exilé, mais le lendemain de son
 rer et part il y eut à Constantinople un tremblement de
 15qu' terre, que l'on regarda comme un effet de la colère
 il de Dieu. Alors Eudoxie effrayée le fit rappeler (404).

Bientôt éclata un nouvel orage : on avait élevé à l'impératrice une statue d'argent, près de la principale église de Constantinople, et l'on y célébrait des jeux publics mêlés de superstitions. Le saint évêque ayant prêché contre cet abus, Eudoxie fut offensée et le fit reléguer en Arménie. Saint Chrysostome, dans son exil, travailla avec un nouveau zèle au bien de l'Eglise; il instruisait les peuples, assistait les pauvres et rachetait les captifs. Ses ennemis, irrités des succès qu'il obtenait, lui firent donner l'ordre de se retirer à Pythion, ville déserte et la dernière de l'empire, sur le bord oriental du Pont-Euxin. Après avoir marché pendant trois mois, l'illustre exilé fut attaqué d'une fièvre violente qui l'obligea de s'arrêter à Comana dans le Pont, où il mourut (407).

7. DES ÉCRITS DE SAINT JÉRÔME. — Dans le même temps, l'Orient et l'Occident admiraient les écrits et les austérités de Saint Jérôme. Cet illustre docteur né en Dalmatie de parents chrétiens et riches, avait étudié à Rome l'éloquence et les lettres; il était allé expier les égarements de sa jeunesse dans le désert de Chalcide en Syrie. Il fit ensuite un voyage à Antioche, où il fut ordonné prêtre. De là il se rendit à Constantinople, où il demeura quelque temps avec saint Grégoire de Nazianze, s'appliquant sous la direction de cet habile maître, à l'étude de l'Écriture sainte. Après de longs voyages, le savant docteur se fixa enfin à Bethléem, où il composa la plupart de ses grands ouvrages sur l'Écriture sainte. Il entreprit de traduire en latin le texte de l'Écriture : pour parvenir à son but, il fit une étude

rieuse et réfléchie de la langue hébraïque, et, sur la posséder à fond, il suivit les leçons d'un habile dont il se fit le disciple. Lorsqu'il eut acquis la science à laquelle il aspirait, il se livra avec une ardeur infatigable à éclaircir les difficultés de l'écriture, et enrichit l'Eglise d'une nouvelle version, composa ensuite des traités pour faciliter l'intelligence des livres saints et écrivit contre les héréses.)

3. CONTROVERSES DE SAINT AUGUSTIN. — Mais lorsque Dieu sembla susciter plus particulièrement contre les hérétiques, fut saint Augustin. Saint Ambroise convertit ce savant docteur pendant qu'il enseignait la rhétorique à Milan. Après sa conversion, Augustin revint dans l'Afrique, sa patrie, où fut élevé au siège d'Hippone. Dans ses nombreux écrits, il traite toutes les grandes questions théologiques. Contre les manichéens, il établit l'unité de Dieu et répond à toutes les objections qu'on lui fit faire touchant l'Ancien Testament. En discutant avec les donatistes, il établit l'Eglise et ses canons, et défend contre Pélage le dogme de la grâce, du péché originel et de la rédemption. Les donatistes s'étaient séparés de l'Eglise dès le temps de Constantin. Saint Augustin leur proposa une conférence publique, où il fût libre à leurs chefs de motiver leur séparation. Dans cette conférence, qui dura trois jours, saint Augustin prouva, de la manière la plus évidente, qu'il ne peut y avoir aucune cause légitime de se séparer de l'Eglise, et que hors de son sein, il n'y a point de salut à espérer, parce que hors de cette Eglise unique il ne

peut y avoir ni véritable sainteté, ni véritable justice; que la véritable Eglise, qui est la seule épouse de Jésus-Christ, est, selon ses promesses, réparée par toute la terre et non renfermée dans un coin de l'Afrique : qu'elle est sur la terre mêlée de bons et de méchants : qu'à la vérité, il ne faut pas communiquer avec les méchants dans leur iniquité, mais qu'on ne doit pas se séparer d'eux intérieurement. Dieu bénit le zèle du saint docteur : les schismatiques qui conservaient quelque amour pour la vérité, et les peuples qui furent informés de ce qui s'était passé dans cette conférence, ouvrirent les yeux, et vinrent en foule se réunir à l'Eglise.

QUESTIONNAIRE.

1. Pourquoi Dieu suscita-t-il des hommes d'un génie remarquable? Nommez ceux qui brillèrent avec le plus d'éclat?

2. Quelle fut la mission de saint Hilaire? Pourquoi fut-il exilé? Pourquoi les ariens sollicitèrent-ils sa liberté?

3. Sous quel empereur saint Basile fit-il éclater son courage? Quelle fut sa réponse au préfet Modeste? Quelle impression fit-elle sur Valens?

4. A quelle dignité fut élevé saint Grégoire? Quelles furent ses liaisons avec saint Basile? Quel est le caractère de ses écrits?

5. Quelle fut la conduite de Théodose? Quelle faute commit-il? Comment en fut-il repris par saint Ambroise?

6. Quel était le caractère des prédications de saint Chrysostome? Pourquoi fut-il exilé? Où mourut-il?

7. Quels voyages fit saint Jérôme? Où se fixa-t-il? Quelles furent ses travaux?

8. Quel fut le caractère des prédications de saint Augustin? Quelles erreurs a-t-il spécialement combattues? A quelle époque les donatistes se sont-ils séparés de l'Eglise? Comment saint Augustin les a-t-il ramenés à l'unité?

Du P.

1. En
tistes s
vit at
rèrent
dans
prit su
anger
vint à

lle doc
main

neces:

sa d'a

wolter

onne e

eu à a

les équ

tius, c

cte im

it plu

a san.

le le p

niqu

e grê

compl

e. C

uveau

stin l

CHAPITRE VI.

Du pélagianisme et du semi-pélagianisme (412).

I. ERREURS DE PÉLAGE. — Le schisme des docteurs s'éteignait insensiblement, lorsque l'Eglise fut attaquée par de nouveaux ennemis qui lui firent de longs et dangereux combats. Pélage, dans la Grande-Bretagne, en fut le chef. D'un esprit subtil, artificieux et hypocrite, il savait changer de langage, sans changer de sentiment. Il vint à Rome, et y répandit sourdement une nouvelle doctrine qui prenait sa source dans l'orgueil humain qu'elle flatte. Il niait le péché originel et la nécessité de la grâce du Rédempteur. Pélage osa d'abord s'expliquer ouvertement, de peur de voler les esprits en combattant la croyance ancienne et universelle; mais, pour les disposer peu à peu à accepter ses erreurs, il les enveloppait de paroles équivoques. Il s'attacha un disciple nommé Célestius, qui contribua beaucoup au progrès de cette doctrine impie. Celui-ci passa en Afrique, et comme il était plus entreprenant que son maître, il y enseigna sans détour, contre la doctrine de saint Paul, que le péché du premier homme ne s'est point communiqué à ses descendants, et que l'homme, sans la grâce intérieure, peut, par ses seules forces, accomplir les commandements de Dieu.

2. CONDAMNATION DE CETTE ERREUR. — Cette nouveauté profane excita des troubles. Saint Augustin la réfuta avec force dans de savants écrits.

Les évêques d'Afrique tinrent deux conciles, l'un à Carthage et l'autre à Milève, où l'on définit, conformément à la foi catholique, que le péché d'Adam a passé à ses descendants, et que, sans une grâce intérieure qui nous inspire la bonne volonté, l'homme ne peut faire aucun bien surnaturel ou utile au salut. Les pères de ces conciles écrivirent au pape saint Innocent, pour le prier de confirmer cette décision par l'autorité du siège apostolique. Le souverain pontife répondit aux lettres synodales des évêques d'Afrique : il loua leur zèle à maintenir la pureté de la foi ; il établit solidement la doctrine ancienne du péché originel et de la nécessité de la grâce pour toutes les actions surnaturelles ; il condamna solennellement Pélage, Célestius, et ses sectateurs, et il les déclara séparés de la communion de l'Eglise, à moins qu'ils ne renoncassent à leurs erreurs. Après ce décret du pape, saint Augustin s'écria : « Rome a parlé, la cause est finie, plaise à Dieu que l'erreur le soit aussi ! » (417).

3. SUITES DE CETTE CONDAMNATION. — Le désir du saint docteur ne fut pas rempli ; l'erreur continua de subsister, malgré la condamnation qu'elle avait subie. Pélage et ses sectateurs essayèrent de tromper la bonne foi de Zosime, qui avait été appelé à remplacer Innocent au siège de saint Pierre. Célestius alla lui-même à Rome et mit tout en œuvre pour surprendre ce pontife. Mais Zosime ayant confirmé la sentence d'Innocent, les sectaires en appelèrent du décret du pape à un concile général. Saint Augustin prouva que cet appel était illusoire, et que l'Eglise assemblée ne ferait autre

hose c
pape et
uffisar
e l'exa
4. I
ésie p
mais il
douci
t qui
afio
eille c
n-les
bre a
niers
ien ; s
niers
râce
dmet
inel
aire l
hérite
u pa
est
5.
EURS
ontr
élag
nem
u p
rètr
père
oute

chose que confirmer ce qui avait été décidé par le pape et les évêques d'Afrique; que l'hérésie était suffisamment condamnée, et qu'il ne s'agissait plus de l'examiner, mais de la réprimer.

4. DES ERREURS DES SEMI-PÉLAGIENS. — L'hérésie pélagienne, foudroyée, s'éteignit peu à peu; mais il sortit de ses cendres une autre secte qui adoucissait ce que la première avait de plus révoltant, et qui prit le milieu entre la doctrine de Pélagé et la foi orthodoxe. Ce furent quelques prêtres de Marseille qui donnèrent cours à ce pélagianisme mitigé; on les nomma *semi-pélagiens*. Ils attribuaient au libre arbitre le commencement de la foi et les premiers mouvements de la volonté humaine vers le bien; selon eux, Dieu, en conséquence de ces premiers efforts, donne l'accroissement de la foi et la grâce des bonnes œuvres. Ainsi, les semi-pélagiens admettaient, comme les catholiques, le péché originel et la nécessité d'une grâce intérieure pour faire le bien; mais ils disaient que l'homme peut mériter cette grâce par un commencement de foi, ou par un premier mouvement de vertu, dont Dieu n'est pas l'auteur.

5. RÉFUTATION ET CONDAMNATION DE CES ERREURS. — Saint Augustin s'éleva encore avec force contre cette pernicieuse erreur et poursuivit le pélagianisme jusque dans son dernier retranchement. (La cause fut ensuite portée au tribunal du pape saint Célestin. Ce pontife condamna les prêtres de Marseille et définit contre eux, que Dieu est père tellement dans le cœur des hommes, que toute sainte pensée, tout pieux dessein, et tout

mouvement de bonne volonté, dans l'ordre du salut, vient de Dieu, et que si nous parvenons à faire quelque bien, c'est par celui sans lequel nous ne pouvons rien. Le monde chrétien reçut avec respect cette sentence qui mit fin à toutes les disputes.

QUESTIONNAIRE.

1. Où naquit Pélage? Dans quelle erreur se jeta-t-il? Quel fut son principal disciple?
2. Par quel docteur fut-il spécialement combattu? Dans quels conciles fut-il condamné? Par quel pape fut-il définitivement jugé?
3. Pélage et ses sectaires se soumirent-ils? A qui en furent-ils appelés? Quelle fut la réponse de saint Augustin?
4. Par qui le semi-pélagianisme fut-il enseigné? En quoi consistait cette erreur?
5. Qui l'a réfutée? Quel évêque l'a définitivement condamnée?

CHAPITRE VII.

Hérésie de Nestorius (450).

1. ERREUR DE NESTORIUS. — L'esprit d'erreur, après avoir attaqué le mystère de la sainte Trinité, celui du péché originel et de la grâce, chercha à ébranler la foi du mystère de l'Incarnation. On sait et on croit, que Jésus-Christ n'est autre que le Verbe fait chair, et, qu'ainsi, il y a en Jésus-Christ deux natures en une seule personne. Nestorius, évêque de Constantinople, enseigna le contraire, c'est-à-dire qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ. Mais comme il n'osait attaquer directement le dogme catholique, il prit un détour et avança que la sainte Vierge ne devait point être appelée *Mère de Dieu*, mais seulement *Mère*.

du *Christ*, distinguant ainsi la personne du *Christ* de celle du *Verbe*. Cette doctrine nouvelle causa un grand scandale dans le clergé et parmi le peuple. La première fois qu'on entendit ce blasphème dans l'église de Constantinople, les fidèles s'enfuirent pour ne pas communiquer avec l'impie qui l'avait proféré (430.)

2. SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE COMBAT CETTE ERREUR. — Nestorius, qui avait accès à la cour, ne négligea rien pour mettre l'empereur dans ses intérêts, et pour répandre ainsi ses erreurs. Mais la Providence opposa à l'hérésiarque, saint Cyrille, évêque d'Alexandrie. Dès que ce défenseur de la foi eut connaissance des progrès de l'impiété, il publia un écrit où il exposait clairement la vérité du mystère de l'Incarnation. « Je m'étonne, disait-il, comment on peut mettre en doute si la sainte Vierge doit être appelée *Mère de Dieu*; car si Jésus-Christ est Dieu, la sainte Vierge sa mère, est mère de Dieu : c'est la foi que les apôtres nous ont enseignée. » Cet écrit de saint Cyrille fut bientôt répandu dans toutes les Eglises d'Orient, et rassura les fidèles. L'illustre docteur écrivit en particulier à Nestorius, pour l'exhorter à faire cesser le scandale en reconnaissant que la sainte Vierge est mère de Dieu. Cette lettre n'ayant produit aucun effet, le saint patriarche informa le souverain pontife du danger qui menaçait l'Eglise!

3. CONCILE GÉNÉRAL D'EPHÈSE (431). — Malgré les partisans puissants qu'avait su se faire Nestorius, l'empereur Théodose le Jeune, qui aimait sincèrement la religion, ouvrit les yeux en appre-

nant le soulèvement des fidèles de Constantinople, et il se détermina à convoquer un concile œcuménique à Ephèse. La nouvelle de cette convocation remplit de joie tous les catholiques. Les évêques, au nombre de deux cents, s'y rendirent de toutes les parties du monde chrétien, et saint Cyrille y présida au nom du pape. Sur un trône élevé, au milieu de l'Eglise d'Ephèse, fut placé le livre des Evangiles, pour représenter l'assistance de Jésus-Christ qui a promis de se trouver au milieu des pasteurs assemblés en son nom. Depuis lors cet exemple a été suivi dans tous les conciles. Les évêques étaient assis aux deux côtés, suivant la dignité de leur évêché. Comme Nestorius refusa constamment de comparaître, il fallut examiner sa doctrine dans ses écrits. Dès que la lecture en eût été faite, on s'écria : Anathème à ces erreurs impies, anathème à quiconque professe cette doctrine contraire aux saintes Ecritures et à la tradition des Pères. Puis on déclara solennellement la sainte Vierge, mère de Dieu, et l'on prononça la sentence de déposition contre le novateur.

4. ENTHOUSIASME DU PEUPLE. EXIL DE NESTORIUS. — Quand le peuple d'Ephèse eut appris le jugement rendu contre l'hérésie, il combla de bénédictions les pères du concile, et célébra les louanges de la mère de Dieu. Les prélats écrivirent à l'empereur pour l'informer de leur décision ; mais le comte Candidien intercepta leurs lettres, et, de concert avec Nestorius, prévint Théodose contre eux par une fausse relation. Ni les lettres, ni les députés du concile ne pouvaient parvenir à l'empereur,

eur,
ut de
in me
table
t pén
e ce
ans
érési
at er
ybie.
établ

1.
uelle
nelle
es par
2. Q
e lui
a sai
t-il
3. O
l un

1.
us
ai
me
nr
it

eur, et la vérité aurait succombé, si Dieu ne lui eût donné la force de vaincre tous les obstacles. Un messager, déguisé en mendiant, apporta la véridique relation enfermée dans le creux d'une canne et pénétra dans le palais. L'empereur, instruit alors de ce qui s'était passé à Ephèse, relégua Nestorius dans un monastère d'Antioche; mais comme cet hérésiarque continuait d'y prêcher ses erreurs, il fut envoyé dans une oasis du grand désert de la Syrie, où, quelques années après, il mourut misérablement (439).

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'était Nestorius ? Quelle erreur avança-t-il ? Quelle impression produisirent ses paroles ?
2. Quel docteur s'éleva contre lui ? Qu'est-ce qu'enseignait saint Cyrille ? A qui écrivit-il ?
3. Où l'empereur convoqua-t-il un concile général ? Qui présida à ce concile ? Qu'est-ce qu'on y décida ?
4. Quel effet ce jugement produisit-il sur le peuple ? Comment Théodose fut-il instruit de la décision du concile ? Quelle peine prononça-t-il contre Nestorius ? Comment mourut cet hérésiarque ?

CHAPITRE VIII.

Hérésie d'Eutychès (448).

1. ERREUR D'EUTYCHÈS. — L'hérésie de Nestorius donna bientôt naissance à une autre erreur qui n'était pas moins contraire au dogme de l'incarnation. La première avait divisé la personne de Jésus-Christ; la seconde en confondait les natures. Un moine nommé Eutychès,

supérieur d'un monastère, près de Constantinople, fut le père de cette nouvelle doctrine. Il avait montré beaucoup de zèle pour soutenir l'unité de personne contre Nestorius; mais l'éloignement qu'il avait pour le nestorianisme le jeta dans l'hérésie opposée, et cette erreur n'excita pas moins de troubles que celle de Nestorius. Ses amis firent inutilement tous leurs efforts pour le désabuser et prévenir un éclat scandaleux. Son obstination étant indomptable, saint Flavien, patriarche de Constantinople, après avoir épuisé tous les moyens de douceur, condamna sa doctrine et lui ôta le gouvernement de son monastère.

2. BRIGANDAGE D'EPHÈSE. — Le novateur trouva auprès des grands un puissant appui contre son évêque, et Chrysaphe, l'un des principaux ministres de l'empereur, le soutint de son crédit. Ce favori était un barbare, dont la figure avantageuse faisait tout le mérite : avare, cruel et impie, il rassemblait en lui tous les vices. Il s'était emparé de l'esprit du prince, et gouvernait seul toutes les affaires. Il obtint de Théodose que l'affaire d'Eutychès fût discutée de nouveau dans une assemblée d'évêques que l'on convoqua à Ephèse. Chrysaphe se rendit maître absolu de cette assemblée. Il en avait nommé président Dioscore évêque d'Alexandrie, ami d'Eutychès, qui fit absoudre le novateur et condamner Flavien. Les évêques qui refusèrent de signer cette sentence furent envoyés en exil, entre autres saint Flavien qui fut si cruellement maltraité durant le chemin qu'il en mourut bientôt après. L'empereur Théodose ne survécut

s long
ec rais
3. Co
int Lé
erre, r
Eglise é
outant
quelques
e son p
désir
doine
n de p
ordre.
ois ce
ie, et
octo
enir,
om. L
de d'E
emblé
olent
n lui
egles,
éposi
4.
lett
flavie
ans l
ntan
ur le
e pe
aris

longtemps à ce conciliabule, qu'on a appelé
 ec raison le *brigandage d'Ephèse*.

3. CONCILE GÉNÉRAL DE CHALCÉDOINE (451). —
 int Léon, qui occupait alors la chaire de saint
 erre, reconnut que la plaie qui avait été faite à
 glise était profonde et s'appliqua à la guérir. Ne
 outant pas qu'un concile œcuménique n'apportât
 quelques adoucissements à tant de maux, il fit part
 e son projet à l'empereur Marcien. Celui-ci, selon
 désir du pontife, convoqua l'assemblée à Chal-
 cédoin, l'un des faubourgs de Constantinople,
 n de pouvoir y assister lui-même et y maintenir
 ordre. Les évêques se réunirent au nombre de
 ois cent soixante dans l'église de Sainte-Euphé-
 ie, et la première session se tint le huitième jour
 octobre de l'année 451. Saint Léon, n'ayant pu y
 enir, envoya trois légats qui présidèrent en son
 om. Le livre des Evangiles était, comme au con-
 ile d'Ephèse, placé sur un trône au milieu de l'as-
 emblée. On commença par examiner la conduite
 olente de Dioscore à l'égard de saint Flavien ;
 n lui reprocha d'avoir foulé aux pieds toutes les
 gles, et l'on prononça contre lui la sentence de
 éposition.

4. DOCTRINE DE SAINT LÉON. — On lut ensuite
 a lettre admirable que saint Léon avait écrite à
 lavien dès le commencement de cette hérésie, et
 ans laquelle le savant docteur avait exposé avec
 tant de solidité que de lumière la foi catholique
 ar le mystère de l'Incarnation ; c'est-à-dire l'unité
 é personne et la distinction des natures en Jésus-
 aris. La doctrine qui y était contenue fut trouvée

parfaitement conforme au symbole de Nicée et à celui de Constantinople. Elle fut donc approuvée d'une voix unanime et regardée comme une règle infaillible de foi. « Nous croyons tous ainsi, s'écrièrent les évêques; telle est la loi des pères, telle est la foi des apôtres; c'est saint Pierre lui-même qui a parlé par la bouche de Léon : cette doctrine est orthodoxe : anathème à qui ne croit pas ainsi. »

5. BELLE CONDUITE DE MARCIEN. — L'empereur assista à la sixième session, et déclara, qu'à l'exemple de Constantin, il n'avait voulu entrer dans cette sainte assemblée que pour appuyer de l'autorité impériale les décisions du concile, et non pour influencer les suffrages. Il fit lire la définition de foi arrêtée par le concile et demanda si tous les assistants étaient d'accord sur ce qu'ils venaient d'entendre. Les évêques s'écrièrent : « Nous n'avons qu'une foi et qu'une doctrine; telle est la foi des saints docteurs; telle fut celle des apôtres : c'est cette foi qui a sauvé l'univers. » Marcien rendit alors une loi pour faire exécuter les décrets du concile.

6. AFFAIRE DES TROIS CHAPITRES. — Après la mort de Marcien, les partisans d'Eutychès se relevèrent en Egypte, et commirent d'horribles violences; ils étaient si nombreux et jouissaient d'un si grand crédit, qu'on ne pouvait mettre un terme à leur débordement. Ils firent les plus grands efforts pour affaiblir l'autorité du concile de Chalcedoine qui les avait condamnés. Du temps de Nestorius il avait paru trois ouvrages favorables à cet hérésiarque : les écrits de Théodoret, évêque de Tyr, une lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, et les écrits de

Théodore, évêque de Mopsueste. Ces trois ouvrages, qu'on a nommés les *Trois Chapitres*, étaient, à la vérité, répréhensibles. Mais leurs auteurs les avaient retractés en anathématisant Nestorius et le concile de Chalcédoine avait approuvé les personnes d'après leur déclaration, sans rien prononcer sur leurs ouvrages.

Les eutychiens poursuivirent avec ardeur la condamnation de ces écrits, parce qu'ils espéraient par ce moyen discréditer le concile. Les catholiques, quoiqu'ils n'approuvassent pas la doctrine qu'ils contenaient, craignaient qu'en les condamnant, on ne parût donner atteinte au concile de Chalcédoine, et que cette condamnation ne fût un sujet de triomphe pour les eutychiens.

7. CINQUIÈME CONCILE OECUMÉNIQUE. — Enfin on se détermina à convoquer, à Constantinople, un nouveau concile, qui fut le cinquième des conciles oecuméniques. On y examina les trois écrits qui excitaient tant de contestations et on les condamna, mais sans donner atteinte au concile de Chalcédoine. Les pères déclarèrent même expressément qu'ils tenaient la foi des quatre premiers conciles, mettant ainsi celui de Chalcédoine au même rang que les trois autres, ce qui déconcerta les eutychiens. Le pape Vigile confirma ce jugement, et toutes les Eglises de l'Orient et de l'Occident l'acceptèrent. On voit dans ce concile un exemple remarquable du pouvoir que possède l'Eglise de condamner des écrits, de prononcer sur le sens qu'ils ont, et d'exiger que les fidèles se soumettent à son jugement (553).

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle différence y a-t-il entre l'erreur d'Eutychès et celle de Nestorius? Par qui Eutychès fut-il d'abord condamné?

2. Quel appui trouva-t-il à la cour? Que fit Chrysaphe en sa faveur? Qu'est-ce que le brigandage d'Ephèse?

3. Par qui fut convoqué le concile de Chalcédoine? Quelle sentence y porta-t-on d'abord?

4. Quelle est le docteur dont les écrits servirent de base au jugement du concile? Quelles acclamations firent entendre

les évêques après la lecture de la lettre de saint Léon?

5. Comment se conduisit Marcien? Quelle loi rendit-il?

6. Que firent les eutychiens à la mort de Marcien? Qu'est-ce que l'affaire des *trois chapitres*? Pourquoi les eutychiens poursuivirent-ils avec tant d'ardeur la condamnation de ces écrits?

7. Dans quel concile et comment furent-ils condamnés? Quelle conséquence doit-on tirer du jugement rendu alors par toute l'Église?

CHAPITRE IX.

Chute de l'empire d'Occident (476).

I. CARACTÈRE DE L'ANCIENNE ROME.—Rome, qui s'était toujours montrée l'ennemie des serviteurs de Dieu, allait enfin recevoir son châtimement car l'Éternel avait résolu de lui enlever l'empire. Pendant plus de trois cents ans, nous avons vu, en effet, cette ville impie persécuter les chrétiens avec un effroyable acharnement. Quand Constantin eut rendu la paix à l'Église, les sacrifices des faux dieux furent abolis, leurs temples fermés, et l'idolâtrie parut avoir reçu un coup mortel. Mais, environ cinquante ans après, Julien l'Apostat fit revivre le paganisme et lui rendit son premier éclat par

es Romains.) Les temples rouverts par cet empereur ne purent plus être refermés à Rome; les païens y pratiquaient leur culte, malgré les défenses des empereurs. Ils regardaient le culte des chrétiens comme la dévotion particulière des princes, et le culte des anciens dieux comme celui de l'empire. Tout était infecté dans Rome, dit saint Amroise, de la fumée des sacrifices impurs, et l'on y voyait de tous côtés les idoles qui provoquaient Dieu à la vengeance.

2. INVASION DES GOTHES. — Ce fut pour punir Rome de tous ses forfaits, que Dieu déchaîna contre elle cette nuée de barbares qui envahirent son empire, au commencement du quatrième siècle, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître sa main toute-puissante dans la manière dont s'accomplit sa vengeance. Deux rois goths, Rhadagaise et Alaric, menaçaient en même temps Rome et l'Italie; le premier était païen, le second chrétien, quoique attaché à l'arianisme. Rhadagaise marchait contre ce redoutable empire avec deux cent mille hommes, et, selon la coutume des barbares, il avait sacrifié à ses dieux le sang des Romains. Mais, sans doute, afin que les païens ne pussent attribuer leur succès à la vertu des dieux qu'ils adoraient, l'armée entière fut détruite (406).

Alaric, au contraire, pénétra dans la ville puissante et réussit dans son expédition. Ce chef barbare semblait pressentir la mission providentielle qui lui était échue. Aussi lorsqu'il entra en Italie, un saint moine l'ayant prié d'épargner Rome : *Cela se peut, dit-il, je n'agis pas de moi-même; une*

force inconnue me pousse au dedans, sans me donner de repos ni jour ni nuit; il faut que Rome soit prise. Elle le fut bientôt en effet, et tout y fut détruit par le fer et le feu. Le barbare n'épargna que ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises, et principalement dans celle de Saint-Pierre, de sorte que ce qui resta de cette grande ville dut visiblement sa conservation au christianisme (1) (410).

3. ATTLA EST ARRÊTÉ PAR SAINT LÉON. — Quelque temps après le passage d'Alaric, Attila, roi des Huns, qui se faisait appeler le *fléau de Dieu*, s'avancait également vers Rome. Ce conquérant était de petite taille, il avait la poitrine large, la tête d'une grosseur difforme, les yeux étincelants, peu de barbe et de cheveux, le nez écrasé, le teint basané, la démarche fière et menaçante, tout enfin retraçait la férocité de son origine. Saint Léon, armé d'une puissance invisible, parut avec assurance devant ce prince, que les rois eux-mêmes n'envisageaient qu'en tremblant : il lui demanda avec respect, mais avec force, de rendre la tranquillité à l'Italie. La fermeté du prélat étonna ce prince barbare qui dit à ses courtisans : « *Je ne sais pourquoi les paroles de ce prêtre m'ont touché.* » Devenu plus traitable, il écouta les propositions que lui fit l'empereur, fit cesser les hostilités et quitta bientôt l'Italie avec son armée (452).

4. INVASION DE GENSÉRIC. — Saint Léon ne fut pas aussi heureux près de Genséric, roi des Vandales, qui se présenta, trois ans après, aux portes de Rome. Il ne put l'empêcher de pénétrer dans la

(1) Bénézet, sur l'Apocalypse.

ille, -
les
ainqu
5.
diffère
ent b
doac
t dor
ome.
n pre
tre p
aule
ord,
aien
e la C
es V
eur c
penc
ous
er la
bjur

1. Q
o Ro
uel cr
angea
2. Co
est-il
ence
que
emplic

lle, mais il obtint qu'on épargnerait les édifices et les habitants de cette malheureuse cité, et que le vainqueur se contenterait de la dépouiller (455).

5. CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT (476). — Les différentes provinces de l'empire d'Occident devinrent bientôt après la proie des peuples barbares. Odoacre, roi des Hérules, se rendit maître de l'Italie, et donna le dernier coup à l'empire par la prise de Rome. Il en éteignit jusqu'au nom dans l'Occident, en prenant le titre de roi d'Italie, qu'il jugea peut-être plus glorieux que celui d'empereur. Dans les Gaules, on distinguait surtout les Francs, établis au nord, et les Visigoths, au midi. Ces derniers étendaient aussi leur empire sur l'Espagne, à l'exception de la Galice, qui était alors au pouvoir des Suèves. Les Vandales régnaient en Afrique, Carthage était leur capitale. Enfin les Saxons et les Angles commençaient à s'établir dans la Grande-Bretagne. Nous verrons par la suite tous ces peuples embrasser la foi du Christ; les Vandales seuls périrent sans abjurer l'arianisme.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel était l'attachement de Rome à l'idolâtrie? Par quel crime a-t-elle provoqué la vengeance divine?

2. Comment le doigt de Dieu est-il montré dans cette vengeance? Quelle mission avait-elle Alaric? Comment l'a-t-il remplie?

3. Quel effet produisit sur Attila la parole de saint Léon?

4. Qu'est-ce que ce saint pontife obtint de Genséric?

5. Par qui fut renversé l'empire d'Occident? Quels sont les principaux peuples qui se partagèrent ses provinces?

III^e ÉPOQUE.

Depuis la conversion des Francs jusqu'au rétablissement de l'empire d'Occident (476-800) (1).

(Elle renferme 324 ans.)

Pendant cette époque, l'Orient et l'Occident présentent un spectacle entièrement opposé. En Orient la foi s'affaiblit à mesure que les hérésies se multiplient. Les nations sont abandonnées par la Providence au glaive de Mahomet et de ses sectateurs en punition de leurs prévarications. En Occident nous voyons, au contraire, une multitude de peuples nouveaux se convertir, et l'Église regagner dans ces contrées, ce que le mahométisme et l'hérésie lui ont enlevé en Asie et en Afrique.

CHAPITRE I.

Conversion des Francs (496).

I. ORIGINE ET CARACTÈRE DES FRANCS. — Les Francs ou hommes libres, sortis de la Germanie se montrent pour la première fois, vers l'an 200 et débutent par la dévastation de la Gaule.) Encouragés par le succès et attirés par l'appât de butin, ils multiplient leurs incursions dans ce pays jusqu'à l'arrivée de Julien l'Apostat, qui les fin

(1) Voyez dans notre Atlas la carte pour l'invasion des Barbares 7^e siècle.

ensin dans la Flandre orientale. A l'époque de la chute de l'empire romain, ils étaient divisés en plusieurs tribus établies à Tournai, à Cambrai, au Mans, à Térouane et à Cologne. Ils avaient acquis, parmi les Romains, une grande réputation de bravoure, et s'étaient distingués surtout à la bataille de Châlons contre Attila.

9. CONVERSION DE CLOVIS. — Clovis, un de leurs chefs, conçut le projet de réunir toute la Gaule sous sa domination. Il attaqua d'abord le gouverneur romain Syagrius, le vainquit et s'empara du centre de la Gaule, c'est-à-dire, des provinces comprises entre la Seine, l'Oise et la Loire.) Après ce premier succès, le roi franc songea à contracter une alliance digne de sa fortune, et son choix tomba sur Clotilde, nièce de Gondebald, roi de Bourgogne. Cette princesse, qui était chrétienne et possédait une foi vive, tenta inutilement de convertir son époux ; un prodige seul pouvait toucher le cœur du monarque. Les Allèmands ayant fait invasion dans ses nouveaux États, Clovis alla à leur rencontre et leur livra bataille à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, dans le duché de Juliers. Il était sur le point d'être vaincu, quand, levant les mains au ciel, il s'écria avec ferveur : *Jésus-Christ, vous que Clotilde assure être le Fils de Dieu vivant, et qui donnez secours aux malheureux et victoire à ceux qui croient en vous, je vous implore : si vous me faites triompher, je croirai en vous et je me ferai baptiser en votre nom.* A peine eut-il achevé cette prière, que les Allemands commencèrent à plier ; leur roi ayant été tué dans la déroute, ils se rendirent à Clovis.

3. BAPTÊME DE CLOVIS ET DES FRANCS. — Le roi des Francs, fidèle à sa parole, se fit aussi instruire des mystères de la religion par un saint prêtre de Toul, nommé Wast. Clotilde que la conversion de Clovis, bien plus encore que sa victoire comblait de joie, alla au-devant de lui jusqu'à Reims, et le félicita de la prospérité de ses armes, mais surtout de la résolution que Dieu lui avait inspirée. Saint Remi, évêque de cette ville, auquel Dieu avait accordé de grands talents et qu'il semblait avoir choisi pour être l'apôtre des Français, acheva d'instruire le roi. Quand Clovis fut sur le point d'abjurer le paganisme, il assembla ses soldats, et les ayant exhortés à suivre son exemple, trois mille d'entre eux demandèrent le baptême.

(La cérémonie fut pompeuse et imposante. Saint Remi tenait le roi par la main, la reine suivait avec les deux princesses ses sœurs, puis venaient tous les officiers de l'armée, qui avaient voulu imiter leur chef. Lorsque Clovis fut entré dans l'église, il demanda la grâce d'être fait chrétien. Saint Remi lui dit : *Fier Sicambre, baisse la tête sous le joug du Seigneur, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré* ; puis il lui donna le baptême ainsi qu'à sa sœur et à tous ceux que son exemple avait entraînés.)

4. JOIE DU MONDE CHRÉTIEN. — La nouvelle de la conversion de Clovis remplit de joie le cœur de tous les catholiques. Le pape Anastase lui adressa une lettre de félicitation dans laquelle il lui faisait connaître qu'il concevait de cet événement les plus heureuses espérances. Son attente ne fut point trompée, car non-seulement les Francs ne cessèrent

Le n... t de protéger et de défendre la foi, mais nous les
aussi... rons contribuer à sa propagation parmi les au-
un sai... nations du Nord. En effet n'est-ce pas leur épée
e la co... sous Charles Martel, sauvera l'Europe de la
victoir... barie mahométane? N'est-ce pas le génie de
jusqu... rlemagne qui établira l'indépendance du saint-
s arme... ge en fondant l'empire d'Occident? Enfin n'est-
lui av... as la France qui, par son exemple, soulèvera
e, auqu... rope entière contre l'Asie et enfantera l'hé-
u'il sem... me des croisades? On le voit, les Francs se sont
rançai... ours trouvés à la tête des grandes entreprises,
ut sur... out lorsqu'elles ont eu pour but la gloire et le
ses so... t de la religion.

QUESTIONNAIRE.

D'où venaient les Francs?
urent-ils d'abord établis?
ment se signalèrent-ils?
Quels étaient les desseins
Clovis? Quelle princesse
sa-t-il? Racontez de
e manière il se convertit
ristianisme.
Par qui fut-il instruit
érités du salut? Quelles

paroles lui adressa saint
Remi avant son baptême?
Par qui son exemple fut-il
suivi?

4. Quel effet la conversion
des Francs produisit-elle dans
le monde chrétien? Quelles
furent les espérances du pape
Anastase? Ces espérances se
sont-elles réalisées?

CHAPITRE II.

Benoit et la vie monastique en Occident (480-543).

DES PREMIERS MOINES D'OCCIDENT. — Saint
Anastase ayant été obligé par les fureurs des ariens
de quitter son église patriarcale d'Alexandrie,
vint en Occident où, avec ses illustres compa-
gnons saint Ammonius et saint Isidore, il répandit

le goût de la vie monastique. Les exemples et les paroles de ces hommes fervents eurent bientôt gagné une multitude de disciples, et la Providence suscita partout de grands saints pour consolider et étendre ce nouveau genre de vie. Ainsi saint Ambroise et saint Jérôme l'affermirent en Italie, saint Augustin le propagea en Afrique, saint Martin, évêque de Tours, l'introduisit dans le nord des Gaules, et Cassien le répandit dans le Midi. Avant l'apparition de saint Benoît, un grand nombre de monastères avait déjà été fondé, car à la mort de saint Martin, plus de deux mille moines étaient venus s'agenouiller et pleurer sur son tombeau. Mais chacun de ces monastères avait des observances particulières abandonnées à une sorte d'arbitraire.

2. MISSION PROVIDENTIELLE DE SAINT BENOÎT. — Cette variation, cette inconstance dans la règle des différents monastères, pouvait, au milieu des troubles de l'invasion, amener de grands désordres et peut-être même la ruine des institutions monastiques en Occident. Mais la Providence pourvut à leur conservation. Elle suscita saint Benoît dont la règle fut adoptée et suivie par tous les moines d'Occident. Né de parents nobles, à Nursie en Italie, il renonça de bonne heure, et dans l'intérêt de son âme, à l'étude des lettres. Il se retira dans une caverne à quarante milles de Rome ; mais, malgré le soin qu'il prit de s'y cacher, l'éclat de sa sainteté le fit bientôt connaître. Comme plusieurs personnes le conjuraient de les conduire dans les voies de Dieu, il se vit obligé de les recevoir pour disciples. Il bâtit douze monastères, dans chacun des

et les autres, il plaça douze moines sous un supérieur, ne
 tôt gardant auprès de lui que ceux qui avaient en-
 idence de son besoin de ses instructions. Les plus illustres
 ider ses disciples furent saint Placide et saint Maur,
 et Amalric le principal monastère qu'il fonda fut celui du
 e, saint Benoît Cassin.

B. SAINT BENOIT ET TOTILA ROI DES GOTHES. — Ce
 monastère était situé dans le royaume de Naples,
 l'apparaissant sur le sommet d'une montagne qui fut le dernier
 de moines du paganisme en Italie. Saint Benoît y trouva
 e saint temple d'Apollon qui attirait encore des idolâ-
 venus. Le pieux cénobite convertit ces malheureux,
 is cha- truisit le temple et fonda à la place deux oratoi-
 es par- . Sa renommée s'étant répandue jusque chez
 aire. les barbares, Totila, roi des Goths, vint le trouver
 VOIT. — dans sa cellule. La vue du saint lui inspira un si
 gle des profond respect que, n'osant approcher, il se pros-
 es trou- ma la face contre terre. Le serviteur de Dieu le
 dres et sursura, et l'ayant invité à se relever, il lui parla
 ionasti- ec sévérité des désordres auxquels il se livrait,
 urvut à lui prédit qu'il lui restait peu de temps pour ré-
 dont la- rer le scandale et les maux qu'il avait causés.
 moines s paroles du saint touchèrent le roi barbare, qui
 n Italie, puis cette époque se montra moins cruel.

II. INFLUENCE DES MONASTÈRES. — Tous les moi-
 ns, à l'exemple de leur patriarche, exercèrent une
 malgré luen- ce profonde sur l'âme des barbares et con-
 sainteté- duèrent au progrès de la civilisation, en adou-
 rs per- sant leur férocité naturelle. Les sciences et les
 es voie- res, fuyant éperdues devant la brutalité des
 ir disc- hommes du Nord, trouvèrent un asile dans les
 un des- monastères. Là étaient recueillis tous les monu-

ments littéraires des temps antérieurs, et ces moines dévoués, en copiant les manuscrits, ont conservé ces chefs-d'œuvre de l'antiquité qui font aujourd'hui l'admiration de tous. Un grand nombre d'entre eux étaient occupés à ce travail, d'autres défrichaient la terre et la rendaient fertile; les plus savants écrivaient l'histoire ou se livraient à des travaux littéraires qui devaient empêcher les ténèbres de la barbarie d'envahir le monde. L'ordre de Saint-Benoît se répandit dans tout l'Occident, et eut la gloire de donner à l'église 35 papes, ainsi qu'un grand nombre de cardinaux et d'évêques.

QUESTIONNAIRE.

1. Qui répandit le goût de la vie Monastique en Occident? Quels furent les premiers fondateurs des ordres monastiques? En quel état se trouvaient les monastères avant saint Benoit?

2. Quelle fut la mission de saint Benoit? Où s'établit-il d'abord? Quels furent ses disciples les plus illustres?

Quel fut son principal monastère?

3. Où était le mont Cassin? Quel effet produisit sur Totila la vue de saint Benoit?

4. Quels services les moines ont-ils rendus? Que faisaient ceux qui ne pouvaient se livrer à l'étude? Quelle fut la gloire de l'ordre de St-Benoît?

CHAPITRE III.

Saint Grégoire le Grand; Conversion des Suèves, des Visigoths, des Lombards et des Anglais (590-604).

I. MISSION PROVIDENTIELLE DE SAINT GRÉGOIRE.

Saint Grégoire est encore un de ces hommes rares que Dieu envoie à son Église dans les grands

périls pour lui prouver qu'il est toujours au milieu
 d'elle. Cet admirable pontife parut à une époque
 où les invasions des barbares et la subtilité sophis-
 tique des empereurs d'Orient avaient tout boule-
 versé dans la chrétienté. Son zèle s'étendait à tous
 les besoins de l'Église et du monde. Il réforma les
 abus qui avaient pu se glisser dans le clergé ; il en-
 voya des missionnaires dans les diverses parties
 de l'Italie, pour y détruire les derniers restes du
 paganisme ; il favorisa, de tout son pouvoir, l'ordre
 de Saint-Benoît qui devint la force et le soutien de
 l'Église ; il donna à l'Occident la pompe mysté-
 rieuse de son culte, et ce chant grave et solennel
 qui porte encore son nom ; il écrivit un grand nom-
 bre d'ouvrages où il explique avec autant de so-
 lidité que de lumière les principes et les maxi-
 mes de la morale chrétienne ; enfin il travailla à
 la conversion des barbares et eut la gloire de
 poser les fondements de la grande république chré-
 tienne.

2. CONVERSION DES SUÈVES (562). — La nation
 arienne des Suèves établie en Galice s'était con-
 vertie au catholicisme vingt-huit ans avant l'éléva-
 tion de Grégoire au siège de saint Pierre. Théod-
 domir, roi de cette nation, ayant un fils dan-
 gereusement malade, eut recours à saint Martin
 qui, disait-on, opérait de grands miracles dans
 les Gaules. Il chargea aussitôt plusieurs de ses
 officiers d'aller invoquer en son nom le saint évê-
 que de Tours, s'engageant à embrasser la reli-
 gion chrétienne s'il guérissait son fils. Ses vœux
 ayant été exaucés, il abjura publiquement l'aria-

nisme.) Saint Martin de Pannonie, qui évangélisa ces contrées, excita la nation à suivre l'exemple du prince, et ses prédications eurent un tel succès que ce peuple montra, depuis lors, un zèle ardent pour la religion catholique.

3. CONVERSION DES VISIGOTHS (587). Les Visigoths, qui occupaient le reste de l'Espagne, convertirent vingt-cinq ans plus tard. Le premier de leurs princes qui embrassa la vraie foi, fut Herménégilde, fils de Léovigilde, un de leurs plus grands monarques. Son père l'avait fait roi de Tolède qui avait donné pour épouse Ingonde, fille de Brunehaut. Cette princesse, issue des rois francs, était fortement attachée à la foi catholique, usa de son influence sur le cœur de son mari pour lui faire abjurer l'arianisme. Léovigilde, furieux, commença aussitôt une persécution contre les catholiques. Il jeta en prison ou bannit les évêques, et fit un grand nombre de martyrs. Il leva une armée pour marcher contre son fils, le vainquit, le jeta dans un cachot et le fit mettre à mort par ses officiers.

Cependant Dieu toucha le cœur de ce prince dénaturé. Au moment de mourir il abjura entre les mains de saint Léandre, archevêque de Séville, et lui recommanda son fils Récarède. Aussitôt qu'il eut instruit le nouveau roi, il ouvrit les yeux à la vérité et embrassa devant tout son peuple la doctrine catholique. (La nation, depuis longtemps ébranlée par les discours des évêques et des prêtres orthodoxes, demanda en masse un nouveau baptême, et tous les Visigoths n'eurent bientôt plus qu'une même croyance.)

4. CONVERSION DES LOMBARDS (593). — Quelques années après, la vérité pénétra également dans la Lombardie. Les habitants de cette contrée étaient ariens comme presque tous les peuples barbares, et leurs mœurs étaient farouches et cruelles. Néanmoins ils furent touchés des vertus d'une de leurs reines, Théodelinde, fille de Gombald, duc de Bavière, qui était catholique. Ils avaient pour elle une si grande estime, qu'à la mort de son mari, ils lui reconnurent le droit de choisir leur roi. Elle donna sa couronne et sa main à Agilulphe, duc de Turin, qu'elle disposa à embrasser la religion catholique. Elle fit ensuite bâtir des églises, obtint une complète liberté de conscience pour le peuple, encouragea les évêques et les missionnaires orthodoxes, et, par ses soins, l'arianisme commença insensiblement à disparaître du milieu des Lombards. Saint Grégoire éclaira et dirigea constamment cette pieuse reine dans l'œuvre difficile qu'elle avait entreprise, et le respect qu'avaient pour lui les Lombards contribua puissamment à leur conversion. Mais le plus grand titre de gloire qu'ait obtenu cet illustre pontife fut la conversion de l'Angleterre.

5. CONVERSION DES ANGLAIS (596). — La foi qui avait été prêchée dans la Grande-Bretagne dès le second siècle, s'y était éteinte depuis que les Saxons idolâtres avaient conquis ce royaume et qu'ils en avaient chassé les anciens habitants. Saint Grégoire, n'étant encore que diacre, avait conçu le dessein de rétablir le christianisme dans ce pays. Un jour qu'il passait par le marché de Rome, il admira la bonne mine de quelques esclaves anglais

qu'on y avait exposés en vente et demanda au marchand de quelle nation ils étaient. On lui répondit qu'ils étaient *Angles*. « Ce seraient des anges, répondit-il, s'ils étaient chrétiens. » Ce zélé défenseur de la foi aurait entrepris à l'instant même la mission de les convertir si on ne l'en eût empêché.

Mais dès qu'il eut été élevé à la chaire de saint Pierre, son premier soin fut d'envoyer en Angleterre des missionnaires pour soumettre cette nation au joug de la croix. Il en choisit quarante, auxquels il donna pour chef Augustin, prieur du monastère de Saint-André. Cette troupe apostolique partit avec courage pour aller annoncer Jésus-Christ à un nouveau peuple, et elle aborda au pays de Kent. La sainteté de ces missionnaires, leur frugalité, leur désintéressement, et le don des miracles que Dieu leur accorda, touchèrent un grand nombre d'idolâtres qui renoncèrent à leurs superstitions et demandèrent le baptême. Le roi lui-même, frappé des vertus de ces missionnaires, ainsi que des miracles qu'ils opéraient, se convertit, et aida de tout son pouvoir à la propagation de la foi dans ses États.

6. SAINT AUGUSTIN SACRÉ ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY. — Pour donner une forme à cette Église naissante et pour l'établir d'une manière durable, saint Augustin vint en France et reçut la consécration épiscopale des mains de l'évêque d'Arles, vicaire du saint-siège dans les Gaules. Il retourna ensuite en Angleterre où il produisit les fruits les plus abondants, parce que Dieu appuyait sa prédication par des miracles éclatants : il baptisa plus de deux mille

pers
les
en A
tive
veni
dans
dans
gior
sion

1.
saint
des c
2.
con
ment
elle c
3.
Visig
mier
qui
la c
égar
natic
son
4.

sait
éta
qui
(1)

personnes à Cantorbéry le jour de Noël. A mesure que les conversions se multipliaient, le pape envoyait en Angleterre de nouveaux missionnaires pour cultiver ce champ que la grâce rendait si fécond. Il fit venir à Rome de jeunes Anglais que l'on instruisit dans les monastères, et qui retournèrent ensuite dans leur pays pour travailler à y étendre la religion chrétienne. C'est ainsi que s'opéra la conversion de la nation anglaise (604).

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le caractère de saint Grégoire? Quelles grandes œuvres a-t-il accomplies?

2. A quelle époque se sont convertis les Suèves? Comment cette conversion s'est-elle opérée?

3. Quelle était l'erreur des Visigoths? Quel fut le premier prince de cette nation qui se convertit? Quelle fut la conduite de son père à son égard? Sous quel prince la nation entière abjura-t-elle son erreur?

4. Par quelle princesse les

Lombards furent-ils amenés à la foi.

5. Quel avait été le premier dessein de saint Grégoire sur l'Angleterre? De quelle manière accomplit-il ce projet? Quel fut le chef des missionnaires qu'il envoya dans cette île? Quel fut le résultat de leur prédication?

6. Par qui saint Augustin fut-il sacré archevêque de Cantorbéry? Quels secours lui envoya saint Grégoire pour affermir la foi dans son Église naissante?

CHAPITRE IV.

Du mahométisme (622) (1).

1. VIE DE MAHOMET. — (Pendant que l'Église faisait en Occident de si nombreuses conquêtes, elle était menacée en Orient par une religion nouvelle, qui allait détacher de son sein une partie de ses en-

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'Empire des Arabes.

fants Mahomet, qui lui enleva dans ces contrées ses plus belles provinces, naquit en 569, à la Mecque, dans l'Arabie.) Son père Abdallah était mort quelque temps avant sa naissance, et à six ans perdit sa mère. Sous la conduite de son oncle Abou Taleb, il se livra au commerce, et à vingt-cinq ans il épousa Cadijah, veuve opulente dont la fortune le rendit l'un des premiers citoyens de la Mecque. Alors il se détacha des affaires, et mena une vie solitaire, rêvant le grand dessein qu'il commença à mettre en exécution à l'âge de quarante ans, en se donnant pour prophète. Il gagna d'abord à sa cause sa femme Cadijah, son esclave Zeid, son cousin Ali, et Aboubècre, dont il devait plus tard épouser la fille. Peu à peu le nombre de ses prosélytes s'accrut : mais il ne tarda pas à avoir des ennemis, et il fut obligé de s'enfuir de la Mecque et de se réfugier à Médine.) C'est à cet événement, qui correspond au 13 juillet 622, que les mahométans font commencer leur ère, appelée *hégire*, du mot arabe *hedschra*, qui veut dire *suite*. Le prophète fut reçu avec enthousiasme par les habitants de Médine, et, avec leur secours, il fit pendant plusieurs années la guerre contre la Mecque, dont il se rendit maître en 628; trois ans après, toutes les tribus de l'Arabie se soumirent à lui. Il écrivit alors au roi de Perse et à l'empereur d'Orient pour les sommer de reconnaître sa mission; mais il mourut au moment où il se préparait à aller se venger de leur refus (632).

•. RELIGION DE MAHOMET. — Croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, des anges et des hommes; que parmi ces anges il y en

a de l
qui s
mort
chac
symè
la cr
juste
tant
met,
hom
en Je
qui
à an
qu'à
de l
Mah
qu'i
jeûn
Mec
pas
au c
par
liè
en l
tori
L
con
au
dar
ce c
bri
se

de bons, qui sont dans le paradis, et des mauvais, qui sont dans l'enfer; que l'homme a une âme immortelle et un corps qui doit ressusciter, et que chacun sera jugé selon ses œuvres : c'est là tout le symbole de Mahomet. Il rejette la Trinité, défigure la croyance en une autre vie, en promettant aux justes des jouissances sensuelles, et tout en admettant que chacun sera jugé selon ses œuvres, il soumet, par une contradiction inexplicable, tous les hommes à la loi inflexible de la fatalité. Il reconnaît en Jésus-Christ un prophète plus grand que ceux qui l'avaient précédé; tous les prophètes n'avaient à annoncer qu'une partie de la révélation, parce qu'à lui seul était réservée la manifestation complète de la loi de Dieu. Dieu seul est Dieu, disait-il, et Mahomet est son prophète. (Les principaux devoirs qu'il prescrit à ses sectateurs sont : la *prière*, le *jeûne*, l'*aumône*, les *ablutions*, le *pèlerinage* à la Mecque et la *guerre sainte* contre ceux qui ne croient pas en sa mission. Le vendredi est le jour consacré au culte public.) Il imposa quelques privations à ses partisans, en leur interdisant l'usage du porc, du lièvre, du vin et des autres liqueurs fermentées, et en leur défendant le jeu et la musique; mais il autorisa la polygamie.

Le *Goran*, qui contient la loi de Mahomet, fut composé dix-huit ans après la mort de Mahomet, au moyen de feuilles éparses sur lesquelles, pendant vingt-trois ans, il avait écrit successivement ce qu'il donnait pour des inspirations de l'ange Gabriel. A chaque difficulté, à chaque embarras qui se présentait, l'ange Gabriel, disait-il, lui apportait

du ciel la solution dont il avait besoin. De là toutes les contradictions et tout le décousu qui règnent dans cette bizarre collection, où se trouvent mêlées les idées du christianisme, du judaïsme et du sa- béisme. Fondant ainsi dans son enseignement les différentes religions de l'Arabie, Mahomet réunissait facilement tous les Arabes, dont il électrisait le courage en promettant le paradis à ceux qui mourraient pour étendre le règne de sa religion. Le fatalisme dont il fit un des principaux points de sa doctrine explique le courage fanatique que les musulmans déployèrent dans leur première ferveur, comme aussi l'apathie où ils sont enfin tombés.

3. CONQUÊTES DES MAHOMÉTANS. — Les disciples de Mahomet étendirent leurs conquêtes sur les nations restées infidèles et sur les peuples qui s'étaient jetés dans le schisme et l'hérésie. Ainsi ils s'emparèrent de l'Inde où la religion chrétienne n'avait point pénétré; ils conquièrent la Perse dont les rois et les mages attachés à leurs anciennes superstitions avaient répandu le sang des chrétiens avec la même barbarie que les empereurs romains; ils subjuguèrent la Syrie et l'Égypte qui étaient profondément infectées des erreurs de Nestorius et d'Eutychès; ils envahirent l'Asie-Mineure où les apôtres avaient eu à combattre les premières hérésies; ils ravirent aux souverains de Constantinople le littoral de la Méditerranée, l'ancien territoire de Carthage, où les Vandales avaient déjà été envoyés par la Providence pour châtier de leurs dérégléments les chrétiens de cette contrée; puis ils passèrent dans les îles de la Méditerranée et en

1. Ra-
net ju-
omme
rophé-
niers
que l'h-
net se
tecu-
quand
2. Q
oints

Règne

1.
L'Ég

toute Espagne, où la nation visigothe, malgré la ferveur égrenée qui suivit sa conversion, ne put jamais guérir des néées laies profondes que l'arianisme lui avait faites. du sa Mais quand ce torrent destructeur se trouva en face ent le de la nation catholique des Francs, quand il vit de réuni ant lui la puissance impérissable des pontifes ro- le cou rains, il fut obligé de refluer vers sa source. Au 'raien lieu de progresser, il s'affaiblit, et le monde eut lisme sous les yeux une nouvelle preuve éclatante et sen- ctrine- sible de la protection de Dieu sur son Église. Ma- lman- commet ne fut entre les mains de la Providence qu'un instrument dont elle se servit pour châtier es peuples opiniâtement rebelles à la foi et pour sciples exercer son Église, mais il ne lui fut pas donné ur les plus qu'aux autres puissances de la terre de préva- ui s'é- voir contre elle.)

QUESTIONNAIRE,

1. Racontez la vie de Mahomet jusqu'au moment où il commença à se donner pour prophète. Qui furent ses premiers disciples? Qu'est-ce que l'hégire? Comment Mahomet se rendit-il maître de la Mecque et de toute l'Arabie? Quand mourut-il?

2. Quels sont les principaux points de sa doctrine? Quels

sont les devoirs qu'il prescrit à ses disciples? Qu'est-ce que le Coran? Quels résultats produisit la doctrine du fatalisme?

3. Quelles nations ses sectateurs ont-ils subjuguées? Comment la Providence montre-t-elle, à travers ses conquêtes, la protection qu'elle accorde à son Église?

CHAPITRE V.

Règne d'Héraclius. Exaltation de la sainte croix. Hérésie des monothélites.

1. LES PERSES S'EMPARENT DE LA VRAIE CROIX. — L'Église d'Orient n'eut à cette époque que des ma-

heurs à déplorer. Aussitôt qu'Héraclius fut monté sur le trône de Constantinople, le roi des Perses, le terrible Chosroës, envahit son empire et se rendit maître d'Antioche, puis, peu après, de toute la Syrie.) Lorsque les Perses se furent reposés quelque temps dans les riches vallées de cette magnifique contrée, ils se dirigèrent vers Jérusalem qu'ils prirent d'assaut, brûlèrent le saint sépulcre avec les belles églises de Constantin et d'Hélène, enlevèrent les vases sacrés et toutes les richesses que la piété des fidèles avait accumulées dans ces saints lieux. (Chosroës, comme trophée de sa victoire, emporta la vraie croix qui était enfermée dans un étui d'argent scellé du sceau de l'évêque. On montre encore à Tauris, en Arménie, les ruines du château où fut placé ce précieux dépôt, qui, aux yeux des Perses, paraissait beaucoup moins précieux que les autres dépouilles dont ils s'étaient chargés) (614).

9. HÉRACLIUS RAPPORTE LA VRAIE CROIX À JÉRUSALEM (628). — (Héraclius, effrayé des victoires de ses ennemis, voulait abandonner Constantinople et se réfugier à Carthage. Mais le patriarche Sergius lui rappelant qu'il s'agissait des intérêts de la foi, le retint et lui fit jurer dans l'église de Sainte-Sophie, qu'il n'abandonnerait point son peuple à la brutalité des idolâtres.) La nation entière, comprenant la grandeur du péril qui la menaçait, courut aux armes, et le clergé sacrifia les trésors des églises pour subvenir aux frais de la guerre sainte. On vit alors la croix arborée au milieu des bataillons de la nouvelle armée et servir d'étendard. (Héraclius, animé du désir de servir la cause de Dieu, se mit en cam-

monté avec une nouvelle ardeur et ne cessa de
 frapper les ennemis en toutes rencontres. Encou-
 ragé par ses succès, il résolut de livrer une ba-
 taille décisive. Ayant rassemblé ses soldats, il leur
 exposa les maux que les Perses avaient faits à l'em-
 pire, et leur dit : « Vous voyez que les ennemis
 que vous avez à combattre sont les ennemis de
 Dieu lui-même puisqu'ils ont livré aux flammes ses
 temples et ses autels; armez-vous de confiance, le
 Seigneur vous protégera. Les Perses furent vaincus, et
 leur roi, en demandant la paix à Héraclius, lui
 offrit la sainte croix. L'empereur triomphant
 retourna à Constantinople, et aux premiers jours
 du printemps il partit pour Jérusalem, afin de
 rendre grâces à Dieu de ses succès et de replacer
 la sainte croix dans l'église de la Résurrection. L'É-
 glise célèbre la mémoire de cet événement le 14
 septembre de chaque année en faisant la fête de
 l'élévation de la sainte croix.)

JÉRUSALEM. HÉRÉSIE DES MONOTHÉLITES (629). La joie
 que l'Église ressentait d'avoir retrouvé la vraie
 foi, fut troublée par un violent orage qui éclata
 en Orient. On vit naître une nouvelle hérésie, ou
 plutôt celle d'Eutychès reparut déguisée sous un
 autre nom. Des partisans secrets de cet hérésiarque
 enseignèrent qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule
 nature et une seule opération : le nom de *monothé-*
lisme fut donné à cette secte.) L'Église catholique,
 au contraire, qui reconnaît en Jésus-Christ deux
 natures, y reconnaît aussi deux volontés, la vo-
 lonté divine et la volonté humaine, qui ne sont
 pas opposées, mais qui n'en sont pas moins

distinctes. (L'erreur des monothélites fut soutenue avec opiniâtreté par Sergius, patriarche de Constantinople, qui mit tout en œuvre pour l'accréditer. Il l'insinua adroitement dans l'esprit d'Héraclius, qui l'appuya par un édit, sous le titre d'*Ecthèse* ou *Exposition*. Saint Sophroné, patriarche de Jérusalem, et le pape saint Martin, combattirent avec vigueur contre l'erreur. Ce dernier versa même son sang pour la défense de la vérité, mais l'Orient n'en persévéra pas moins dans l'hérésie pendant plus d'un demi-siècle.)

4. SIXIÈME CONCILE ŒCUMÉNIQUE (680). — Enfin l'empereur Constantin, surnommé *Pogonat*, consolida l'Église et répara les maux que lui avaient faits ses prédécesseurs. Ce prince crut ne pouvoir faire un meilleur usage de sa puissance qu'en assembler un concile général. Il écrivit à ce sujet au pape Agathon, qui fit connaître aux évêques d'Occident les pieuses intentions de l'empereur, et nomma trois légats pour présider au concile en son nom. Le concile, auquel l'empereur assista avec treize de ses principaux officiers, se tint dans une salle du palais impérial; le livre des Évangiles fut, selon la coutume, placé au milieu de l'assemblée. Les légats du pape parlèrent les premiers et exposèrent le sujet du concile. On examina avec soin les canons des conciles précédents et les passages des Pères; on lut les écrits des hérétiques puis on prononça le jugement en ces termes : « Nous jugeons qu'il y a en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations naturelles, et nous défendons d'enseigner le contraire. Nous détestons

tenue
Com
dites
chius
se on
Jéru-
avec
ne son
t n'em
plus
Enfin
con-
vaient
pouvoir
en as
e sujet
s d'Occ
ur, et
ile en
assist
t dans
ngiles
assem
iers et
a ave
es par
iques
rmes
ix ve
us de
estor

et nous rejetons le dogme impie des hérétiques, qui n'admettent en Jésus-Christ qu'une volonté et qu'une opération, trouvant ces dogmes contraires à la doctrine des apôtres, aux décrets des conciles et aux sentiments de tous les Pères.)

5. AFFAIBLISSEMENT DE L'ÉGLISE D'ORIENT (692).

(Cette sentence anéantit l'erreur, mais on ne regarda pas à s'apercevoir des maux sans nombre que les hérésies qui s'étaient succédées avaient faits à l'Église d'Orient. L'an 692, Justinien II rassembla dans son palais tous les évêques d'Orient, sous prétexte de compléter les cinquième et sixième conciles œcuméniques, qui n'avaient point fait de réglemens de discipline. Cette assemblée ne rougit point de déroger à la loi universelle de l'Église, en exemptant les prêtres du célibat.) Après avoir ainsi détruit dans le clergé tout esprit de zèle et de dévouement, elle asservit le gouvernement de l'Église entière à la puissance civile, en déclarant qu'il appartient à l'empereur de créer de nouveaux évêques, d'en ériger d'autres en métropoles, et d'en régler lui-même l'administration et les élections. Enfin il jeta les fondemens du schisme, en favorisant l'ambition des évêques de Byzance, par un décret qui portait que le siège de cette ville aurait les mêmes privilèges que celui de Rome, comme le premier après lui. Nous ne devons donc pas être étonnés de voir dans l'époque suivante cette partie de l'Église se séparer pour jamais de Rome.)

QUESTIONNAIRE.

1. Quelles furent les conséquences des Perses? Comment s'emparèrent-ils de la vraie croix?

2. Qu'est-ce qui rendit le courage à Héraclius ? Comment la croix fut-elle rétablie à Jérusalem ? Quelle fête l'Église célèbre-t-elle en mémoire de cet événement ?

3. En quoi consistait l'erreur des monothélites ? Qui soutint cette erreur ? Par qui fut-elle combattue ?

4. Dans quel concile fut-elle condamnée ? Sous quel

prince se tint ce concile ? Quel fut le jugement des évêques ?

5. Quelles furent les conséquences de ces erreurs pour l'Église d'Orient ? Quels canons portèrent les évêques réunis en concile par Justinien II ? A quoi tendaient ces divers canons ? N'est-ce pas ce qui prépara le schisme de cette Église ?

CHAPITRE VI.

Conversion de l'Allemagne et des pays voisins (1).

1. ÉTAT DE CES CONTRÉES. — La foi se retirait de l'Orient, mais elle s'étendait en Occident. Dès le II^e et le III^e siècle, le christianisme avait été prêché dans la Suisse, le long du Danube, et sur les rives du Rhin. On avait vu des églises très-florissantes s'élever en Allemagne et dans le nord des Gaules. (Mais les invasions successives des barbares détruisirent toutes ces sociétés naissantes, et il fallut que de nouveaux missionnaires se répandissent dans ces contrées, pour porter à ces peuples plongés dans les ténèbres la lumière de l'Évangile. Les Francs et les Anglo-Saxons, les seules nations barbares que l'hérésie n'avait point flétries, remplirent cette belle mission.)

2. SAINT COLOMBAN CONVERTIT LA SUISSE.
La Suisse fut évangélisée par saint Colomban, moine irlandais, qui avait quitté sa patrie pour

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'Europe à l'époque de Charlemagne.

satisf
passa
missi
éclair
et de
ges,
se re
évan.
dans
saint
vre,
Gall
eût
il ne
que
occu
il s'é
3.
nair
riqu
nale
et le
con
nou
de T
tien
une
sair
d'an
per
Par
(1)

satisfaire le zèle apostolique dont il était animé) Il passa, en 590, dans les Gaules, avec douze autres missionnaires qui ne cherchaient comme lui qu'à éclairer le peuple, et à les tirer de la superstition et de la barbarie. (Il s'établit d'abord dans les Vosges, où il fonda le monastère de Luxeuil. De là il se rendit sur les bords du lac de Constance, où il évangélisa la tribu des Allemands qui s'était fixée dans cette contrée) Le plus illustre de ses disciples, saint Gall, resta en Suisse pour continuer son œuvre, et y jeta les fondements du couvent de Saint-Gall, qui rendit de si grands services à l'Église. (On eût voulu le nommer évêque de Constance, mais il ne se montra pas moins détaché des honneurs que des richesses, et mourut simple moine, tout occupé de la conversion des peuplades auxquelles il s'était dévoué.)

3. CONVERSION DE LA BAVIÈRE. — Des missionnaires francs parcouraient en même temps le Norique, la Vindélicie et toute la Germanie méridionale. Les relations qui existaient entre les Bavaois et les rois francs, facilitèrent aux missionnaires la conversion de ce pays. Vers la fin du vi^e siècle, nous voyons qu'un de leurs ducs, Gombald, père de Théodelinde, reine des Lombards (1), était chrétien. Son parent, le duc Théodo, qui gouvernait une autre partie de la Bavière, fit venir près de lui saint Rupert, évêque de Worms, et le chargea d'annoncer l'Évangile à tout son peuple. (Saint Rupert descendit le Danube jusqu'aux confins de la Pannonie, fonda l'évêché de Saltzbourg et laissa la

(1) Voyez plus haut, p. 97.

soin d'affermir son œuvre à l'évêque franc Emmeran, qu'on regarde aussi comme un des apôtres de la Bavière (652).

4. CONVERSION DU NORD DES GAULES. — Les pays situés au nord des Gaules avaient aussi grand besoin d'être éclairés par de nouveaux apôtres. Les églises d'abord si brillantes de Cologne, de Mayence, de Strasbourg, de Trèves, de Metz, de Toul et de Verdun avaient beaucoup souffert de l'invasion des barbares. (Saint Amand, évêque de Strasbourg, soutenu par la puissance de Dagobert, roi de France, entreprit, en 630, de convertir les païens de Belgique.) Les habitants du pays de Tournaï et de Gand se rendirent aux sollicitations du saint évêque, qui fonda l'évêché de Maestricht (649).

(Saint Omer, son contemporain, évangélisa les païens établis le long de la mer, depuis Boulogne jusqu'à l'embouchure de l'Escaut.) Après avoir détruit leurs idoles et leurs bois sacrés, il en baptisa un grand nombre et pourvut à la conversion des autres en fondant des monastères. (Saint Éloi évêque de Noyon, fut aussi un apôtre. Il s'appliqua surtout à détruire les superstitions du paganisme à Anvers où les Suèves étaient alors établis.)

5. CHARLES MARTEL. CONVERSION DES FRISONS. — (La foi se répandait partout sur les pas des Francs. Leurs missionnaires étaient encouragés et soutenus par leurs rois qui se montraient pleins de dévouement et d'ardeur pour les intérêts de l'Église.) Les rois de la seconde race, dont les ancêtres gouvernèrent longtemps la France sous le titre de maires du palais, nous donnent le spectacle

d'un
tous
mon
par
mèn
rapp
et or
page
ouvr
iriar
trech
Mais
méri
port

6.

BES (
ava:
la Pe
ces c
rope
de l'
chré
mait
croye
sis c'
l'Afr
Gau!
nett
veau
pléte
ette
clair

d'une famille profondément chrétienne. Presque tous les membres de cette famille ont fondé des monastères, élevé de magnifiques églises, et mérité par leurs vertus l'honneur de la canonisation. Ceux mêmes qui étaient le plus répréhensibles sous le rapport des mœurs, étaient animés d'une foi vive et ont servi d'instrument à la Providence pour propager et défendre la religion (Ainsi Charles Martel ouvrit l'entrée du territoire des Frisons au prêtre irlandais Willibrod, qui fonda la métropole d'Utrecht et conquit ce peuple barbare à l'Évangile. Mais la grande gloire du guerrier franc, ce qui lui mérita son immortel surnom, fut la victoire qu'il remporta sur la domination menaçante de l'islamisme.)

G. VICTOIRE DE CHARLES MARTEL SUR LES ARABES (732). — Ces fanatiques disciples de Mahomet avaient déjà subjugué l'Inde occidentale, la Syrie, la Perse, la Palestine, l'Égypte et toutes les provinces du nord de l'Afrique. Ils étaient entrés en Europe par le détroit de Gibraltar, s'étaient emparés de l'Espagne et avaient, de là, menacé toute la chrétienté. Un de leurs chefs, Abdérame, se voyant maître de toute la Péninsule hispanique, fit aux croyants un appel général, et ses bataillons, grossis des secours que lui avaient envoyés l'Égypte et l'Afrique, se répandirent comme un torrent sur les Gaules. Charles s'avança avec ses Francs pour mettre obstacle à l'invasion, et rencontra ces nouveaux barbares près de Poitiers où il les défit complètement. Le surnom de *Martel* lui fut donné après cette sanglante journée, où il s'était couvert de gloire en broyant les Sarrasins, disait-on, comme

avec un marteau.) La défaite de Poitiers porta un coup mortel à la puissance musulmane; les Sarrasins se retirèrent dans les pays qu'ils avaient conquis et ne se relevèrent jamais complètement.

7. CONVERSION DE L'ALLEMAGNE. SAINT BONIFACE. — (Après avoir ainsi délivré la chrétienté de ses ennemis, Dieu suscita un apôtre, saint Boniface, pour établir et consolider la foi en Allemagne.) Ce saint, qui était Anglais de naissance, donna, dans sa jeunesse même, des marques sensibles des hautes destinées que Dieu lui réservait. Il entra de bonne heure au monastère d'Exeter, alors un des plus florissants d'Angleterre, puis se rendit à Rome et obtint du pape Grégoire II, la mission d'évangéliser les infidèles. Il parcourut d'abord la Bavière et la Thuringe et y obtint de tels succès que le pape, informé des nombreuses conversions qu'il opérait, l'appela à Rome, le sacra évêque et lui donna la juridiction sur toutes les églises d'Allemagne.

(Boniface, soutenu par la puissance de Charles Martel, convertit, à son retour, presque tous les habitants de la Hesse et reprit le cours de ses prédications dans la Thuringe. Il fonda des monastères, et après quinze ans de ces pénibles travaux, s'étant rendu de nouveau à Rome, il reçut de Grégoire III le pallium archiépiscopal. Il établit à Mayence le siège de son archevêché; il forma treize évêchés suffragants et s'appliqua à donner à toutes ces Églises une organisation forte et inébranlable. Lorsqu'il y fut parvenu, il renonça de lui-même à tous les honneurs, sacra celui qu'il reconnut digne de lui succéder et reprit ses travaux apostoliques.)

Mais s
ronne
baye d
son se

1. Q
tions d
ions ?

2. P
elle é
nastère
Quel f
ciple ?

3. C
Bavière
ces de

4. C
saint
de norr

5. C
prince.

1.
de C
sujc
de c
ait p
con
core
de
tout

Mais s'étant rendu dans la Frise, il y reçut la couronne du martyr. Son corps fut transporté dans l'abbaye de Fulde qu'il avait fondée, et Dieu y glorifia son serviteur par un grand nombre de miracles.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel était l'état des nations du Nord après les invasions ?

2. Par qui la Suisse fut-elle évangélisée ? Quel monastère fonda saint Colomban ? Quel fut son principal disciple ?

3. Qui a répandu dans la Bavière les premières semences de l'Évangile ?

4. Que firent saint Amand, saint Omer et saint Éloi dans le nord des Gaules ?

5. Quel fut le caractère des princes francs qui étaient

maires du palais ? Quel service rendit Charles Martel aux Frisons ?

6. Quelles étaient les conquêtes des musulmans ? Sous quel chef envahirent-ils les Gaules ? Où furent-ils défaits ? D'où Charles Martel tira-t-il son surnom ?

7. Quelle fut l'apôtre de l'Allemagne ? A qui saint Boniface demanda-t-il sa mission ? Racontez ses travaux. Quelle dignité lui conféra le souverain pontife ? Comment mourut cet apôtre ?

CHAPITRE VII.

Charlemagne. Empire chrétien d'Occident (800).

1. CARACTÈRE DE CHARLEMAGNE. — L'avènement de Charlemagne, roi de France, fut un nouveau sujet de joie pour l'Église, et pendant tout le cours de son règne long et glorieux, ce prince ne démentit point un seul instant les espérances qu'elle avait conçues. Lorsqu'il monta sur le trône, il était encore fort jeune, et cependant, comme s'il n'avait eu de son âge que la vigueur et l'activité, il réglait toutes ses actions avec une prudence et une sa-

gesse remarquables. Depuis le jour où il fut reconnu seul roi des Francs, cinquante-deux expéditions militaires signalèrent sa valeur guerrière : il combattit les Saxons, les Lombards, les Bava-rois, les Avars, tous les peuples slaves et les musulmans d'Espagne, et il ajouta une grande partie des pays occupés par ces différents peuples au royaume que lui avait légué son père, Pepin le Bref.

2. CARACTÈRE RELIGIEUX DE SES EXPÉDITIONS. —

Quoique les événements qui se rattachent à ces guerres soient multipliés, on peut les rattacher à trois chefs principaux : guerres contre les Saxons ; guerres contre les Arabes ; guerres contre les Lombards. Dans toutes ses conquêtes, Charlemagne se proposa toujours le triomphe de la foi et de la civilisation. Ainsi, ces longues expéditions contre les Saxons, ne les entreprit-il pas autant pour éclairer ces peuples de la lumière de l'Évangile, que pour les soumettre à sa puissance ? Il com-mença par renverser leur principale idole *Irmensul*, et il eut le bonheur, après bien des efforts, d'enten-dre Witikind lui-même, le redoutable héros saxon, demander le baptême. — En portant les armes en Espagne contre les Arabes, Charlemagne poursuivit l'œuvre de Charles Martel, il recula les frontières de son empire jusqu'à l'Ebre, et mit ainsi l'Europe à couvert des invasions des sectateurs de Mahomet. — Enfin le but de ses guerres en Italie, contre les Lombards, était de délivrer le saint-siège de ses terribles ennemis.

3. GOUVERNEMENT DE CHARLEMAGNE. — Charlema-gne ne fut pas moins remarquable comme adminis-

fut re-
 x expé-
 rrière ;
 s Bava-
 les mu-
 e partie
 ples au
 le Bref.
 IONS. —
 it à ces
 acher à
 Saxons ;
 es Lom-
 emagne
 et de la
 s contre
 it pour
 angile,
 Il com-
 mensul,
 l'enten-
 s saxon,
 mes en
 rsuivit
 onnières
 uropéa
 homét.
 tre les
 de ses

rateur que comme conquérant. Sa sollicitude s'étendait à tout ; il existe de lui une multitude de lois, qui restent comme des monuments immortels de son génie et de sa piété. A l'époque où il monta sur le trône, l'Occident était plongé dans une profonde ignorance ; l'Italie seule conservait encore quelques lumières. Charlemagne fit venir de cette contrée les hommes les plus distingués par leur mérite, puis rechercha dans les autres pays les savants qui s'y trouvaient et, avec leur concours, non-seulement il établit de nombreuses écoles dans ses États, mais il mit tout en œuvre pour faire fleurir les études. Il organisa dans son palais une école qui le suivait dans ses expéditions, et il ne dédaignait pas d'assister, avec sa famille, aux leçons du savant qu'il avait chargé de diriger cet enseignement. Charlemagne se montrait aussi plein de zèle pour les progrès de la musique ; il voyait, disait-il, dans cet art un moyen de donner plus de pompe au culte divin, et cet illustre monarque ne croyait pas s'abaisser en luttant avec les plus habiles clercs de son empire, pour la beauté et l'éclat de la voix.

4. CHARLEMAGNE EMPEREUR. — Charlemagne fut dignement récompensé de tant d'exploits glorieux qui tous avaient tourné à l'avantage de la religion. En l'an 800, des troubles s'étant élevés à Rome, il s'y rendit pour les apaiser, et s'y trouva pendant les solennités de Noël. Or, tandis qu'il priait, prosterné sur le tombeau des saints apôtres, le pape Léon III s'approcha de lui et lui posa sur la tête le diadème impérial, aux acclamations du peuple qui s'écriait : *Salut à Charles, grand et paci-*

fi que empereur romain, couronné par la volonté de Dieu! L'Occident ratifia le choix du souverain pontife et reconnut Charlemagne pour son chef suprême. Le calife d'Orient, Haroun-al-Raschid, ayant sollicité lui-même son amitié, l'habile monarque profita de cette circonstance pour obtenir quelques adoucissements en faveur des chrétiens de la terre sainte.

5. INDÉPENDANCE DES PAPES. — Avant de quitter Rome, Charlemagne fit de magnifiques présents à la basilique de Saint-Pierre et aux autres églises de la capitale du monde chrétien. Il confirma la donation des États dont son père Pepin avait fait hommage au saint-siège, et ces États formèrent le domaine temporel des papes qui, en les rendant indépendants des souverains de l'Europe, leur permit d'exercer une salutaire puissance sur tous les royaumes chrétiens. On comprend en effet que cette liberté était indispensable aux souverains pontifes pour civiliser les nations barbares comme ils le firent aux IX^e, X^e et XI^e siècles. Aussi la libéralité des rois francs est-elle considérée comme un des grands services rendus à l'Église et au monde entier.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le caractère de Charlemagne? A quels peuples fit-il la guerre?

2. Quel est le caractère de toutes ses expéditions? Comment se résument-elles? Pourquoi attaqua-t-il les Saxons? — les Lombards? — et les Arabes?

3. Quel fut son gouverne-

ment? Que fit-il pour les lettrés et pour le culte?

4. A quelle occasion fut-il couronné empereur? Quelle impression cet événement produisit-il sur le monde?

5. Quelle est l'origine du domaine temporel des papes? Pourquoi ce domaine fut-il fondé?

Depuis

Cette

veuve

pour se

encore.

s Ma

ndre

mbèr

servi.

magn

e cess

ute s

igner

e cess

barbare

Con

1. P

Lors

aristi-

1) Voye

me.

IV^e ÉPOQUE.

Depuis le rétablissement de l'empire d'Occident jusqu'à
 saint Grégoire VII (800-1075) (1).

(Elle renferme 273 ans.)

Cette période fut pour l'Église un temps d'é-
 preuve. L'Orient tout entier se détacha de son sein
 pour se jeter dans un schisme déplorable qui dure
 encore, et l'Occident, ravagé par les Normands et
 les Madgyares, fut en proie aux désordres qu'en-
 tendre l'anarchie. Les moines, le clergé séculier,
 tombèrent dans le relâchement, et les papes furent
 servis par les rois toscans et les empereurs d'Al-
 lemagne. Dans ce moment critique, la Providence
 cessa de donner des preuves de la protection
 spéciale qu'elle accorde à son Église. L'en-
 tement conserva sa pureté première, et la foi
 cessa de faire de nouvelles conquêtes parmi les
 barbares.

CHAPITRE I.

Conversion des Danois et des Suédois (826-830).

I. PREMIÈRES PRÉDICTIONS DANS LE DANEMARK.

Lorsque Charlemagne eut converti les Saxons au
 christianisme et qu'il eut fait ériger l'évêché de

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'Europe à l'époque de Charle-

Brème, la foi se répandit dans le Danemark et dans toute la Scandinavie. Harald, roi des Danois, ayant été chassé de son royaume, s'était réfugié à la cour de Louis le Débonnaire, fils et successeur de Charlemagne. Il se fit instruire de la religion catholique et reçut le baptême, à Mayence, avec tous les officiers de sa maison. On avait d'abord envoyé dans ses États, pour travailler à la conversion de ses sujets, Ebbon, évêque de Reims, et le moine Halitgar, mais ceux-ci trouvèrent l'entreprise au-dessus de leurs forces, et y renoncèrent. Harald ayant été rétabli dans ses États, grâce à l'appui de Louis le Débonnaire, il appela près de lui un moine de l'abbaye de Corbie, nommé Anschaire. Cet homme pieux et savant, actif et plein d'énergie, se fit l'apôtre du Danemark et de la Suède, comme saint Boniface l'avait été de l'Allemagne.

2. MISSION DE SAINT ANSCHAIRE EN DANEMARK. — Saint Anschaire après s'être préparé, avec Autbert son compagnon, à l'importante mission qui lui était confiée, travailla avec un grand succès à la conversion du peuple danois. Le moyen le plus efficace qu'il employa pour perpétuer le fruit de ses prédications, fut d'acheter de jeunes esclaves et de les élever dans la crainte de Dieu; il parvint ainsi à former une école nombreuse. Mais au moment où son œuvre prospérait, Harald fut de nouveau chassé de ses États, et cette révolution arrêta le progrès du christianisme en Danemark. Autbert mourut, et Anschaire revint près de Louis le Débonnaire.

3. SA MISSION EN SUÈDE. — Le monarque fran-

roya saint Anschaire en Suède, dont le roi de-
 mandait des missionnaires pour ses États. Il lui
 associa un autre religieux de Corbie, qui s'offrit
 pour l'accompagner dans cette nouvelle mission.
 Les deux missionnaires partirent ensemble, chargés
 de présents que Louis envoyait au roi de Suède,
 mais ayant été dépouillés en chemin par des pirates,
 ils se présentèrent aux barbares ne portant avec
 eux que la bonne nouvelle du salut. Ils furent néan-
 moins reçus avec honneur par le roi, et opérèrent
 de nombreuses conversions. Le gouverneur de la
 Scanie fut un des premiers qui ressentit les effets de
 la grâce, et ce seigneur, qui était fort aimé du roi
 fit bâtir une église, donna des marques d'une piété
 sincère, et persévéra dans la foi qu'il avait em-
 pruntée. Lorsque le nombre des chrétiens se fut
 considérablement augmenté, on établit à Ham-
 bourg un siège archiépiscopal, qui fut confié à saint
 Anschaire, et le pape le choisit pour son légat en
 Danemark, en Suède et en Norwège.

DERNIERS TRAVAUX DE SAINT ANSCHAIRE.

Le nouvel évêque se livra à ses travaux avec un
 zèle infatigable, menant une vie austère, et ne se
 nourrissant que de pain et d'eau. Il se retirait
 souvent dans un petit ermitage qu'il avait fait bâtir
 pour se recueillir dans la retraite et goûter quel-
 que repos, dans les intervalles de ses fonctions pas-
 torales. Le Seigneur lui accorda le don des mira-
 cles, et il guérit beaucoup de malades par la vertu
 de ses prières. Ce saint prélat avait toujours es-
 sayé qu'il verserait son sang pour la foi. Aussi
 quand il se vit attaqué de la maladie dont il mou-

rut, il parut inconsolable de n'avoir pas ce bonheur. « Hélas, disait-il, ce sont mes péchés qui m'ont privé de la grâce du martyre. » Étant près de mourir, il rassembla ce qui lui restait de forces pour exhorter ses disciples à servir Dieu avec fidélité et à continuer sa chère mission. Cette Église naissante essuya, pendant quelque temps, un orage par suite d'une irruption des barbares ; mais la précieuse semence que le saint apôtre y avait jetée reparut ensuite, et fructifia par les soins de ses successeurs.

QUESTIONNAIRE.

1. A quelle occasion la foi pénétra-t-elle en Dannemark? Quels furent les premiers missionnaires qui évangélisèrent cette contrée? Quel en a été l'apôtre.

2. Quel moyen employa saint Anschaire pour soutenir cette Église naissante? Qu'est-ce qui empêcha ses progrès?

3. Par qui fut-il envoyé en Suède? Quels furent ses succès? Où fonda-t-il son siège archiépiscopal?

4. Comment vivait saint Anschaire? De quel don le Seigneur l'avait-il favorisé? Comment mourut-il? Comment devint sa mission après sa mort?

CHAPITRE II.

Conversion des Polonais et des Russes (842).

1. CONVERSION DES POLONAIS. — Les empereurs d'Occident contribuèrent à la conversion des Polonais, des Suèves, et en général des peuples de la Germanie; mais les Russes et les Polonais furent redevables de la foi aux missionnaires qui paraissent d'abord dans l'Orient. Les Polonais, dans leurs excursions, avaient

bonheur fréquentes sur le territoire de Constantinople, eurent occasion de connaître la religion chrétienne et conçurent le désir de l'embrasser. Dans ce dessein ils s'adressèrent à l'impératrice Théodora qui gouvernait alors au nom de son fils encore enfant, et la prièrent de leur envoyer un missionnaire pour les instruire, promettant, en reconnaissance de ce bienfait, de rester désormais attachés à l'empire. Constantin, qui fut choisi pour cette mission, s'appliqua aussitôt à apprendre la langue du pays, et traduisit dans cette langue l'Évangile et les autres parties de l'Écriture qu'il crut les plus utiles à l'instruction des fidèles. Dieu bénit ses travaux et toute la nation se fit chrétienne,

2. CONVERSION DES RUSSES. — La conversion des Slaves devait nécessairement aider à introduire l'Évangile chez les Russes, leurs voisins : en effet, la lumière de la foi ne tarda pas à y pénétrer. L'empereur Basile profita de cette circonstance pour conclure avec cette nation un traité de paix ; et après avoir adouci par des présents sa férocité naturelle, il lui fit accepter un évêque ordonné par le pape, patriarche de Constantinople. Les miracles que le saint évêque opéra triomphèrent de l'incrédulité du peuple qui demanda avec empressement le baptême.

3. CONVERSION DES BULGARES. — Les Bulgares eurent aussi à l'Orient le bienfait de la foi. Dans une guerre qu'ils eurent à soutenir contre Théophile, empereur grec, ces barbares avaient perdu une bataille considérable, et parmi les captifs s'élevait trouvée la sœur de leur roi. Cette princesse fut

conduite à Constantinople avec les autres prisonniers, et on l'y retint pendant trente-huit ans. Dans ce long intervalle, elle se fit instruire de la religion chrétienne et reçut le baptême. De retour auprès de son frère, la princesse ne cessait de l'exhorter à embrasser la religion chrétienne. Le ciel semblant agir de concert avec la princesse, le roi fut ébranlé. Une maladie contagieuse s'étant répandue dans la Bulgarie, le roi implora le Dieu de sa sœur, et le fléau cessa presque aussitôt. Après ce prodige le roi fut convaincu, et reçut le baptême. Quand les Bulgares apprirent sa conversion, ils se révoltèrent et vinrent attaquer le palais ; mais le roi, plein de confiance dans le secours du ciel, sortit à la tête de ses serviteurs, et dissipa les séditioux. Il pardonna aux rebelles, qui prirent enfin des idées plus justes de la religion et l'embrassèrent eux-mêmes.

4. AMBASSADE DU ROI DES BULGARES AU PAPE.

— Alors le roi envoya des ambassadeurs au pape comme chef de l'Église, pour lui demander des ministres évangéliques, et pour le consulter sur plusieurs questions qui concernaient la religion et les mœurs. Le pape Nicolas I^{er} reçut avec un bonheur inexprimable ces nouveaux chrétiens, qui étaient venus de si loin pour recevoir les instructions du saint-siège. Après les avoir accueillis avec une affection paternelle et avoir résolu toutes les difficultés, il les renvoya pleins de joie, accompagnés de deux évêques recommandables par leur sagesse et leur vertu. Dans l'établissement de ces nouvelles Églises, on voit que les missionnaires rendaient hommage à la primauté de l'Église romaine. Ainsi

pôtres sortis du milieu des Anglo-Saxons et des francs sollicitent directement du saint-siège leur mission et placent les peuples qu'ils conquièrent la foi sous sa juridiction immédiate; les missionnaires venus de l'Orient s'adressent également à Rome dans toutes les circonstances difficiles et s'en rapportent à sa décision. Il semble que la Providence ait voulu que l'Église grecque prononçât elle-même sa condamnation à la face du monde entier quelques années avant son schisme.

QUESTIONNAIRE.

1. Qui porta la foi dans le pays des Slaves? A qui s'adressèrent les Polonais pour obtenir des missionnaires? Quel fut le prêtre chargé de cette mission? A quels travaux se livra-t-il?
2. Comment la foi pénétra-t-elle chez les Russes?
3. A quelle occasion les Bulgares se sont-ils convertis? Par quel prodige leur roi fut-il touché? Quelle fermeté déploya-t-il contre son peuple révolté?
4. A qui envoya-t-il une ambassade solennelle? Quel accueil fit le pape à ses envoyés? Quelle fut la conduite de tous les missionnaires envers le saint-siège? Ne voyez-vous pas en cela la condamnation de l'Église schismatique grecque?

CHAPITRE III.

Hérésie des Iconoclastes (726).

1. COMMENCEMENT DE CETTE HÉRÉSIE. — L'Église d'Orient, que nous venons de voir porter la main parmi les barbares, était sur le point de se jeter dans le schisme, et sortait à peine des troubles que l'hérésie des iconoclastes avait excités dans son sein pendant plus d'un siècle. Cette hérésie avait

eu pour auteur un prince d'une ignorance profonde et que sa valeur et ses qualités guerrières avaient seules fait monter sur le trône. Ce prince, Léon III l'Isaurien, prévenu contre le culte des saintes images, qu'il taxait d'*idolâtrie*, entreprit de l'abolir et publia un édit par lequel il ordonnait d'enlever des églises les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. Le patriarche de Constantinople, saint Germain, lui résista et le souverain pontife condamna l'empereur dans une assemblée d'évêques à Rome ; mais celui-ci n'en devint que plus opiniâtrément attaché à son erreur. Il chassa de son siège le patriarche, qui mourut en exil, et, malgré le décret du pape, il fit brûler les images sur la place publique, et ordonna que l'on effaçât dans les églises les peintures qui ornaient les murailles (733).

2. PERSÉCUTION CONTRE LES ORTHODOXES.

Constantin, surnommé Copronyme, fils et successeur de Léon III, suivit l'exemple de son père et alla même encore plus loin. Élevé dans l'impiété à laquelle son caractère bouillant et emporté ajoutait une audace extrême, il persécuta avec fureur ceux qui honoraient les saintes images. Constantinople devint le théâtre des plus affreux supplices : on déchirait les catholiques à coups de fouet, on les jetait dans la mer, ou bien on leur crevait les yeux, on leur coupait les narines, on les mutilait. C'était surtout sur les moines que l'empereur faisait tomber sa colère, et l'on inventait pour eux les tourments les plus cruels : on leur brûlait la barbe après l'avoir enduite de poix ; on leur brisait sur la tête les images des saints peintes sur bois. Ces hor-

leurs divertissaient Constantin, qui s'en faisait
 lire le récit pour égayer ses repas. Non content
 des cruautés qu'exerçaient ses officiers, il voulut
 présider lui-même aux exécutions. Il fit dresser un
 tribunal aux portes de Constantinople, et là, envi-
 ronné de bourreaux, il faisait tourmenter les catho-
 liques, et repaissait ses yeux de ce spectacle horrible.

3. SEPTIÈME CONCILE OECUMÉNIQUE (787). —
 Après la mort de ce prince barbare et celle de Léon
 son fils, la souveraine puissance tomba entre les
 mains d'Irène, qui gouverna l'empire en qualité de
 régente. Alors l'Église, tourmentée depuis long-
 temps par l'impiété des iconoclastes, commença à
 respirer. Cette princesse, attachée à la doctrine ca-
 tholique, s'appliqua à réparer les maux qu'avaient
 causés les derniers empereurs. Par le conseil de
 Maraise, patriarche de Constantinople, elle demanda
 au pape Adrien la convocation d'un concile géné-
 ral. Le pape, approuvant ce dessein, envoya deux
 légats pour le représenter et présider au concile.
 Nicée, ville déjà célèbre par le premier concile œcu-
 ménique qui s'y était tenu, fut choisie pour le lieu
 de l'assemblée. Les évêques des différentes pro-
 vinces de l'empire s'y rendirent au nombre de 377.
 Ils anathématisèrent les iconoclastes et décidèrent
 que les images seraient exposées non-seulement
 dans les églises, sur les vases sacrés, sur les orne-
 ments, sur les murailles, mais encore dans les mai-
 sons et sur les chemins, parce que plus on voit dans
 leurs images Jésus-Christ Notre-Seigneur, sa sainte
 mère, les apôtres et les autres saints, plus on se-
 sent porté à penser à eux et à aimer la religion.

4. NOUVEAUX EMPEREURS ICONOCLASTES. — Après le concile œcuménique de Nicée, les iconoclastes formèrent cependant encore un parti dangereux au sein de l'État. Ils se mêlèrent aux discordes civiles et parvinrent à ranimer leur secte en plaçant leurs partisans sur le trône. Léon l'Arménien se déclara ouvertement leur défenseur. A peine ce prince eut-il fait disparaître l'obscurité de son nom sous l'éclat de quelques succès remportés sur les Bulgares et les Arabes d'Afrique, qu'il se mit à persécuter les orthodoxes (816). On abattit de nouveau toutes les croix et les images, on déchira les tableaux qui décoraient les églises, et on exila les prêtres et les évêques fidèles à la vraie foi. Ses successeurs, Michel le Bègue et Théophile, imitèrent ses violences et pendant près d'un demi-siècle ils désolèrent l'Église par leurs fureurs.

5. FIN DE LA PERSÉCUTION ET DE L'HÉRÉSIE. — A la mort de Théophile, son fils Michel, âgé seulement de trois ans, ayant été proclamé empereur, sa mère Théodora, femme d'une foi très-pure et d'une éminente piété, eut la régence. Son premier soin fut de rendre à l'Église sa tranquillité. Elle facilita la convocation d'un concile à Constantinople, où l'hérésie fut condamnée, et le patriarche iconoclaste de Constantinople, le lâche Lécanomante, déposé. On mit à sa place le saint moine Méthode, qui avait défendu la vérité avec un sublime courage, pendant tout le temps de la persécution. Alors c'en fut fait de l'erreur des iconoclastes, qui avaient troublé l'Orient pendant cent seize ans, et fait couler des flots de sang (842).

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle était la situation de l'Église d'Orient? En quoi consistait l'erreur des iconoclastes? Quel fut l'auteur de cette hérésie.

2. Comment le fils de Léon persécuta-t-il les orthodoxes? Quels supplices leur infligea-t-il?

3. Sous quelle princesse se

tint le septième concile œcuménique? Quelle sentence porta le concile?

4. Quel fut le sort des hérétiques? Comment trouvèrent-ils de l'appui près des empereurs?

5. A quelle époque l'erreur fut-elle anéantie? Combien de temps avait-elle duré?

CHAPITRE IV.

Schisme des Grecs. Photius. Michel Cérulaire (858-1054).

1. ÉLEVATION DE PHOTIUS. — L'hérésie des iconoclastes, en affaiblissant la foi en Orient, avait préparé le schisme grec. Photius, son auteur, était l'homme le plus érudit de son temps; mais il unissait à un génie fécond et flexible toutes les ressources d'une fourberie consommée. Ayant résolu de satisfaire à tout prix ses désirs ambitieux, il se fit admis à la cour, où il ne tarda pas à être récompensé de ses bassesses et de ses adulations. L'empereur Michel III, qui avait été élevé dans la corruption et l'impiété par son oncle Bardas, se déshonorait par une conduite honteuse. Dans sa cour, on se moquait publiquement des redoutables mystères de la religion, et des bouffons parodiaient, sous ses yeux, les augustes cérémonies du culte. Ces scandales étant publics, Ignace, patriarche de Constantinople, dut défendre à Michel l'entrée du saint, et lancer l'anathème contre Bardas, qui

était l'auteur de toutes ces infamies. A cette nouvelle, celui-ci, transporté de colère fit destituer saint Ignace par l'empereur, et mit à sa place Photius qui n'était encore que laïque ; mais un évêque schismatique lui conféra tous les ordres en six jours (858).

2. FOURBERIES DE PHOTIUS. — Pour conserver le siège qu'il avait usurpé, Photius essaya d'abord d'obtenir de saint Ignace sa démission, et afin d'y parvenir, il employa tour à tour la douceur et la violence. Ses efforts ayant été inutiles, il écrivit au pape Nicolas I^{er} une lettre hypocrite, pour surprendre son approbation. Le souverain pontife envoya des légats pour instruire cette affaire ; mais Photius les ayant séduit, ils prononcèrent en plein concile la déposition d'Ignace, et retournèrent à Rome après cette honteuse prévarication (862). La supercherie fut bientôt reconnue, et le pape condamna Photius. Cependant le fourbe sut encore tromper la bonne foi des Orientaux, en faussant les lettres qui étaient arrivées de Rome à Constantinople. Mais quand il ne lui fut plus possible de dissimuler sa condamnation, il leva ouvertement le masque. Il déclina la compétence du pape, en niant la primauté de sa juridiction, sous prétexte que Constantinople étant l'égal de Rome dans l'ordre civil, il devait en être de même dans l'ordre spirituel ; il accusa les Occidentaux d'avoir blessé la foi en ajoutant au symbole que le Saint-Esprit procède du Fils (*Filioque*), et il leur reprocha d'avoir altéré la discipline par l'usage des pains azymes. Il alla même jusqu'à condamner le pape.

3. EXPULSION DE PHOTIUS. — Mais tout cet éclat

neut pas de durée. Une révolution éclata dans l'empire, et l'empereur Michel ayant été assassiné par ses gardes conspirateurs, le Macédonien Basile lui succéda (867). Ce prince fut le chef d'une dynastie qui régna près de deux siècles, jusqu'à l'avènement des Comnènes. Basile, qui connaissait toutes les fourberies de Photius, se hâta de le déposer et de raporter au siège de Constantinople le patriarche légitime, saint Ignace, qui gémissait dans l'exil. A cet effet, il pria le souverain pontife de convoquer à Constantinople un concile œcuménique, où furent révoquées toutes les menées de Photius, et où l'on reconnut la primauté du saint siège (869). C'est le dernier concile que tinrent les Grecs, et comme on l'a déjà dit, en les portant à reconnaître la suprématie de l'Église romaine, il semble que la Providence ait voulu leur faire prononcer eux-mêmes leur condamnation, avant que leur schisme fut consommé.

4. RAPPEL ET CHUTE NOUVELLE DE PHOTIUS (879-886). — Cependant Photius, qui savait que l'empereur Basile désirait faire oublier l'obscurité de sa naissance, trouva moyen, en flattant l'amour-propre du prince, de reconquérir ses bonnes grâces. Il fabriqua une généalogie dans laquelle il faisait descendre Basile des premières familles grecques. La ruse eut un plein succès ; l'empereur crut à la prétendue découverte, et depuis ce jour il combla Photius d'honneurs et d'égards. Enfin, à la mort de saint Ignace, il remplaça Photius sur le siège de Constantinople où celui-ci sut se maintenir jusqu'à la fin du règne de Basile. Mais Léon le Philosophe fit justice de toutes ces intrigues en fai-

sant enfermer le patriarche dans un monastère d'Arménie, où il mourut cinq ans après (891).

5. ÉTAT DE L'ÉGLISE D'ORIENT. — Les semences de schisme qui avaient été répandues dans le sein de l'Église grecque, ne périrent pas avec Photius. Les évêques de Constantinople n'avaient cessé d'empiéter sur les droits des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, et ils supportaient avec peine la domination du siège de Rome. Les empereurs s'étaient toujours montrés favorables à leurs vues, et les évêques d'Orient n'avaient jamais réclamé contre leurs envahissements. Ils s'en étaient même rendus complices par leur silence, car au lieu de chercher à séparer la puissance civile de la puissance ecclésiastique, ils s'étaient plu en quelque sorte à confondre ces deux pouvoirs et à les faire intervenir l'un et l'autre, non-seulement dans de simples questions de discipline, mais même lorsqu'il s'agissait des articles de foi. Le peuple s'était peu à peu habitué à cette confusion des deux pouvoirs, et comme on ne lui avait point enseigné la nécessité de rester attaché et soumis aux successeurs de saint Pierre, le schisme se consumma sans peine.

6. CONSOMMATION DU SCHISME SOUS MICHEL CÉRULAIRE (1054). — Celui qui proclama ouvertement la séparation de l'Église grecque de l'Église romaine, fut le patriarche de Constantinople, Michel Cérulaire. Pour colorer cette rupture scandaleuse, il renouvela les injustes accusations et les reproches frivoles faits autrefois par Photius aux Latins. Il défendit de communiquer avec le pape, fit fermer les églises des Latins, et poussa le fanatisme jus-

qu'à ba
baptèm
inform
l'étouff
solides
n'étaie
rait ex
Const
pour
celui-c
l'exco
les lé
pontif
triarc
mes l
tionn
stant
ce de
gie, c
glise

1. C
il éle
stant
ordon
2.
t-il
Que
port.
3.
Que
tiem
fit
tem

qu'à baptiser de nouveau ceux qui avaient reçu le baptême dans l'Église latine. Le pape Léon IX, informé de ce scandale, fit tous ses efforts pour l'étouffer et calmer les esprits. Il prouva par de solides raisons que les reproches du patriarche n'étaient point fondés, puis, espérant qu'on pourrait encore ramener le schismatique, il envoya à Constantinople trois légats et leur confia des lettres pour l'empereur et pour Michel Cérulaire. Mais celui-ci, persévérant dans son erreur, répondit à l'excommunication, que furent contraints de lancer les légats, par des anathèmes contre le souverain pontife, et s'efforça de gagner à son parti les patriarches d'Orient et les autres évêques. Ces hommes lâches et faibles, qui avaient jusqu'alors sanctionné toutes les usurpations des évêques de Constantinople, n'osèrent opposer aucune résistance à ce dernier attentat, et c'est ainsi qu'à force d'énergie, de mollesse et de prétendus ménagements, l'Église grecque tout entière se trouva hors de l'unité.

QUESTIONNAIRE.

1. Comment Photius se fit-il éléver sur le siège de Constantinople? Par qui fut-il ordonné?

2. De quelles fourberies usa-t-il pour tromper le pape? Quelles accusations osa-t-il porter contre l'Église?

3. Par qui fut-il déposé? Que décida-t-on dans le huitième concile œcuménique?

4. Comment Photius se fit-il rappeler? Combien de temps resta-t-il sur le siège

de Constantinople? Où mourut-il?

5. Quelles étaient les dispositions des évêques de Constantinople envers le saint-siège? Qu'est-ce qui favorisa ces dispositions? A quelle erreur habitua-t-on le peuple?

6. Qui consumma le schisme? Quelle fut la conduite de Léon IX? Comment Michel Cérulaire parvint-il à son but?

CHAPITRE V.

Troubles et scandales en Occident. Comment la Providence y remédie.

I. ÉTAT DE L'ÉGLISE EN OCCIDENT. — Après la mort de Charlemagne, ses enfants se disputèrent les lambeaux de son vaste empire, et troublèrent, par leur guerres continuelles, la France, l'Allemagne et l'Italie. Dans le même temps, une nouvelle invasion de barbares fondit sur ces malheureuses contrées et les couvrit de ruines. Les Normands se jetèrent sur la France et l'Allemagne, les Danois sur l'Angleterre, puis les Hongrois lancèrent leurs hordes dévastatrices sur la Germanie et l'Italie. On ne peut retracer que bien faiblement tous les maux que ces invasions causèrent à l'Église. Les villes furent réduites en cendres, les monastères pillés et renversés, les études abandonnées, les sciences et les arts presque oubliés. L'ignorance qui devait nécessairement résulter de ces actes barbares produisit l'affaiblissement de la discipline et la corruption des mœurs. Alors les scandales se multiplièrent : les plus saintes lois furent publiquement violées, et les évêques eux-mêmes furent atteints par ce mal que rien ne domptait. Rome, dont l'action était entravée par la puissance civile, ne pouvait que gémir de tous ces désordres, et cette épreuve était mille fois plus douloureuse pour l'Église que les persécutions. Mais la divine Providence suscita dans chaque na-

tion
au t
2
MAGI
et f.
forr.
mag
une
cepe
dan
été
Rev
tus
enc
de l
sa
à :
Bru
t-il
mag
pai.
fair
cor
l'lt.
Eta
tég
mé
ou
tér
Ce
et
de

tion des saints illustres, qui s'opposèrent avec zèle au torrent de l'iniquité.

2. RÉTABLISSEMENT DE LA DISCIPLINE EN ALLEMAGNE. — Saint Brunon, archevêque de Cologne et frère de l'empereur Othon, travailla à la réforme des nombreux abus qui désolaient l'Allemagne. Il avait reçu de Baudri, évêque d'Utrecht, une excellente éducation. Ses progrès avaient été cependant plus rapides encore dans la vertu que dans la science, et sa piété profonde avait toujours été un puissant motif d'édification pour les fidèles. Revenu à la cour, qui était alors une école de vertus royales et chrétiennes, il n'y trouva que des encouragements à la piété. Sainte Mathilde, mère de l'empereur, Othon lui-même et sainte Adélaïde sa femme, donnaient de magnifiques exemples à tous ceux qui les environnaient. Aussi, quand Brunon fut élevé au siège de Cologne, s'appliqua-t-il fortement à faire reflourir la piété dans l'Allemagne entière. Son premier soin fut de rétablir la paix et la concorde dans tout son diocèse, et de faire célébrer les saints offices avec la décence convenable. L'empereur, son frère, en partant pour l'Italie lui ayant confié l'administration de ses Etats, il profita de sa double puissance pour protéger les faibles, secourir les pauvres, intimider les méchants et encourager les gens de bien. Il bâtit ou répara un grand nombre d'églises et de monastères, où il se plaisait à annoncer la parole de Dieu. Ce digne prélat était persuadé que les instructions et les bons exemples sont le moyen le plus puissant de ramener les peuples à leur devoir et de corriger

leurs vices. Aussi, dans cette intention, il envoya les évêques les plus savants et les plus vertueux dans les provinces où le mal était le plus profondément enraciné.

3. RÉFORME EN FRANCE (910). — Rien ne contribua plus à rétablir la discipline en France, que la fondation du célèbre monastère de Cluny, qui fut comme une pépinière d'hommes apostoliques. Saint Bernon, qui fonda cette congrégation, était issu d'une des plus nobles familles de Bourgogne. Guillaume, duc d'Aquitaine, ayant entendu parler des vertus de ce religieux, l'invita à venir le visiter à son domaine de Cluny, près de Mâcon. Bernon s'y étant rendu avec saint Hugues son ami, le duc leur apprit qu'il était dans l'intention de fonder un monastère, et les engagea à choisir dans ses domaines un lieu propre à ce nouvel établissement. Les deux saints religieux, que charmait l'agréable situation de Cluny, ayant répondu qu'ils ne trouveraient rien de plus convenable que ce lieu, le duc leur en fit don. Saint Bernon bâtit le monastère et n'y installa d'abord que douze moines, mais ils étaient d'une ferveur si grande que la réputation de leur vertu se répandit au loin. On s'empressa bientôt de placer d'autres monastères sous la conduite du saint abbé, qui en gouverna jusqu'à sept en même temps.

Les successeurs de saint Bernon héritèrent de ses vertus et de son zèle. Saint Odon ne se bornant plus à sa communauté, travailla avec un zèle infatigable au rétablissement de la discipline en France et même en Italie, où il fut appelé par les souve-

rains
monas
afin q
Saint
qui su
édifier
et mir
réform
papes
ont re
diffère
firent
les im
laume
saint
régul
évêqu

4.

terre
l'Alle
et de
cupè.
furen
disci
fut p
il éta
clerg
Edm
lois
arch
d'ab
l'œu

rains pontifes. Tous les seigneurs soumettaient les monastères de leur dépendance à celui de Cluny, afin que le saint abbé y introduisit la réforme. Saint Mañeul, saint Odilon, Pierre le Vénérable, qui succédèrent à saint Bernon et à saint Odon, édifièrent l'Eglise entière par l'éclat de leur sainteté, et mirent la dernière main au grand ouvrage de la réformation. Leur monastère a donné de grands papes à l'Eglise, et a produit de saints évêques qui ont renouvelé l'esprit du christianisme dans les différents diocèses de la France. Le bien qu'ils firent par eux-mêmes inspira à d'autres le désir de les imiter : saint Richard de Verdun et saint Guillaume de Dijon unirent leurs efforts à ceux de saint Odon. Saint Gérard rétablit la discipline régulière dans la Belgique, et saint Adalbéron, évêque de Metz, eut le même succès en Lorraine.

4. RÉFORME EN ANGLETERRE (942). — L'Angleterre n'avait pas moins souffert que la France et l'Allemagne; les Danois l'avaient couverte de sang et de ruines. Saint Odon et saint Dunstan, qui occupèrent successivement le siège de Cantorbéry, furent suscités par la Providence pour rétablir la discipline dans ce royaume. Dès que Saint Odon fut parvenu au premier siège de l'Angleterre, il établit de sages règlements pour l'instruction du clergé, des grands et du peuple. Soutenu par le roi Edmond, qui, pour seconder ses vues, publia des lois propres à maintenir le bon ordre, ce saint archevêque parvint à réformer un grand nombre d'abus; saint Dunstan, son successeur, acheva l'œuvre qu'il avait si heureusement commencée.

Cet illustre prélat, animé du même esprit, se voyait obligé, par sa dignité, de veiller sur toutes les Eglises de l'Angleterre; il parcourut les différentes villes du royaume, instruisant les fidèles des règles de la vie chrétienne, et les portant, par de touchantes exhortations, à la pratique de toutes les vertus. Il parlait avec tant d'onction et de force qu'il semblait qu'on ne pût lui résister. Infatigable, il travaillait sans cesse à éteindre les mauvaises passions, à terminer les différends et à apaiser les haines. Le peuple l'aimait comme un père, et tout le monde vénérail en lui le défenseur intrépide de la morale et des lois et le restaurateur de la discipline ecclésiastique. Mais une nouvelle invasion des Danois l'arrêta dans son entreprise, de sorte que, pour attaquer le mal dans sa racine, il fallut conquérir à la foi les barbares, auteurs de tous les désordres. C'est en effet cette conversion merveilleuse des Normands, des Hongrois et des Danois que nous allons avoir à signaler.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'arriva-t-il après la mort de Charlemagne? Quels sont les barbares qui ravagèrent son empire? Quels maux causèrent-ils?

Quel fut le réformateur des abus en Allemagne? Racontez la vie de saint Brunon. Quel usage fit-il de sa puissance?

3. Qu'est-ce qui contribua

surtout à la réforme en France? Quel fut le fondateur de Cluny? Quels furent ses successeurs? Quelle fut l'influence du monastère de Cluny?

4. Quels furent les réformateurs célèbres en Angleterre? Qu'est-ce qui arrêta le progrès de l'œuvre de saint Dunstan?

CHAPITRE VI.

Conversion des Normands, Hongrois et des Danois
d'Angleterre.

1. CONVERSION DES NORMANDS (912). — Les Normands ravageaient la France depuis soixante-dix ans, lorsqu'arriva le temps marqué par la Providence pour leur conversion. Rollon, le plus brave de leurs chefs, semblait plus acharné que jamais à la guerre; mais le roi Charles le Simple, au contraire, désirait obtenir la paix. Celui-ci offrit au chef normand de lui céder la province de Neustrie et de lui donner la main de sa fille, s'il consentait à se faire instruire dans la religion chrétienne et à recevoir le baptême. Rollon ayant accepté ces conditions, se livra à l'archevêque de Rouen qui, après lui avoir fait connaître les mystères de la foi, le reçut dans le sein de l'Eglise, au commencement de l'année 912. Les officiers et les sujets de Rollon suivirent cet exemple, et dès lors un changement complet s'opéra dans les mœurs de ce peuple. Après sa conversion, le duc Rollon, qui se montrait aussi religieux qu'il avait été terrible, s'appliqua d'abord à établir des lois pour régler son nouvel Etat; et comme les Normands avaient jusqu'alors été accoutumés au pillage, il publia contre le vol des édits sévères qui furent exactement observés.

2. CONVERSION DES HONGROIS (1002). — La foi qui avait triomphé de la barbarie des Normands, triompha également de la férocité des Hongrois et

leur inspira des sentiments d'humanité et de vertu ; Dieu toucha le cœur d'un de leurs rois, qui embrassa la religion chrétienne avec toute sa famille. Plus tard, ce monarque ayant eu un fils, le fit baptiser par saint Adalbert, évêque de Prague, qui le nomma *Etienne*. Dès que ce jeune prince fut parvenu au trône, il entreprit avec ardeur d'établir le christianisme dans ses Etats et devint lui-même l'apôtre de ses sujets. Il soumit par les armes ceux que ce projet avait poussés à la révolte, et il employa tous les moyens qui pouvaient favoriser le progrès de l'Évangile. Pour les rendre efficaces, il répandait d'abondantes aumônes, et pria avec une grande ferveur : on le voyait souvent dans l'église prosterné sur la pierre, offrir à Dieu ses gémissements et ses larmes. Ayant fait appel de tous côtés au zèle des missionnaires, sa voix fut entendue : de vertueux prêtres inspirés de Dieu vinrent se consacrer dans ses saintes entreprises, de sorte que bientôt le pieux roi eut la consolation de voir l'idolâtrie entièrement bannie de ses Etats.

3. CONVERSION DES DANOIS EN ANGLETERRE (1018). — Ce fut aussi un roi, Canut le Grand, qui détruisit les derniers vestiges de l'idolâtrie parmi les Danois établis en Angleterre. Ce prince avait été baptisé dès son enfance, mais il connaissait fort peu les doctrines du christianisme. Dès que la victeoire l'eut mis en possession du trône d'Angleterre, les préceptes de la religion adoucirent la férocité de son caractère, et il devint juste et bienfaisant. Il défendit par une loi le culte des dieux païens, et proscrivit en même temps toute espèce de superstition ;

ion ;
qui se
à instr
es tra
urent
donné
leur a
Saxon

1. A
vertire
était le
2. C
urent-
Quels

Des se

1.
Char
es s
ger l
Loui.
imité
surg
Norr
rent
que c
espr
de l'
part

tion ; il établit même des peines sévères contre ceux qui se mêlaient de sorcellerie. Enfin pour parvenir à instruire le peuple et à le civiliser, il encouragea les travaux des missionnaires. Ces généreux efforts furent bénis par la Providence : les Danois abandonnèrent peu à peu leurs mœurs grossières et leur ancienne rudesse et finirent par se mêler aux Saxons.

QUESTIONNAIRE.

1. A quelle époque se convertirent les Normands ? Quel était leur chef ?

2. Comment les Hongrois furent-ils amenés à la lumière ? Quels moyens employa leur

roi, saint Étienne ?

3. Quel fut le roi qui fit renoncer les Danois à l'idolâtrie ? Quelles lois rendit Canut ? Quels furent les résultats de ses efforts ?

CHAPITRE VII.

Des sciences et des lettres pendant cette époque. Hérésie de Bérenger.

I. ÉTAT DES LETTRES AU IX^e ET AU X^e SIÈCLE. —

Charlemagne s'était plu à réunir autour de lui tous les savants de l'Europe chrétienne, pour encourager leurs talents et rehausser l'éclat de son règne.

Louis le Débonnaire et Charles le Chauve avaient imité son exemple ; aussi, malgré les troubles qui

surgirent pendant leurs règnes, les invasions des Normands et de tous les autres barbares qui désolèrent

la chrétienté, le ix^e siècle ne fut point une époque de ténèbres. Durant cette période, l'activité des

esprits se porta sur les questions les plus profondes de la théologie et de la philosophie, et toutes les

parties de la science furent cultivées par des hom-

mes d'un grand mérite. Mais au commencement du x^e siècle, l'ignorance couvrit de ses épaisses ténèbres l'Allemagne, l'Italie et la France; l'Angleterre seule fut préservée par le génie de son roi Albert le Grand. Ce prince, après la mort de Charles le Chauve (883), avait envoyé en France une ambassade chargée d'attirer à sa cour tous ceux qui possédaient quelque instruction, comme s'il eût voulu retirer de ce pays ses dernières lumières, afin d'y ralentir les progrès de la civilisation.

2. RENAISSANCE DES LETTRES AU X^e SIÈCLE. — Toutefois cette épreuve ne fut pas de longue durée. Othon le Grand fit en Allemagne ce qu'avaient fait Charlemagne dans son empire et Alfred le Grand en Angleterre. Il restaura les lettres, honora les savants, fonda de nombreuses écoles et excita entre elles une brillante émulation. Les princes eux-mêmes et les nobles prirent à cœur leur instruction et l'on vit les Burkhard de Souabe, les Henri de Bavière et une foule d'autres se glorifier de leur savoir. Cette activité passa d'Allemagne en France et en Angleterre. Les moines de Cluny et les archevêques de Cantorbéry, saint Odon et saint Dunstan, tout en rétablissant la discipline ecclésiastique, travaillèrent à faire refleurir les études. L'Italie paraissait assoupie, mais la Providence la tira de son sommeil léthargique, en plaçant à la tête du monde chrétien le plus grand homme du x^e siècle, le pape Gerbert qui prit le nom de Sylvestre II. Ce savant illustre était allé en Espagne s'instruire de la science des Arabes et avait ainsi uni les connaissances profanes à toutes les connaissances ec-

sias
au c
disc
pon

3.

puis
tivité
rons.
de fa
bert

le fo
Bec,

Touc

de Ca

enco

d'ab

rent

tifiq

4.

eut c

d'ob

eme

ueu

biècl

gveu

attac

que

pas c

aussi

rine

Egl

ble

siastiques de son temps. Gerbert aida puissamment au développement des esprits et s'environna de disciples qui firent la gloire de son siècle et de son pontificat.

3. DU PROGRÈS DES LETTRES AU XI^e SIÈCLE. — Depuis Sylvestre II jusqu'à saint Grégoire VII, l'activité des esprits alla toujours croissant. Nous citerons, parmi les écoles illustres qui eurent le plus de faveur, celle de Reims, rendue célèbre par Gerbert lui-même, et qui fut présidée par saint Bruno, le fondateur des chartreux ; en Normandie celle du Bec, qui eut pour chefs Lanfranc et saint Anselme. Tous deux devinrent successivement archevêques de Cantorbéry, et leur école eut la gloire de donner encore à l'Eglise un pape, huit évêques et une foule d'abbés. Autour de ces grandes abbayes rayonnèrent une multitude d'écoles, et la grandeur scientifique du moyen âge fut dès lors préparée.

4. HÉRÉSIE DE BÉRENGER (1050). — Ce qu'il y a de remarquable, c'est que pendant ces temps d'obscurité et d'ignorance, la Providence veilla tellement sur le dépôt de la foi, qu'on ne vit paraître aucune hérésie. Ce fut seulement au milieu du XI^e siècle, lorsque les études avaient partout repris vigueur, que Bérenger, archidiacre d'Angers, osa attaquer le mystère de l'Eucharistie et enseigner que le corps et le sang de Jésus-Christ n'y sont pas contenus réellement, mais en figure. Il s'éleva aussitôt une réclamation générale contre cette doctrine qui est contraire à la croyance constante de l'Eglise ; les docteurs catholiques réfutèrent avec force cette nouveauté impie, et on écrivit de toutes

parts pour défendre la vérité. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, et Adelman, évêque de Bresse, adressèrent des lettres au novateur pour le ramener à de meilleurs sentiments. Il fut condamné dans un concile à Paris et il comparut devant le pape Nicolas II. N'osant soutenir son erreur en face du souverain pontife, il souscrivit la profession de foi suivante : « Je proteste de cœur et de bouche, que je tiens, touchant l'Eucharistie, la foi que le pape et le concile m'ont prescrite selon l'autorité des Evangiles et de l'Apôtre, savoir que le pain et le vin, que l'on offre sur l'autel, sont, après la consécration, le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ. »

Cette hérésie, anathématisée par l'auteur lui-même, fut dès lors anéantie et ne reparut que plusieurs siècles plus tard, lorsque les protestants la renouvelèrent.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut l'éclat des sciences et des lettres sous Louis le Débonnaire et Charles le Chauvé? A quelle époque les ténèbres couvrirent-elles la France, l'Allemagne et l'Italie? En quel état se trouvait alors l'Angleterre?

2. Que fit Otton en Allemagne? Comment les études furent-elles réhabilitées en France et en Angleterre?

Quelle fut l'influence du pape Gerbert?

3. Quel a été le progrès des lettres au *x^e* siècle? Quelles sont les grandes écoles qui parurent alors?

4. Ne vit-on paraître aucune hérésie dans ces temps d'ignorance? A quelle époque parut l'hérésie de Bérenger? En quoi consistait-elle? Comment fut-elle condamnée?

Depu:

Cet
ge.

isme

ous l

titutic

Les c

chrét

ecole:

oiver

oi es

ussit

ent a

orce:

r-gé

cro

S.

I.

es

(A)

da

V^e ÉPOQUE.

Depuis saint Grégoire VII jusqu'à la mort de Boniface VIII
(1073-1303) (1).

(Elle renferme 230 ans.)

Cette époque est la période brillante du moyen âge. Les papes brisent les chaînes que le despotisme impérial leur avait imposées, et ils voient sous les peuples soumis à leur puissance. Les institutions chrétiennes font d'admirables progrès. Les ordres religieux se répandent dans toute la chrétienté, comme d'innombrables armées; les écoles se multiplient, les sciences et les lettres reçoivent de merveilleux développements; enfin la foi est si vive, que les outrages faits à l'Eglise sont aussitôt vengés par de vaillants chevaliers qui mettent au service de la religion leur courage et leurs forces. De là ces croisades contre les infidèles et en général contre tous ceux qui étaient rebelles à la croyance ou aux préceptes de l'Eglise.

CHAPITRE I.

Saint Grégoire VII. Affranchissement de l'Eglise
(1073-1085).

I. DE LA PAPAUTÉ ET DE L'EMPIRE. — Les troubles produits en Europe par la dissolution de l'em-

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'Europe au XIII^e siècle avec indication des routes suivies par les croisés.

pire de Charlemagne et par les invasions des Normands et des Madgyares, avaient jeté l'Eglise dans le plus grand désordre, et la puissance civile avait profité de ce moment d'épreuve pour tout envahir. En s'emparant du droit de nommer les papes, les empereurs avaient enchaîné la puissance pontificale, et, ne craignant plus aucun contrôle, ils avaient disposé à leur guise des dignités ecclésiastiques. Comme il y avait de grands biens attachés à chacune d'elles, ils en avaient fait un objet de trafic, les conférant à ceux qui en offraient le plus ; d'où il résultait que les plus hautes fonctions dans l'Eglise étaient confiées à des intrigants et à des ambitieux. Les évêques, qui étaient arrivés par ces moyens à l'épiscopat, cherchaient à recouvrer l'argent qu'ils avaient donné, en trafiquant à leur tour sur les cures, de sorte que le sanctuaire fut bientôt rempli de ministres qui n'avaient aucune des vertus qu'exige le sacerdoce. On conçut que, pour couper court à ces scandales, il fallut attaquer le mal dans sa racine, en rendant au saint-siège sa liberté, et en retirant aux princes le droit qu'ils s'étaient arrogé de nommer aux dignités ecclésiastiques. Saint Grégoire VII l'entreprit, ainsi que ses successeurs, et c'est ce qui arma les empereurs contre les papes.

2. SAINT GRÉGOIRE VII AVANT SON PONTIFICAT.

— Saint Grégoire VII, fils d'un charpentier, nommé Hildebrand, naquit en Toscane en 1013. Ayant résolu de se consacrer à Dieu, il entra dans l'ordre de Cluny, en devint prieur et obtint un immense crédit à la cour de Rome. Ce fut par ses con-

seils que le pape Léon IX, choisi par Henri III, demanda l'assentiment du peuple romain, déclarant par là qu'il considérait comme nulle la nomination qu'il tenait de l'empereur. Hildebrand, ayant acquis la plus haute influence sur Léon IX et sur ses successeurs, fit décider en concile sous Alexandre II qu'à l'avenir la nomination des papes n'appartiendrait qu'au peuple de Rome; de sorte que quand les acclamations du peuple le saluèrent, malgré lui, souverain pontife, le saint-siège était libre.

3. PONTIFICAT DE SAINT GRÉGOIRE VII (1073).

Décidé à combattre tous les abus, il s'occupa d'abord de réprimer les désordres qui souillaient les ministres des autels. Il rencontra une vive résistance, surtout en Allemagne; mais, au fort de la tempête soulevée contre lui, il déploya une telle fermeté, qu'il atterra tous ses ennemis. Cette première victoire obtenue, il songea à retirer aux princes le droit d'investiture, en vertu duquel ils disposaient des dignités ecclésiastiques au gré de leurs caprices ou de leur intérêt. Mais il usa de ménagements, surtout envers Henri IV, roi de Germanie, qui était par conséquent appelé à ceindre la couronne impériale. Il lui écrivit d'abord pour le conjurer de mettre fin aux nombreux désordres qui affligeaient l'Eglise et faisaient gémir ses sujets. Henri répondit à cette lettre, pleine de douceur et de charité, par des promesses qu'il oublia bientôt. Ayant fait ensuite d'autres démarches, qui n'eurent pas plus de succès, le pape se décida à assembler à Rome un synode, où se trouvèrent des évêques de la plupart des nations de l'Europe, et là il interdit

les investitures sous peine d'anathème. Il cita Henri à son tribunal pour se justifier de toutes les accusations portées contre lui; mais Henri ne répondit à cette citation qu'en tenant lui-même un conciliabule, dans lequel il fit déclarer saint Grégoire déchu de la papauté (1076).

4. EXCOMMUNICATION DE HENRI IV. — Cet acte inique décida Grégoire VII à rendre, contre le monarque schismatique, une sentence d'excommunication. Aussitôt que l'anathème eut été prononcé contre Henri, chacun l'abandonna, et les grands s'assemblèrent pour élire un autre souverain; mais le pape exigea qu'on accordât à Henri un délai d'un an pour se réconcilier avec l'Eglise. Avant l'expiration de ce délai, Henri se rendit auprès du pape au château de Canosse, et après être resté pendant trois jours, en signe de pénitence, à la porte du château, pieds nus et couvert d'un cilice, il obtint l'absolution. Mais bientôt il viola ses promesses et essaya même de s'emparer du pape. Les seigneurs, indignés, le déclarèrent aussitôt déchu et élurent à sa place Rodolphe, duc de Souabe. Alors Henri, s'unissant à ceux qui avaient à se plaindre du pape à cause de la fermeté avec laquelle il poursuivait tous les désordres, soutint une lutte contre son compétiteur, et le tua à la bataille de Wolkshcim. Henri marcha ensuite contre Rome, qu'il assiégea pendant trois ans.

5. MORT DE SAINT GRÉGOIRE VII (1085). — Le pape fut enfin délivré par Robert Guiscard, duc de Calabre (1). Mais ne se trouvant pas en sûreté

(1) Voyez le *Exécis abrégé* de notre histoire du moyen âge. p. 107.

Rome, il se retira dans les États des Normands, à Salerne, où il mourut bientôt en prononçant ces belles paroles : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, voilà pourquoi je meurs en exil. » La grande œuvre de réforme de saint Grégoire VII fut dignement continuée par ses successeurs, Victor III et Urbain II, et ce dernier, non content d'embrasser tout l'Europe dans le cercle de ses sollicitudes, immortalisa son pontificat par la prédication des croisades. Il mourut trois ans après, en 1099.

QUESTIONNAIRE.

1. Quels abus s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique? Que fallait-il faire pour porter remède à de pareils maux?

2. Qui entreprit cette œuvre difficile? Racontez l'histoire de saint Grégoire VII jusqu'à

son élection.

3. Par où commença-t-il la grande œuvre de réforme?

4. Racontez les démêlés de ce pape avec Henri IV.

5. Comment mourut saint Grégoire VII? Son œuvre fut-elle continuée?

CHAPITRE II.

Prédication des croisades. Histoire de la première croisade (1095-1100).

1. OBJET ET MOTIFS DES CROISADES. — Avant que les Turcs-Seldjoucides se fussent emparés de la Palestine, les chrétiens, quoique malheureux et tourmentés, avaient assez librement exercé leur religion; mais dès que Jérusalem fut tombée au pouvoir des musulmans, les chrétiens furent accablés de humiliations et de mauvais traitements. De plus, les Turcs menaçaient sérieusement Constantinople, et il était à craindre que s'ils se rendaient maîtres de

cette ville, ils ne couvrissent ensuite l'Europe de leurs hordes dévastatrices. Les croisades eurent donc pour objet d'aller briser chez elle cette puissance ennemie et de décider du triomphe de la vérité sur l'erreur, de la liberté sur le despotisme, de la civilisation sur la barbarie. Elles n'étaient pas moins utiles, on le voit, à la cause de l'Europe et de l'humanité entière qu'à celle de la religion. Ces entreprises si salutaires dans leurs résultats ne furent pas moins justes dans leurs motifs. Les croisés, comme auxiliaires des empereurs d'Orient, entreprirent de rendre à ces princes les contrées que les musulmans leur avaient ravies; comme chrétiens, ils devaient arrêter le débordement de l'islamisme, et mettre un terme aux profanations des lieux où s'étaient accomplis les augustes mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ.

2. PLUSIEURS PÉLERINAGES AUX SAINTS LIEUX. — Les saints lieux, objet de la vénération des fidèles dès les premiers temps du christianisme, avaient surtout été visités avec un pieux empressement depuis que Constantin et sa mère, sainte Héléne, avaient enrichi Jérusalem de monuments célèbres. Depuis la conquête de la ville sainte par Omar, les fidèles établis à Jérusalem et les pèlerins qui s'y rendaient avaient eu à souffrir de cruelles persécutions. Ces vexations devinrent surtout intolérables lorsque les Fatimites se furent rendus maîtres de Jérusalem, et plus encore lorsque les Turcs les eurent enlevée aux Fatimites. Le tableau que faisaient les pèlerins de la tyrannie des infidèles et des indignations qui souillaient les

saints lieux, ma-
ges, ma-
bres, ay-
le pape f-
sité Jér-
arétiens
égoire
passai-
la dign-
ème de
memer
éditerran-
ne desc-
rbain I-
chef de
ites cor-

3. P

vait d'a-
ans le c-
ompris
ae chac-
oix de
ème té-
qui fu-
ber la
agne,
tente
ans le
no-
de
ces
de

eurs saints lieux, ne ralentit pas l'ardeur pour les pèleri-
 pour ges, mais elle se transforma en expéditions guer-
 nne- res, ayant pour but de délivrer la terre sainte.
 l'er- Le pape français, Sylvestre II, qui avait lui-même
 lisa- visité Jérusalem, fit un appel à tous les princes
 aoin- chrétiens contre les sectateurs du Coran. Saint
 l'hu- Grégoire VII, qui n'était étranger à rien de ce qui
 s'en- passait dans le monde catholique, et Victor III,
 e fu- son digne successeur, poursuivirent activement le
 croi- même dessein, et, à leur voix, il se fit plusieurs
 nient, armements, qui se bornèrent pourtant à purger la
 trées Méditerranée des pirateries des Sarrasins et à faire
 mme- une descente en Afrique. Ce fut seulement sous
 at de- Urbain II que la chrétienté se souleva à la voix du
 tions- chef de l'Eglise, et que les croisades proprement
 mys- dites commencèrent.

st. **3. PRÉDICATION DES CROISADES.** — Urbain II
 IX. — avait d'abord communiqué son projet aux Italiens
 dèles dans le concile de Plaisance (1094) ; mais il ne fut
 raient compris que des Français. Ce fut à Clermont (1095)
 at de- que chacun s'écria : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* A la
 blène, voix de l'ermite Pierre d'Amiens, qui avait été lui-
 ebres. même témoin de l'état déplorable des saints lieux
 r, les qui fut chargé par le souverain pontife de pré-
 ui s'y- parer la croisade en France, en Italie et en Alle-
 ersé- mague, les populations entières s'ébranlèrent, im-
 atolé- patientes d'aller combattre les ennemis de Dieu.
 maf- Au premier élan de l'enthousiasme, des ban-
 Tur- des nombreuses se mirent en marche sous la con-
 e ta- du de Pierre l'Ermite lui-même, et de quelques
 e de- uns chefs qu'elles s'étaient donnés ; mais victi-
 t les- mes de leur défiance et de leur indiscipline, elles allèrent inutilement

blanchir de leurs ossements le sol de la Hongrie et de la Bulgarie.

4. DÉPART DE L'ARMÉE DES CROISÉS. LEURS PREMIERS SUCCÈS. — Le reste des croisés s'organisa en divers corps, sous la conduite des princes les plus illustres de la chrétienté : Hugues de Vermandois, frère de Philippe 1^{er} ; Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine, et Baudouin, son frère ; Robert Courte-Heuze, duc de Normandie, Raymond, comte de Toulouse ; Bohémond de Tarente, fils de Robert Guiscard, et son neveu Tancrède, etc. L'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, était, en sa qualité de légat du saint-siège, le chef spirituel de toute l'armée. Les croisés étant arrivés à Constantinople, Alexis Comnène, qui les avait appelés avec tant d'empressement, fut effrayé de leur nombre, et dès lors ils ne cessèrent d'éprouver les effets de la malveillance et de la mauvaise foi des Grecs. Néanmoins ils conquièrent en son nom plusieurs villes, dans l'Asie-Mineure, sur le sultan d'Iconium, qu'ils défirent dans deux grandes batailles, l'une auprès de Nicée, l'autre auprès de Dorylée. Ils entrèrent ensuite en Syrie, où Baudouin fonda la principauté d'Edesse, et Bohémond celle d'Antioche (1098).

5. FONDATION DU ROYAUME DE JÉRUSALEM. — L'armée chrétienne, réduite à cinquante mille hommes, arriva en vue de Jérusalem. Après avoir donné l'essor à leur pieux enthousiasme, les croisés, malgré une chaleur dévorante, à laquelle se joignait une affreuse disette, entreprirent avec une infatigable ardeur le siège de la ville sainte. Enfin, après cinq semaines, Jérusalem tomba en leur

pouvoir un vendredi à trois heures. Godefroy de
 Bouillon fut proclamé, par son armée, roi de Jérusalem (1099), mais il ne voulut jamais consentir à porter une couronne d'or dans le lieu même où le Sauveur des hommes avait été couronné d'épines. Il se contenta du titre de *baron du Saint-Sépulchre*, et se montra digne de l'honneur qu'on lui avait fait, en gouvernant avec la plus haute sagesse. Les lois qu'il donna à son peuple sont célèbres sous le titre d'*assises de Jérusalem*. Ce prince, organisé d'après les principes du régime féodal, eut pour grands fiefs, au moment de sa plus haute prospérité, les principautés d'Edesse et d'Antioche, les comtés de Tibériade, de Tripoli, de Galilée, de Joppé, de Tyr, de Césarée, de Beyrouth et d'Héraclée. Godefroy ne régna qu'un an; il mourut en 1100 après avoir remporté sur les infidèles la célèbre bataille d'Ascalon (1).

QUESTIONNAIRE.

Quels furent les motifs et l'objet des croisades? Peut-on dire que ces expéditions étaient justes?

2. Depuis quand les saints lieux avaient-ils été visités par les pèlerins? Quelle était la situation des chrétiens d'Orient depuis la conquête de Jérusalem par Omar? Les vexations des infidèles rappelaient-elles le zèle des pèlerins? Quels furent des papes qui firent des efforts pour dé-

cider les princes chrétiens à marcher à la conquête des saints lieux?

3. Quel fut le pape qui obtint enfin ce résultat? Dans quelles assemblées proposa-t-il la guerre sainte? Quel effet produisit sa parole au concile de Clermont? Qui chargea-t-il de prêcher la croisade? Quel fut le chef des premières troupes qui se mirent en marche? Quelle fut leur destinée?

(1) Voyez dans notre Atlas la carte des *Principautés fondées par les Croisés*.

4. Sous quels chefs marcha le reste des croisés? Comment se conduisit à leur égard Alexis Comnène? Que firent les croisés pour ce prince? Quels succès les croisés obtinrent-ils dans l'Asie-Mineure? — en Syrie?

5. A quel nombre se trou-

vaient-ils réduits lorsqu'ils arrivèrent sous les murs de Jérusalem? Quand se rendirent-ils maîtres de cette ville? Qui choisirent-ils pour roi? Quel titre prit Godefroy? Comment gouverna-t-il? Quels furent les grands fiefs du royaume de Jérusalem?

CHAPITRE III.

Saint Bernard. Prédication de la seconde croisade (1145).

1. SAINT BERNARD A CITEAUX. — Bernard, né au château de Fontaines, en Bourgogne, réunissant dans sa personne les grâces extérieures du corps et les plus rares qualités de l'esprit, aussi avait-on conçu de lui les plus belles espérances. Malgré la brillante position qui l'attendait dans le monde, il forma cependant la généreuse résolution de se sacrifier à Dieu. Ses frères et ses amis firent tous leurs efforts pour le détourner de son projet, mais il s'y affermit davantage, et parvint même à ramener à ses idées ceux qui auparavant lui avaient été le plus contraires. Il fut suivi à Cîteaux par ses frères, à l'exception du dernier qui resta près de leur père pour le consoler pendant sa vieillesse. Au moment du départ, l'aîné, voyant leur jeune frère jouer avec d'autres enfants, lui dit : « Vous serez l'unique héritier de notre maison ; nous vous laissons tous nos biens. » — « Oui, répondit l'enfant, les biens du ciel sont pour vous, et ceux de la terre sont pour moi : le partage n'est pas égal. »

resta cependant ; mais dans la suite il vint se réunir à ses frères.

Dès que Bernard fut entré à Cîteaux, on vit briller en lui les plus sublimes vertus : il s'appliqua tellement à mortifier ses sens, qu'il semblait être devenu un homme tout spirituel. Il soutenait par son exemple la ferveur de ses compagnons, et ranimait la sienne au souvenir des motifs de sa conversion, en se disant à lui-même : *Bernard dans quel dessein es-tu venu ici!* Ces courtes paroles lui inspiraient un nouveau courage pour remplir les devoirs de la vie religieuse.

2. FONDATION DE CLAIRVAUX. — Son exemple attira un si grand nombre de religieux dans la maison de Cîteaux, qu'on fut bientôt obligé de fonder d'autres abbayes. Celle de Clairvaux fut bâtie dans la vallée d'Absinthe, dont les bois avaient longtemps servi de retraite aux voleurs. Saint Bernard ayant été nommé abbé de Clairvaux, fixa à douze le nombre des religieux de la nouvelle abbaye ; mais le nombre ne tarda pas à s'accroître considérablement. On y voyait des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le monde, se glorifiaient dans la pauvreté de Jésus-Christ, et souffraient avec joie la fatigue du travail et les privations. Le saint abbé était partout à la tête de son troupeau, s'imposant par lui-même les plus lourdes tâches.

3. INFLUENCE DE SAINT BERNARD. — Ses talents et ses vertus le rendirent célèbre dans le monde entier. Dieu l'ayant favorisé du don des miracles, il guérissait, en les touchant ou en faisant sur eux le signe de la croix, les malades de toute espèce,

aveugles ou paralytiques, qu'on lui amenait de fort loin. Les conversions qu'il opéra, grâce à son éloquence persuasive ou plutôt à l'esprit divin qui l'animaient, n'étaient pas moins surprenantes. Plusieurs Eglises conçurent le désir de l'avoir pour pasteur : on lui offrit l'archevêché de Milan, celui de Reims, l'évêché de Langres et celui de Châlons. Il refusa constamment ces dignités, ne cherchant qu'à s'ensevelir dans la retraite, à instruire les religieux et à s'instruire lui-même des voies de Dieu. Mais le crédit que ses lumières et sa sainteté lui donnaient troubla souvent sa solitude. On recourait à lui de tous côtés, et son zèle l'obligeait à prendre part aux différentes affaires de l'Eglise. Il était à la fois le refuge des malheureux, le défenseur des opprimés, le fléau des hérétiques, l'oracle des souverains pontifes, le conseil des évêques et des rois ; en un mot, l'homme de l'Eglise, toujours prêt à en défendre l'unité, à en combattre les ennemis.

4. PRÉDICATION DE LA DEUXIÈME CROISADE. —

La terre sainte étant en danger de retomber au pouvoir des infidèles, qui s'étaient déjà emparés de la ville d'Edesse et y avaient fait un horrible massacre des chrétiens, le roi de Jérusalem demanda des secours aux princes d'Occident. Le pape, alarmé de la triste situation où se trouvait la Palestine, entreprit de rallumer dans le cœur des chrétiens la même ardeur que cinquante ans auparavant Urbain II y avait excitée. Il écrivit au roi de France pour exhorter les Français à prendre les armes en faveur de la religion et chargea saint

Bernard de prêcher la croisade. L'illustre solitaire s'acquitta de la mission qui lui était confiée non-seulement en France, mais encore en Allemagne avec un succès prodigieux. Le roi de France Louis VII, qui quelque temps auparavant avait, dans un mouvement de colère, ordonné l'incendie de Vitry, prit la croix pour réparer sa faute (1147). L'empereur d'Allemagne, Conrad III, suivit son exemple.

5. REVERS DES CROISÉS. — Ayant laissé l'administration de ses États à son fils Henri, Conrad partit avec une brillante armée ; mais, par la perdition de l'empereur d'Orient, Manuel Comnène, il essuya de grands revers. Les Français, de leur côté, souffrirent cruellement de la famine et des attaques des Turcs. Les deux princes, arrivés en Syrie avec très-peu de forces, échouèrent au siège de Damas et retournèrent dans leurs États, laissant le royaume de Jérusalem dans la plus grande détresse (1149). Ces revers excitèrent des murmures contre saint Bernard qui avait prêché la croisade, et qui en avait fait espérer un heureux succès. Il se justifia en disant que les désordres des croisés avaient attiré la colère de Dieu et empêché l'exécution de ses promesses, comme autrefois les Israélites dans le désert avaient été exclus de la terre promise à cause de leurs crimes. Déjà épuisé de fatigue et d'austérités, il ne survécut pas longtemps à cette disgrâce. On le considère comme le dernier des Pères de l'Église.

QUESTIONNAIRE.

Où naquit saint Bernard ? Dans quel monastère se consacra-t-il au Seigneur ? Ses frères l'ont-ils imité ? Par quel moyen s'excitait-il à la ferveur ?

2. À quelle occasion Clairvaut fut-il fondé ? Quelle merveille y opéra saint Bernard ?

3. Son nom devint-il célèbre ? Quelles dignités lui offrit-on ? Quelle influence exer-

çait-il sur le monde ?

4. En quel état se trouvait la Palestine avant la prédication de la deuxième croisade ? Par qui fut-elle prêchée ? Quels furent les succès des prédications de saint Bernard ?

5. Quels revers essayèrent les croisés ? Quels murmures excitèrent ces revers ? Comment saint Bernard se justifia-t-il ?

CHAPITRE IV.

Alexandre III et Frédéric Barberousse. Saint Thomas Becket et Henri II. Prédication de la troisième croisade (1162-1194).

1. DESPOTISME DE FRÉDÉRIC BARBEROUSSE. — Pendant que les papes défendaient la chrétienté au dehors contre l'invasion musulmane, ils veillaient au dedans sur les intérêts des peuples et les protégeaient contre le despotisme des souverains. La grande lutte du sacerdoce et de l'empire, commencée sous saint Grégoire VII, n'était point terminée. Les empereurs se montraient obstinément attachés à leurs prétentions excessives, et l'Église était obligée de leur résister. Frédéric Barberousse, homme de grand génie qui fournit un des règnes les plus éclatants de l'histoire d'Allemagne, parut encore plus violent et plus ambitieux que ses prédécesseurs. Après avoir rétabli l'ordre dans son empire et étendu sa suzeraineté sur

la Pc
dant
bard
indéq
mém
sorte
avait
maît.
publi
potis
dura
se re
sous
raser
ruine
2.
villes
l'emp
des g
ribles
orgue
sorte
entiè
Alex
Fran.
3.
— Au
nait s
était
avoir
entic
haut

En Pologne et la Hongrie, il passa en Italie, prétendant exercer un pouvoir absolu sur les villes lombardes, qui, depuis longtemps, jouissaient d'une indépendance presque complète, et sur Rome elle-même. Il avait fait donner à ses prétentions une sorte de sanction par l'université de Bologne, qui avait décidé, qu'en sa qualité d'empereur, il était le maître du monde. Milan, la plus puissante des républiques lombardes, s'arma pour résister au despotisme impérial ; mais après une lutte héroïque qui dura deux ans, les habitants furent contraints de se rendre à discrétion. L'empereur ordonna que sous huit jours la ville fût évacuée ; il fit ensuite raser cette opulente cité, et semer du sel sur ses ruines (1162).

2. EXIL D'ALEXANDRE III. — Toutes les autres villes, saisies de terreur, se soumirent alors, et l'empereur leur imposa, sous le nom de *podestats*, des gouverneurs qui les tyrannisèrent par d'horribles exactions. Frédéric, dans l'ivresse de son orgueil, était allé jusqu'à se déclarer en quelque sorte chef de la religion, en nommant un antipape entièrement dépendant de ses volontés, et le pape Alexandre III avait été obligé de se réfugier en France où un généreux asile lui avait été offert.

3. SAINT THOMAS BECKET RÉSISTE A HENRI II. — Au moment où le courageux pontife abandonnait ses États, Thibaut, archevêque de Cantorbéry, était aussi contraint de quitter l'Angleterre, pour avoir soutenu les droits de l'Église contre les prétentions despotiques du roi Henri II. Le prélat Thibaut étant mort, le roi crut utile à ses ambitieux

projets de donner le siège vacant à Thomas Becket qui était alors son premier ministre. Thomas, craignant que sa conscience ne pût souffrir les usurpations que préméditait Henri contre les droits du clergé, refusa obstinément l'honneur qui lui était fait. Mais le monarque insista, et le chancelier dut échanger les sceaux de l'État contre la crosse primatiale (1162). Dès lors, un changement complet s'opéra dans sa vie : il quitta le faste de la cour, dont il se parait avec ostentation quand il était chancelier, pour pratiquer la pauvreté apostolique. Il devint le père des pauvres, et résolut de défendre les droits de son Église. Il demanda donc à Henri de lui restituer tous les biens dont il l'avait injustement dépouillée ; mais celui-ci répondit par des statuts qu'il fit promulguer dans un synode à Clarendon (1164). Ces statuts, qui ôtaient à l'Église d'Angleterre toute sa liberté, et confisquaient au profit de l'autorité royale toutes les dignités ecclésiastiques, avaient été signés par Thomas dans un premier instant de faiblesse. Mais le remords ne tarda pas à se faire sentir au fond de son cœur ; il en écrivit au pape Alexandre III, qui le désapprouva et condamna les statuts qu'il avait souscrits. Alors l'illustre archevêque s'étant rétracté, Henri le força de sortir du royaume. Le courageux pontife se réfugia d'abord à Saint-Omer, puis à Pontigny et à Vézelay, d'où il excommunia Henri II.

4. MARTYRE DE SAINT THOMAS (1170). — Louis VII, et Alexandre III s'étant ouvertement déclarés les protecteurs de l'archevêque de Cantorbéry, le roi d'Angleterre dut céder, quoique à regret,

et ;
Égl.
tôt
mo
Que
cœu
cou
ran
ren
de
tier
leri
5
chr
gna
du
Ror
nor
chr
lad.
ser
lon
san
gue
Mil
une
bar
l'hc
en.
en
tru
ma

et permettre au noble exilé de rentrer dans son Église, qui était impatiente de le revoir; Mais bientôt les divisions recommencèrent, et le roi, dans un moment de colère, eut l'imprudence de s'écrier : *Quoi! pas un de ces lâches que je nourris n'aura le cœur de me débarrasser de ce prêtre!* Aussitôt quatre courtisans qui avaient entendu ces paroles, espérant s'attirer les bonnes grâces de Henri II, allèrent égorger le pieux archevêque au pied même de l'autel. Alexandre III canonisa ce héros chrétien, et les fidèles de tous les pays allèrent en pèlerinage à son tombeau.

5. TRIOMPHE D'ALEXANDRE III (1177). — La chrétienté tout entière ayant témoigné son indignation contre Frédéric Barberousse, le persécuteur du souverain pontife, Alexandre III fut rétabli à Rome (1165). L'empereur entreprit bientôt une nouvelle expédition contre la capitale du monde chrétien, mais son armée fut anéantie par une maladie contagieuse. Tandis qu'il était forcé de repasser en Allemagne sous un déguisement, les villes lombardes chassaient les podestats, et reconnaissant Alexandre III pour leur chef, formaient une ligue dont le premier résultat fut la reconstruction de Milan. Elles bâtirent en même temps une ville dans une position importante pour la défense de la Lombardie, et lui donnèrent le nom d'Alexandrie, en l'honneur du pontife. Frédéric, retenu longtemps en Allemagne par les révoltes des Welf, passa enfin en Italie en 1174, et signala son arrivée par la destruction de Suze, dont il fit un monceau de ruines; mais il échoua au siège d'Alexandrie, et vaincu bien-

tôt après à Legnano (1176), il fut contraint, par un traité signé à Venise, de reconnaître la liberté de l'Italie et les droits du saint-siège.

G. HISTOIRE DE LA TROISIÈME CROISADE. — La lutte entre le saint-siège et l'empire semblait prête à se ranimer encore, lorsque la nouvelle de la prise de Jérusalem, par les Turcs, se répandit en Europe. Alors le zèle des chrétiens de l'Occident se réveilla avec une ardeur nouvelle. A la voix de Guillaume de Tyr, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, le Danemark et plusieurs autres États fournirent de nombreuses armées ; en sorte que le mouvement fut plus général que celui de la première croisade, qui avait été presque exclusivement l'œuvre de la France. Les trois hommes les plus distingués de leur siècle par le courage et le génie, Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, Philippe Auguste, roi de France, et Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, se mirent à la tête des croisés. Frédéric Barberousse, suivi d'une armée formidable, se rendit par terre dans l'Asie-Mineure ; malheureusement, après avoir surmonté de nombreux obstacles il trouva la mort dans les eaux du Sélef en Cilicie (1190). Alors son armée se débanda, et, de trois cent mille croisés qui avaient marché sous ses ordres, cinq mille seulement arrivèrent à Constantinople. Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion se rendirent en Palestine par mer, et trouvèrent les chrétiens d'Orient occupés au siège de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre (1191). La ville fut prise après de brillants faits d'armes, et Philippe Auguste se hâta de repartir pour la France

Rich-
tine,
mais
duc
dém
nest
vité
fers,
celle
peup

1.
tentio
rousse
la vill
2. C
tes
se réf
3.
même
Queis
Henri
Becke
4. C
seurs.

Po

1.
Junc
le dr
célèb

Richard demeura encore quelque temps en Palestine, signalant sa valeur par d'inutiles exploits, mais à son retour (1192), il fut fait prisonnier par le duc d'Autriche, avec lequel il avait eu de violents démêlés lors du siège de Saint-Jean-d'Acre. Le ménestrel Blondel ayant découvert le lieu de la captivité du monarque anglais, implora, pour briser ses fers, le pape Célestin III, dont l'autorité, comme celle de ses prédécesseurs, était la sauvegarde des peuples et des rois (1194).

QUESTIONNAIRE.

1. Quelles étaient les prétentions de Frédéric Barberousse? Comment traita-t-il la ville de Milan?

2. Quelles furent les craintes des autres villes? Où se réfugia Alexandre III?

3. Que se passait-il en même temps en Angleterre? Quels étaient les desseins de Henri II? Que fit Thomas Becket? Où se réfugia-t-il?

4. Quels furent ses défenseurs? Comment reçut-il la

couronne du martyr? Par qui fut-il canonisé?

5. Comment Alexandre III fut-il lui-même rétabli? Quels revers essuya Frédéric Barberousse? Où signa-t-il la paix? Reconnut-t-il dans ce traité les droits de l'Église qu'il avait violés?

6. A quelle époque fut prêchée la troisième croisade? Par qui fut-elle prêchée? Quels princes y prirent part? Quels furent ses résultats?

CHAPITRE V.

Pontificat d'Innocent III. Cinquième croisade. Empire français de Constantinople (1198-1216).

I. CARACTÈRE DU PONTIFICAT D'INNOCENT III. — Innocent, de l'illustre famille des Conti, avait étudié le droit et la théologie dans les universités les plus célèbres, à Paris, à Rome et à Bologne. Elevé

malgré lui au trône pontifical, il songea aussitôt à délivrer Rome et l'Italie de la domination étrangère et à faire partout respecter et chérir sa puissance, en établissant dans tous les pays qui lui étaient soumis le règne de la douceur et de la justice. A son avènement, l'Allemagne était désolée par la guerre civile, et tous les royaumes chrétiens étaient en proie à de graves désordres que l'intervention seule du souverain pontife pouvait faire cesser. Innocent, guidé par son génie, comprit l'étendue de sa mission, et, pour la remplir, il ne manqua ni de prudence ni de courage.

2. AFFAIRES D'ALLEMAGNE. — Innocent garda d'abord la plus sévère neutralité entre Philippe de Souabe et Othon de Brunswick qui se disputaient le trône d'Allemagne. Cependant les droits d'Othon lui ayant paru mieux fondés, il se déclara pour ce prince et participa même à son élection lorsqu'après dix ans de rivalité, Philippe, son compétiteur, eut été assassiné au moment où sa cause triomphait (1208). Chacun espérait que le nouvel empereur, enchaîné par la reconnaissance envers le pape, ne désolerait pas la chrétienté en renouvelant la lutte de l'empire contre le saint-siège, au moins tant que durerait le règne de son bienfaiteur; mais il n'en fut point ainsi. A peine Othon fut-il couronné, qu'il s'efforça de faire revivre les prétentions de ses prédécesseurs sur la liberté de Rome et de l'Italie. Après avoir employé la persuasion et la douceur pour le ramener à de meilleurs sentiments, Innocent finit par l'excommunier et le déposer. Othon n'eut pas honte de se ligu-

avec s
quelq
Philippe
fut vai
dans l
d'Aller
déric

3.

LA CH.
rope é
est au
L'Ang-
liberté
le zèle
Terre,
l'ordre
qui pe
ecclés
pagne
sainte
même.
avaier
de la b
Maure.
sollici
enfin,
mer e
médie
du sch
glise.
outes
de Jér

avec ses vassaux, avec le roi d'Angleterre et avec quelques autres princes contre le roi de France Philippe Auguste, qui avait pris parti pour le pape. Il fut vaincu à Bouvines, et mourut quelque temps après dans l'obscurité. Sur la proposition d'Innocent III, l'Allemagne reconnut pour empereur le jeune Frédéric II et la paix fut pour le moment rétablie.

3. INFLUENCE D'INNOCENT III SUR LE RESTE DE LA CHRÉTIENTÉ. — Presque tous les Etats de l'Europe étaient alors soumis au saint-siège, et il n'en est aucun qui n'ait eu à se louer de son influence.

L'Angleterre dut à sa protection sa force et sa liberté. C'en était fait du clergé dans ce pays, si le zèle d'Innocent n'eût résisté au roi Jean sans Terre, qui s'arrogeait une puissance absolue dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel, et qui pensait avoir le droit de disposer des dignités ecclésiastiques comme des emplois civils. En Espagne et en Portugal, Innocent III fit respecter la sainteté du mariage, en obligeant les rois eux-mêmes à rompre les alliances coupables qu'ils avaient contractées, et il sauva ces deux nations de la barbarie, en prêchant une croisade contre les Maures. Le saint-père étendait aussi sa vigilante sollicitude sur la Scandinavie et sur les Etats slaves; enfin, partout où il existait des désordres à réprimer et des plaies à guérir, il s'empressait d'y remédier. Il écrivit même aux Russes pour les retirer du schisme et les faire rentrer dans l'unité de l'Eglise. Mais une pensée généreuse dominait en lui toutes les autres; c'était la délivrance du royaume de Jérusalem et la ruine de la puissance musulmane

4. CINQUIÈME CROISADE. — Son prédécesseur, le pape Célestin III, avait prêché la quatrième croisade qui n'avait eu presque aucun succès. Innocent III invita Foulques, curé de Neuilly, à faire ses efforts pour ranimer dans l'Occident cette ardeur qui avait autrefois soulevé l'Europe contre l'Asie. L'éloquence du nouveau prédicateur fit une impression profonde qui pourrait être comparée à celle que produisit naguère la voix de Pierre l'Ermitte. De tous côtés on s'arma pour la délivrance des lieux saints. Les plus illustres croisés furent Thibaut de Champagne, Simon de Montfort, Louis de Blois, Boniface, marquis de Montferrat, et Baudouin IX, comte de Flandre et de Hainaut. Les croisés allèrent d'abord à Venise demander des vaisseaux pour se rendre en Syrie; mais n'ayant pu payer le prix convenu, ils consentirent, comme compensation, à aller assiéger la ville maritime de Zara, en Dalmatie, pour le compte des Vénitiens. Le jeune Alexis, fils d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, vint implorer le secours des croisés en faveur de son père qu'un usurpateur avait détrôné; il leur fit de si belles promesses, que les généreux guerriers n'hésitèrent point à s'écarter de leur route, et après six jours de combat ils replacèrent sur le trône Isaac qui associa son fils à l'empire. Mais ces deux princes excitèrent bientôt de grands mécontentements par les impôts qu'ils furent obligés de prélever pour payer les sommes promises aux croisés. Une sédition les renversa du trône, et ils périrent l'un et l'autre. Alors les croisés firent pour leur compte la conquête de Constantinople, et ayant

ondé
atin d
iale à
ait ex
es em
fidèle
bles
Eglise
er de
nces

4. Que
onde c
Innoce
2. Qu
vers l
dispu
magne
ude d'
mplacé
3. Quel
Innoce

Innoce

1. F
e dev
Innoce
protège
roy
suzer
e de

seur, le fondé un nouvel empire qui prit le nom d'empire
 e croi- latin d'Orient, ils discernèrent la couronne impé-
 . Inno- riale à Baudoin de Flandre (1204). Innocent III vou-
 à faire- ait excommunier les croisés qui avaient dépossédé
 elle ar- es empereurs chrétiens, au lieu de combattre des
 contre- fidèles, et qui, par là, s'étaient montrés plus sen-
 fit une- sibles à leurs intérêts personnels qu'à la cause de
 parée à- l'Eglise. Mais il reconnut qu'il était préférable d'u-
 re l'Er- ser de modération et d'indulgence dans les circons-
 nce des- tances critiques où se trouvait la papauté.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|--|--|
| <p>1. Quelle était la situation du monde chrétien à l'avènement d'Innocent III ?</p> <p>2. Quelle fut sa conduite vers les deux princes qui disputaient le trône d'Allemagne ? Quelle fut l'ingratitude d'Othon ? Par qui fut-il remplacé ?</p> <p>3. Quelle influence exerça Innocent III ? Que fit-il pour</p> | <p>l'Angleterre ? — l'Espagne ? — les États les plus reculés ? Quelle fut sa principale pensée ?</p> <p>4. Qui prêcha la cinquième croisade ? Quel fut l'effet de cette prédication ? Que firent les croisés ? Furent-ils approuvés par le pape ? Pourquoi Innocent III les épargna-t-il ?</p> |
|--|--|

CHAPITRE VI.

Innocent IV et Frédéric II. Sixième croisade (1212-1235).

1. FRÉDÉRIC II ET LE SAINT-SIÈGE. — Frédéric II devait son élévation et sa puissance qu'au pape Innocent III qui, en toutes circonstances, l'avait protégé, comme son pupille, et lui avait conservé le royaume de Sicile dont les papes avaient la suzeraineté. Quand Othon fut déposé, le pape désigna son protégé aux suffrages des élec-

teurs, et le fit reconnaître empereur d'Allemagne (1215). Frédéric, né avec les talents les plus brillants, se plaisait à récompenser le mérite partout où il le trouvait, mais à ces rares qualités il alliait de grands défauts. Il se montra l'esclave des plus ignominieuses passions, et son ambition démesurée l'excita à imiter ses prédécesseurs, en portant atteinte aux libertés de Rome et de l'Italie. Tant qu'Innocent III vécut, il resta fidèle à ses serments. L'ingratitude eût été trop criante, s'il se fût tourné contre celui qui avait été le protecteur de son enfance et l'auteur de son élévation. Mais après sa mort (1216) il se montra l'ennemi du saint-siège, et se mit peu en peine de ses serments. Ainsi, à son couronnement, il avait promis d'entreprendre une croisade et de ne point unir le royaume de Sicile à l'empire : il viola cette dernière promesse en désignant pour son successeur à l'empire, Henri, son fils aîné, qui était déjà roi de Sicile. Quant à la croisade, il la différa sans cesse, trompant par de vains prétextes le successeur d'Innocent, Honorius III.

2. SIXIÈME CROISADE (1228). — Enfin, pressé par la volonté énergique de Grégoire IX, il sembla faire des préparatifs, monta sur le vaisseau qui devait le transporter en Asie, mais il revint trois jours après, alléguant une maladie. Le pontife le frappa d'excommunication. Alors ce prince, non moins dissimulé qu'impie, entama des négociations avec Malek-Kamel, sultan d'Égypte, et partit sans se faire absoudre de la sentence du souverain pontife. Arrivé en Orient, il négocia avec le sul-

du Caire, et ne se préoccupa point de la prospérité des établissements des chrétiens. Les témoignages d'amitié qu'échangèrent dans le cours de leurs relations l'empereur et le chef des infidèles, disposèrent et les musulmans et les catholiques. Enfin, Frédéric obtint la ville de Jérusalem, mais à la condition honteuse de n'en pas relever les murailles et d'y laisser aux Turcs le libre exercice de leur culte. Il y fit son entrée sans gloire, au milieu des murmures des chrétiens, qui s'offensaient de voir une mosquée à côté de l'église du Saint-Sépulchre. Son désir eut été de se faire nommer roi de Jérusalem, mais il ne trouva personne qui voulût couronner un prince excommunié. Alors il quitta Palestine, et passa en Occident, où l'attendaient les plus violents orages provoqués par ses fautes nombreuses (1230).

3. RETOUR DE FRÉDÉRIC II. NOUVELLES LUTTES CONTRE LE SAINT-SIÈGE. — Pendant son absence, Rainald, son lieutenant, qu'il avait laissé en Sicile, attaqua les Etats du pape, en entrant avec une nombreuse armée dans la marche de Spolète. Les cardinaux du Vatican frappèrent l'usurpateur, mais Frédéric s'empressa de se soumettre et de faire au saint-siège les plus belles promesses, qui malheureusement n'étaient pas sincères. A peine eut-il signé la paix qu'il déchaîna contre la Lombardie le prince Eccelin de Romano, qui réduisit en servitude toutes les villes lombardes. Enivré par ces succès, l'empereur, levant de nouveau le masque, résolut de dépouiller le saint-siège de sa puissance temporelle. Il ravit la Sardaigne à sa suzeraineté,

et dépouilla l'Église de toute sa liberté dans le royaume de Naples. Grégoire IX, poussé à bout par tous ces excès, excommunia une seconde fois ce prince impie, qui ne rougissait pas de s'allier aux Sarrasins pour défendre ses desseins tyranniques (1240). Frédéric en appela à un concile général que Grégoire convoqua à Rome ; mais l'empereur fit jeter en prison tous les évêques allemands et français qui s'y rendaient, et mit le siège devant la ville éternelle. Grégoire presque centenaire mourut inébranlable au milieu de tant de périls (1241).

4. INNOCENT IV. DÉPOSITION DE FRÉDÉRIC II. SAINTE TRISTE FIN (1241-1250). — A Grégoire IX on donna pour successeur Célestin IV, qui n'occupa le saint siège que dix-huit jours. Après deux ans de contestations soulevées par Frédéric, on élut un de ses amis, le cardinal Fieschi. Mais le nouveau pontife, qui prit le nom d'Innocent IV comprit que ses affections devaient se taire devant ses devoirs. Après avoir essayé des moyens de douceur, il s'échappa de l'Italie, où l'empereur faisait surveiller toutes ses démarches, et, se fixant à Lyon, sous la protection de saint Louis, il y convoqua un concile général, dont Frédéric rendait la réunion impossible en Italie. Malgré la défense que fit présenter Frédéric par un de ses confidents, il fut excommunié en plein concile, et on le déclara déchû de la dignité impériale (1245). A cette nouvelle plaçant sa couronne sur sa tête, il s'écria d'une voix terrible : *Je l'ai encore cette couronne, et avant qu'elle ne me soit arrachée, il coulera bien du sang.* Mais toutes ces menaces n'aboutirent qu'à

quelqu
mou
nd ne
etit-fil
onne
chafat
ohens
ise (12

A qui
n'élev
ractère
nqua-t
il avait
Dans
a-t-i
el fut
isade ?
Que

Sain

1. Éd.
publée
e étai
piété
douze
tuelle
rna le
euse p
mour
ait sc

quelques efforts impuissants. Accablé de revers, mourut dans un coin de l'Italie. Son fils Conrad ne lui survécut que quatre ans (1254), et son petit-fils Conradin, ayant voulu disputer la couronne de Sicile à Charles d'Anjou, périt sur un échafaud. Ainsi s'éteignit tristement la dynastie des Hohenstauffen qui avait causé tant de maux à l'États fran-aise (1268).

QUESTIONNAIRE.

- 1. A qui Frédéric II devait-il son élévation ? Quel était son caractère ? A quelle époque monta-t-il aux promesses qu'il avait faites ?
- 2. Dans quelles dispositions alla-t-il en terre sainte ? Quel fut le résultat de cette expédition ?
- 3. Que se passa-t-il en Italie après son retour ? Comment traita-t-il les villes lombardes ? Pourquoi fut-il excommunié par Grégoire IX ?
- 4. Quel fut le pape qui le déposa ? Dans quel concile cette sentence fut-elle portée ? Quelles furent les destinées de ce prince et de sa famille ?

CHAPITRE VII.

Saint Louis. Dernières croisades (1226-1270).

I. ÉDUCATION DE SAINT LOUIS. — Si l'Église était troublée par l'ambition de l'empereur d'Allemagne, elle était consolée, d'un autre côté, par les vertus et la piété du roi de France. Saint Louis, à peine âgé de douze ans lorsque son père mourut, fut élevé sous la tutelle de sa mère, Blanche de Castille, qui gouverna le royaume en qualité de régente. Cette vertueuse princesse inspira de bonne heure à son fils le amour de la vertu et le goût de la piété. Elle lui répétait souvent ces belles paroles si dignes d'une mère

chrétienne : « Mon fils, quelque tendresse que j'aie pour vous, j'aimerais mieux vous voir privé du trône et de la vie, que souillé d'un péché mortel. » Le jeune Louis prenait plaisir à écouter les sages instructions de sa mère, et il ne les oublia jamais.

Lorsqu'il eut atteint sa majorité, il prit en main les rênes de l'État et demeura fidèle à remplir tous ses devoirs. Magnifique, lorsque les circonstances l'exigeaient, il aimait cependant l'économie et préférait en toutes choses la simplicité : ses habits, sa table, sa cour, tout annonçait un prince ennemi du faste. Après avoir donné la plus grande partie de son temps aux affaires de l'État, il se plaisait à converser avec des personnes pieuses, et consacrait chaque jour quelques heures aux exercices de la religion.

2. SAINT LOUIS PREND LA CROIX. — L'amour de saint Louis pour ses peuples, son zèle pour la gloire de Dieu, son dévouement pour l'Église, l'avaient déjà rendu vénérable à tous les Chrétiens, lorsqu'une maladie dangereuse dont il fut atteint, devint l'occasion de la première croisade qu'il entreprit à la terre sainte. Le mal qu'il éprouvait était si violent qu'à chaque instant on craignait pour ses jours ; il tomba enfin dans un assoupissement tel que pendant quelques moments on le crut mort. Ceux qui l'entouraient placèrent sur lui le morceau de la vraie croix et les autres reliques qui avaient été envoyées de Constantinople, et de toutes parts on adressa au ciel des prières pour sa conservation. Lorsqu'il sortit de sa léthargie, la première parole qu'il prononça fut pour appeler l'évêque de Paris

et pou
vœu
fit bea
manif
cevar
clara
parut
toute
cices
son v
prirer
noble

3.

confié
qua à
pour
empir
de Jé
miette
surpr
Nil, il
roi lu
Les v
leur p
religi
il s'ag
sujets
Un ro
gent ;

(1) M
en Fran
50 fr. de

et pour lui demander la croix, parce qu'il avait fait vœu d'aller au secours de la terre sainte. Le prélat fit beaucoup de difficultés, mais le roi insista d'une manière si touchante qu'il ne put refuser. En recevant la croix, il la baisa affectueusement et déclara qu'il était guéri. En effet, bientôt après il reparut au milieu de son peuple qui lui témoigna toute sa joie. Saint Louis se disposa par des exercices pieux et par de bonnes œuvres à accomplir son vœu. A son exemple, la plupart des princes prirent la croix, et ce noble élan gagna bientôt la noblesse et le peuple.

3. SEPTIÈME CROISADE (1248). — Après avoir confié la régence à sa mère, saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes, le 27 août 1248, et fit voile pour l'Égypte, afin d'attaquer au centre de son empire le sultan du Caire, qui était alors maître de Jérusalem. Les croisés s'emparèrent de Damiette et marchèrent ensuite sur le Caire. Mais surpris par les marais formés par l'inondation du Nil, ils furent taillés en pièce à Mansourah, et le roi lui-même tomba entre les mains des infidèles. Les vainqueurs admirèrent la grandeur d'âme de leur prisonnier, et conçurent une haute idée d'une religion qui inspirait de pareils sentiments. Quand il s'agit de traiter de sa rançon et de celle de ses sujets, le monarque prononça ces belles paroles : *Un roi de France ne se rachète point à prix d'argent ; je donnerai un million de besants d'or* (1)

(1) Monnaie de l'empire de Constantinople dont l'usage se répandit en France dans le XII^e et le XIII^e siècle; on croit qu'elle valait environ 50 fr. de notre monnaie.

pour mes sujets et Damiette pour ma personne. Saint Louis se rendit ensuite en Palestine, où il resta trois ans, s'occupant à fortifier les villes, et surtout à rétablir la concorde entre les princes chrétiens. Enfin la nouvelle de la mort de sa mère l'obligea de retourner dans ses États (1254).

4. RETOUR DE SAINT LOUIS EN FRANCE. SA GLOIRE. — Saint Louis, revenu de la terre sainte, se montra admirable dans toutes ses actions. Ennemi de toutes les divisions, il interposa sa conciliante médiation partout où des querelles éclataient. C'est ainsi qu'on le vit successivement remplir ce rôle pacificateur dans les démêlés qui s'élevèrent entre le duc de Bretagne et le roi de Navarre, entre le roi de Navarre et le roi d'Angleterre, entre Henri III et ses barons, même entre Grégoire IX et Frédéric II. Dans sa politique extérieure, il fixa les limites de la France en cédant au roi d'Aragon ses droits sur Barcelone et la marche d'Espagne, à condition que celui-ci renoncerait à sa suzeraineté sur le midi de la France. Plein de loyauté, au lieu de profiter des embarras de Henri III pour le chasser de France, il lui donna le Limousin, le Périgord, le Quercy et la Saintonge, ne se réservant des conquêtes de Philippe Auguste, que la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Poitou. Sans ambition, il avait déjà refusé pour Robert de France la couronne impériale, quand il refusa encore pour son frère, Charles d'Anjou, la couronne des Deux-Siciles. Il ne versa pas une goutte de sang pour agrandir les domaines de sa couronne, et cependant aucun roi ne fit des

acqui
posse
au ro
Sanc
Percl
hors,
plein
ouvr
fortif
des s
faveu
conir
prosi
pora
et les
plus
son C
enfir

5.

(1270
croi.
cont
arri
solu
barç
Il se
juré
prop
frèr
se n
cett
adu

acquisitions aussi considérables. Outre les vastes possessions du comte de Toulouse, il ajouta encore au royaume les comtés de Chartres, de Blois et de Sancerre avec leurs fiefs, ceux de Màcon, du Perche, d'Arles, de Forcalquier, de Foix et de Cahors, avec plusieurs grandes villes. Législateur plein de sagesse, il favorisa la liberté du peuple, ouvrit à la bourgeoisie les assemblées publiques, fortifia la royauté en attaquant ce que le pouvoir des seigneurs avait d'abusif, et régla la justice en faveur des faibles et des opprimés. Il facilita le commerce par ses règlements sur les monnaies, fit prospérer l'industrie au moyen de lois sur les corporations des arts et métiers, favorisa les sciences et les lettres en établissant plusieurs collèges dont le plus remarquable est celui de Sorbonne, fondé par son Chapelain Robert, né à Sorbon en Champagne ; enfin il multiplia les hôpitaux et les monastères.

5. HUITIÈME CROISADE. MORT DE SAINT LOUIS (1270). — Cependant il n'avait point déposé la croix, parce qu'il méditait une nouvelle expédition contre les infidèles. Les tristes nouvelles qui lui arrivèrent de Palestine le confirmèrent dans sa résolution. Il prit de nouveau les armes, et s'embarqua comme la première fois à Aigues-Mortès. Il se dirigea vers Tunis, dont le souverain, qui avait juré d'embrasser la foi chrétienne, avait oublié ses promesses. Mais tandis que Louis attendait son frère Charles d'Anjou, roi de Sicile, la contagion se mit dans son armée. Le pieux roi déploya dans cette circonstance critique un zèle et une charité admirables ; jusqu'à ce qu'enfin, atteint lui-même

par la maladie, il expira en héros et en saint. Charles d'Anjou conclut une paix honorable avec le roi de Tunis, et l'armée repartit pour la France, après avoir salué roi le fils de saint Louis, Philippe le Hardi, qui faisait partie de l'expédition.

G. RÉSULTATS DES CROISADES. — Dès lors la terre sainte tomba au pouvoir des infidèles. On vit encore l'Europe s'émouvoir, par intervalles, à la voix des pontifes, qui ne cessaient de mettre tout en œuvre pour exciter à de nouvelles croisades, mais il n'y avait plus assez de vie religieuse pour enfanter des armées capables de disputer aux musulmans ces possessions usurpées. Malgré le peu de durée des Etats auxquels les croisades avaient donné naissance, on peut dire cependant que ces expéditions produisirent de grands résultats. Elles préservèrent l'Europe de l'invasion des Turcs, qui infailliblement auraient renversé Constantinople, et se seraient précipités de là sur l'Occident; elles améliorèrent le sort du peuple, qui s'affranchit en marchant contre les infidèles; elles donnèrent naissance à la chevalerie, qui mit le courage et la force au service du pauvre, du faible, et de l'orphelin; elles donnèrent de l'extension au commerce, développèrent l'industrie, firent faire d'immenses progrès à la géographie, à l'histoire ainsi qu'aux différentes branches des connaissances humaines. Il faut donc reconnaître que, si dans les croisades il y eut, comme dans toute guerre, bien des misères à déplorer et parfois quelques excès à condamner, on ne trouve pas cependant dans toute l'histoire de l'humanité, d'entreprise qui ait plus contribué aux progrès de la civilisation.

1. Pa
Louis ?
répétait
Quelle
le gou
royaum
2. A
la croix
3. Qu
dans er
Quelle
dans sa

Bonif

1.
le mo
l'Egli
contr
purer
saint.
litair
avec
n'ont
un cc
fixan
ils n'
n'a p
le dé
ver e

2.
PHIL

QUESTIONNAIRE.

1. Par qui fut élevé saint Louis? Quelles paroles lui répétait souvent sa mère? Quelle fut sa conduite dans le gouvernement de son royaume?

2. A quelle occasion prit-il la croix?

3. Quels revers essuya-t-il dans sa première croisade? Quelle fermeté déploya-t-il dans sa captivité?

4. Quelles vertus montra-t-il dans l'administration de ses États? Comment les agrandit-il? De quelle considération jouissait-il près des rois étrangers? Quelles institutions fonda-t-il?

5. Pourquoi entreprit-il sa seconde croisade? Où mourut-il?

6. Quels furent les résultats des croisades?

CHAPITRE VIII.

Boniface VIII et Philippe le Bel. Des templiers (1296-1314).

1. DÉCADENCE DU MOYEN AGE. — Avec saint Louis le moyen âge expire. La foi se refroidit partout, et l'Eglise n'a plus la même puissance. On ne rencontre plus de ces guerres entreprises dans un but purement religieux, comme les croisades. La terre sainte est abandonnée, et les ordres religieux militaires vont être détruits. Les papes qui ont lutté avec tant d'énergie contre les rois et les empereurs n'ont plus la même autorité. Philippe le Bel porte un coup mortel à leur puissance temporelle en les fixant à Avignon. Une fois qu'ils ont quitté Rome, ils n'ont plus la même indépendance, et leur parole n'a plus le même empire sur la chrétienté. Tel est le dénoûment de la lutte que nous allons voir s'élever entre le roi de France et le saint-siège.

2. PREMIERS DÉMÊLÉS DE BONIFACE VIII ET DE PHILIPPE LE BEL. — A son avènement, Boniface

avait trouvé de grands désordres en Angleterre et en France, où, pour soutenir leur rivalité, les princes prélevaient sur les biens ecclésiastiques des impôts extraordinaires qui ne leur étaient pas dus. Boniface résolut de s'opposer à cet abus. Il publia donc une bulle (*Clericis laicos*) dans le dessein de réprimer ces empiétements de la puissance civile (1296). Edouard I^{er} s'y soumit, mais Philippe le Bel usa de représailles, en empêchant de sortir de France les legs pour la terre sainte et les dons annuels faits au saint-siège pour le clergé du monde entier. Le pape, étonné de cette résistance, expliqua sa bulle et prouva dans une lettre, que toute la doctrine en était conforme aux anciens canons (1297) Philippe, satisfait de ces explications, révoqua ses ordonnances et fit sa paix avec Rome.

3. NOUVEAUX TORTS DE PHILIPPE. — Mais Philippe se permit ensuite un grand nombre de vexations arbitraires contre l'Eglise et le souverain pontife. Il accueillit à sa cour les Colonna, qui étaient les ennemis jurés de Boniface VIII et qui avaient fait schisme avec le saint-siège; il s'empara de Cambrai dont la juridiction temporelle et spirituelle appartenait à l'évêque; il s'attribua les revenus de l'Eglise de Reims et ceux de l'Eglise de Laon dont le pontife était cité en cour de Rome; il altéra les monnaies, préleva des sommes énormes sur les couvents et les églises, et s'arrogea l'investiture du comté de Melgueil qui relevait de l'Eglise de Narbonne. Bernard de Saisset, évêque de Pamiers, lui ayant été envoyé par Boniface, pour lui demander compte de tous ces griefs, Philippe le fit

eter
ne s
ui co
et les
fût er
la bul
injuri
nière
siège.
génér
nière
et le
plus
conci
s'y r
nifac
dans
il dé
sur l
4.
dant
der
sem.
Nog
en
un
Bon
mar
bles
et
s'er
la r

eter en prison (1301). Alors le pape lui adressa une seconde bulle (*Ausculta fili*), par laquelle il lui commandait de venir à Rome avec les prélats et les docteurs de son royaume, pour que sa cause fût entendue et jugée en concile. Philippe falsifia la bulle du pape, lui en substitua une tout à fait injurieuse, et, après avoir excité de cette manière le mécontentement général envers le saint-siège, il la fit brûler publiquement (1302). Les états généraux furent convoqués à ce sujet pour la première fois, et les trois ordres, le clergé, la noblesse et le tiers état, écrivirent à Boniface des lettres plus qu'insolentes. Néanmoins le pontife tint son concile à Rome, et quarante-cinq prélats français s'y rendirent, malgré la défense de Philippe. Boniface y publia une troisième bulle (*Unam sanctam*), dans laquelle, sans toutefois condamner personne, il définit la supériorité de la puissance spirituelle sur la puissance temporelle.

4. VIOLENCE DU ROI CONTRE BONIFACE. — Pendant ce temps, le roi de France était loin de garder une semblable modération. Il réunit une assemblée nouvelle où, par l'organe de Guillaume de Nogaret, son chancelier, il déposa Boniface, et en appela de ses sentences à un pape futur et à un concile (1303). C'était se faire schismatique. Boniface allait enfin porter la sentence d'excommunication, quand Philippe, profitant des troubles de l'Italie, envoya Guillaume de Nogaret, et Pierre Flotte, lesquels ne rougirent pas de s'emparer de cet auguste vieillard et de le traiter de la manière la plus odieuse. Le malheureux pontife,

trahi même par les siens, mourut de chagrin dans sa prison, un mois après (1303). Philippe disposa de la tiare, et commença la décadence du moyen âge en attirant les papes à Avignon.

5. PHILIPPE LE BEL ET LES TEMPLIERS (1303-1314). — Benoît XI, élu après la mort de Boniface VIII, n'occupa le saint-siège que pendant huit mois. Lorsqu'il fallut lui donner un successeur, la division s'étant introduite dans le conclave, Philippe le Bel en profita pour faire élire Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui prit le nom de Clément V. Ce nouveau pape était un homme faible, que les volontés du roi influencèrent constamment. Sa première faute fut d'enchaîner l'autorité pontificale au pied du trône de France, en consentant à choisir Avignon pour sa résidence. Selon les désirs de Philippe, Clément V révoqua tout ce qu'avait fait le pape Boniface, sans cependant flétrir sa mémoire, et il instruisit le procès des Templiers. L'ordre des chevaliers du Temple, fondé à Jérusalem pour combattre les musulmans, avait reçu sa règle des mains de saint Bernard ; mais les richesses excessives qu'il possédait lui firent oublier ses devoirs. On l'accusa d'impiété, et on prétendit même qu'un grand nombre de chevaliers professaient les doctrines corrompues des manichéens et des albigeois. Tous les Templiers furent arrêtés dans les divers Etats de la chrétienté et soumis au tribunal de l'inquisition (1307). Dans plusieurs contrées on les trouva innocents ; en France, *ils avouèrent dans les tortures*, dit Bossuet, *mais ils nièrent dans les supplices*. Un ordre aussi discrédité ne pou-

vai
de
tou.
text
s'er
et,
gran
le te
lipp
ann
com

1.
chrét
saint
lippe
pauté
2.
face
bulle
se sou
3. C
Comm
du so
répons
insole

Du dé
1.
NORT.
offre
ordre.

vait plus rendre de service à l'Église : le concile de Vienne en prononça la suppression et donna tous ses biens aux *hospitaliers* (1311). Sous prétexte de couvrir les frais de procédure, Philippe s'empara de tout ce que l'ordre possédait en France, et, poussé par son odieuse cupidité, il fit brûler le grand maître Jacques de Molay, sans même prendre le temps d'examiner juridiquement sa cause. Philippe le Bel et Clément V moururent la même année, de sorte que le peuple regarda leur mort comme un châtiment du ciel (1314).

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut l'état de la chrétienté après la mort de saint Louis? Comment Philippe le Bel nuisit-il à la papauté?

2. A quelle occasion Boniface publia-t-il sa première bulle? Quel est le prince qui se soumit à cette bulle?

3. Que fit Philippe le Bel? Comment falsifia-t-il la bulle? du souverain pontife? Quelle réponse fit Boniface aux lettres insolentes que Philippe lui

fit adresser par les trois ordres du royaume?

4. A quelles violences se porta le roi de France? Quel attentat commit-il sur la personne du pontife?

5. Quelle fut la première faute de Clément V? Quelles accusations porta-t-on contre les Templiers? Quelle fut la sentence du concile de Vienne? Comment se conduisit Philippe dans cette circonstance?

CHAPITRE IX.

Du développement des ordres religieux pendant cette époque.

1. DÉVELOPPEMENT DE L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT. — Un des grands spectacles que l'Église nous offre à cette époque, c'est le développement des ordres religieux. Les monastères, qui avaient été

troublés dans leurs observances par les invasions du x^e siècle, revinrent à leurs habitudes de travail et de piété. Presque toutes les maisons religieuses se placèrent sous la règle de Saint-Benoît, qui prescrivait l'étude et le travail manuel. L'ignorance était toujours la plaie générale du siècle, et l'on ne pouvait rendre de plus importants services à la civilisation, qu'en cultivant les lettres. *Cluny* et *Cîteaux* furent les deux abbayes les plus considérables. Cîteaux eut jusqu'à deux mille couvents d'hommes et six mille couvents de femmes sous sa juridiction; Cluny en comptait un nombre presque aussi grand. Tous ces religieux exerçaient au dehors une profonde influence, car outre les travaux d'étude auxquels ils se livraient, ils confessaient, prêchaient et combattaient pour la foi contre les hérétiques.

2. FONDATION D'ORDRES NOUVEAUX. — Du xi^e au xiii^e siècle, pour satisfaire à tous les besoins particuliers de la société, on vit de nouveaux ordres s'élever à côté de celui de saint Benoît. Quelques uns étaient des maisons de refuge où ceux qui craignaient les inquiétudes du monde pouvaient, dans le silence et le repos, travailler à leur sanctification. Tel fut l'ordre des *Chartreux*, fondé en 1084 par saint Bruno. D'autres religieux, parmi lesquels nous citerons les *Hospitaliers de Marseille*, se consacraient entièrement au soin des malades. Les *Trinitaires*, touchés des maux qu'enduraient les chrétiens esclaves chez les infidèles, se dévouaient à leur délivrance; les *Prémontrés*, établis par saint Norbert (1120), allaient partout prêchant le règne

de Jésus-Christ; les *Célestins*, les *Augustins* enseignaient par leur exemple le détachement des choses du monde. Toutes ces maisons religieuses étaient autant d'asiles, où l'étranger était toujours accueilli, et où le malheureux trouvait des secours à tout instant. L'abbaye de Cluny seule nourrissait jusqu'à dix-sept mille pauvres.

3. DES DOMINICAINS ET DES FRANCISCAINS. — Mais ces deux ordres qui l'emportèrent sur tous les autres, furent ceux de Saint-Dominique et de Saint-François d'Assise. Dans un songe, le pape Innocent III avait vu, dit-on, l'église de Latran, la cathédrale de toutes les églises, sur le point de s'écrouler lorsque le bras de Dieu la soutint, en plaçant deux colonnes du côté où elle penchait. Ces deux colonnes furent saint François, fils d'un marchand, et saint Dominique, prêtre d'Espagne. Saint François et ses *frères mineurs* s'adressaient surtout au peuple, et s'efforçaient d'éteindre la haine dans tous les cœurs en y allumant le feu de la charité. Ils se répandirent dans toute la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et l'Allemagne, ainsi que dans toute l'Asie. Quarante ans après leur fondation, ils comptaient déjà plus de mille couvents et deux cent mille religieux. Saint Dominique et ses *frères précheurs* voulaient surtout convertir les savants du monde et les attirer, au nom de la science, dans la pratique des préceptes évangéliques. Ils remplirent du bruit de leur doctrine l'ancien et le nouveau monde.

4. SAINT THOMAS ET SAINT BONAVENTURE. — Saint Thomas fut l'un des membres les plus illus-

tres de l'ordre de Saint-Dominique. Le Seigneur qui le destinait à devenir la lumière de l'Église s'était plu à orner son esprit et son cœur des plus belles qualités. Ses progrès dans les sciences furent rapides ; mais il les cachait si bien que son silence passait pour de la stupidité. Aussi ses compagnons l'appelaient-ils par dérision le *bœuf muet* de Sicile. Mais Albert le Grand, son maître, qui le connaissait mieux, disait avec raison, que les mugissements de ce bœuf retentiraient un jour par toute la terre. Thomas devint en effet la merveille de son siècle et composa un grand nombre d'ouvrages qui font encore aujourd'hui l'admiration de tous les savants.

Saint Bonaventure ne fit pas moins d'honneur à l'ordre de Saint-François que saint Thomas à l'ordre de Saint-Dominique. Ayant été guéri d'une maladie mortelle par les prières de saint François, il entra dans son ordre par reconnaissance, et en fut élu général peu après la mort de son saint fondateur. Le pape Grégoire X l'éleva à la dignité de cardinal, et l'illustre docteur mourut peu de temps après au concile de Lyon, en 1274.

5. DES ORDRES MILITAIRES. — Les croisades donnèrent lieu à l'établissement des ordres militaires, dont le plus ancien est celui des hospitaliers de Saint-Jean, si connu sous le nom de *Chevaliers de Malte*. La première maison de cet ordre célèbre n'était d'abord qu'un hôpital bâti à Jérusalem pour y recevoir les pèlerins qui venaient visiter les saint lieux et pour y prendre soin des malades. Raymond du Puy, un des chefs de l'ordre, ajouta, après la première croisade, aux obligations qui étaient imposées aux

religie
nis de
guerri
quel
valeur
les im
conser
l'autr
tels f
et les
riste
chrétie
fidèle.
posère
Calatr
es pl
mense
au mi

1. Q
spectac
ert au
arent
considé
Saint-B
2. Qu
chartre
res or
que? Q
3. Q
m suje
de saint
e but
François
Dominic

igneur
Église
es plus
eurent
silence
ignons
Sicile.
aissa
ents de
terre.
Ècle et
ont en-
-vants.
neur à
à l'or-
ne ma-
çois, il
en fut
fonda-
de car-
temps

religieux, celle de prendre les armes contre les ennemis de la religion. Ces chevaliers étaient de braves guerriers auxquels la piété ainsi que la cause pour laquelle ils combattaient, inspiraient une nouvelle valeur. Plus tard leur zèle et leurs vertus trouvèrent des imitateurs ; à côté de cet ordre qui sut toujours conserver l'estime universelle, on en vit s'élever d'autres qui avaient absolument le même but. Tels furent les *Chevaliers de l'ordre Teutonique*, et les *Templiers* dont nous avons raconté la triste fin. En Espagne et en Portugal, où les chrétiens étaient sans cesse armés contre les infidèles, on fonda également des ordres qui se proposèrent avant tout la défense de la foi. L'ordre de Calatrava, celui d'Alcantara et celui d'Avis furent les plus célèbres. Possesseurs de domaines immenses, ils constituèrent de véritables puissances au milieu des pays qui les avaient vus naître.

QUESTIONNAIRE.

- es don-
itaires,
Saint-
Malte.
n'étai
y rece-
ieux et
du Puy
emière
es au
1. Quel est le plus beau spectacle que l'Église ait offert au moyen âge? Quelles furent les maisons les plus considérables de l'ordre de Saint-Benoît?
 2. Qui fut le fondateur des chartreux? Quels sont les autres ordres fondés à cette époque? Quel était leur but?
 3. Quelle vision eut le pape au sujet de saint François et de saint Dominique? Quel était le but de l'ordre de Saint-François? — de celui de Saint-Dominique?
 4. Quel est le docteur dont se glorifia le plus l'ordre de Saint-Dominique? Quelle prédiction fit, à son sujet, Albert le Grand? A quelle dignité fut élevé saint Bonaventure?
 5. Quels ordres furent fondés pendant les croisades? Quel est le plus célèbre des ordres militaires? Comment fut-il fondé? A-t-on établi plusieurs ordres semblables? Quels sont ceux qu'on distinguait en Espagne et en Portugal?

CHAPITRE X.

Développement des sciences et des lettres. Des hérésies.
Les Albigeois.

1. PROGRÈS DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Cette époque loin d'être une époque d'ignorance et de ténèbres brilla d'un vif éclat. Les sciences, les lettres et les arts furent cultivés avec ardeur, et chacune de ces branches compta des hommes d'un grand génie. Lanfranc et saint Anselme, l'un et l'autre archevêques de Cantorbéry, firent la gloire du XI^e siècle. Dans le siècle suivant on vit paraître saint Bernard dont nous avons admiré l'éloquence. Yves de Chartres, Pierre de Blois qui exercèrent après lui la plus profonde influence sur la société. Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure éclairèrent le siècle de saint Louis et devinrent les oracles du monde entier. L'université de Paris était alors à l'apogée de sa gloire, et on venait de toutes les parties de la chrétienté recevoir les leçons de ses célèbres docteurs. La foi faisait produire à l'art chrétien les plus étonnantes merveilles. C'est à cette époque qu'on éleva ces cathédrales admirables dont les richesses et les ornements témoignent encore aujourd'hui du dévouement et du zèle religieux de nos ancêtres.

2. DES HÉRÉSIES. — Au milieu de l'ardeur intellectuelle qui signale le moyen âge, quelques savants se laissèrent entraîner à des théories contraires à la foi. Abeilard, qui passait pour un des prodiges de son temps, avança des erreurs qu'

fur.
ber.
tio-
carl
si v
vate
part
tenc
sous
pass
dioc
3
amig
On e
occu
fait c
Il ser
mais
mép.
sacre
cien
semb
plus
nomi
ges, u
et bri
Les
taires
rité
Citeat
dicat
posa l

furent vivement relevées par Saint Bernard. Gilbert de la Porée, qui s'était fait aussi une réputation bien méritée de savant et de philosophe, s'écarta également de la vérité. Mais la foi était alors si vive dans toutes les âmes, qu'aucun de ces novateurs ne resta obstinément attaché à ses idées particulières. Abeilard se retira pour faire pénitence dans un monastère; et Gilbert, après avoir souscrit à sa propre condamnation dans un concile, passa ses dernières années à faire le bien dans le diocèse de Poitiers dont il était évêque.

§. DES ALBIGEOIS. — La seule erreur vraiment affligeante pour l'Eglise fut l'hérésie des *albigéois*. On désignait sous ce nom différents sectaires qui occupaient tout le midi de la France et qui avaient fait de la ville d'Alby le centre de leur puissance. Il serait difficile de bien préciser ici leur doctrine, mais il suffit de dire qu'ils étaient unanimes pour mépriser l'autorité de l'Eglise, rejeter l'usage des sacrements, en un mot pour renverser toute l'ancienne discipline. Ces fanatiques tenaient des assemblées nocturnes où ils se livraient aux excès les plus monstrueux, ils se réunissaient quelquefois au nombre de huit mille, pillaient les villes et les villages, massacraient les prêtres, profanaient les églises et brisaient les vases sacrés.

Les souverains pontifes, inquiétés par ces sectaires, essayèrent d'abord de les ramener à la vérité au moyen de la persuasion. Des moines de Cîteaux furent employés à cette mission. Leurs prédications n'ayant produit aucun résultat, on déposa les évêques indignes qui occupaient les prin-

cipaux sièges de cette contrée, et on leur donna des successeurs zélés. Saint Dominique ayant entrepris la conversion de ces peuples abusés, eut d'immenses succès, et parvint à en ramener un bon nombre dans le sein de l'Église. Mais il ne put rien sur les grands, et les masses restèrent attachées à l'hérésie. Innocent III, dans l'ardeur de son zèle, envoya, en qualité de légat à Raymond, comte de Toulouse, un moine de Cîteaux, nommé Pierre de Castelnau. Selon la mission qu'il avait reçue, ce homme courageux, voyant que les paroles de douceur laissaient insensible le cœur de Raymond, eut recouru à la menace. Alors le chef des hérétiques fit arrêter et mettre à mort le représentant du souverain pontife (1208).

4. CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS. — Après cet acte odieux, un cri d'indignation s'éleva de toutes les parties de la chrétienté. On entreprit une croisade contre les albigeois, moins parce qu'ils erraient dans la foi, que parce qu'ils renversaient les lois de la société, et troublaient sa tranquillité. Simon, comte de Montfort, eut le commandement de l'armée qu'on avait levée contre les sectaires. Ce seigneur les poursuivit vivement, et si, dans le cours de ses exploits, il se trouve quelques traits d'une sévérité excessive, il faut considérer qu'il avait affaire à des hommes cruels dont il crut ne pouvoir autrement purger les provinces qu'ils désolaient. Toutefois le glaive ne suffit pas pour détruire l'hérésie. Elle reparut en France, en Italie et en Allemagne avec des caractères non moins odieux sous les noms bizarres de *patarins*, de *co-*

donner par ces fausses doctrines, pria le souverain pontife d'établir dans les provinces des tribunaux, pour découvrir l'erreur et la dévoiler partout où elle chercherait à se glisser. Ces tribunaux, établis sur la demande des souverains, furent appelés les tribunaux de *l'inquisition*. Ils devaient uniquement prononcer sur l'orthodoxie des doctrines, et quand un accusé était convaincu d'hérésie, la puissance civile le jugeait et le condamnait.

QUESTIONNAIRE.

1. Quels furent les progrès des sciences et des lettres à cette époque? Quels furent les hommes célèbres qui parurent aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles? Quels monuments du christianisme a-t-il alors élevés?
2. Quels sont les savants qui ont erré à cette époque? Où sont-ils obstinés dans leurs erreurs?
3. Qu'est-ce que la secte des Alrigeois? Quels désordres commettaient ces sectaires? Quels moyens les souverains pontifes employèrent-ils pour les convertir? Quel attentat commirent-ils sur le légat du saint-siège?
4. Pourquoi prêcha-t-on contre eux une croisade? Quels en furent les effets? Sous quelle forme l'hérésie reparut-elle? Par qui fut établie l'inquisition? Quelles étaient les attributions de ses tribunaux?

VI^e ÉPOQUE.

Depuis Boniface VIII jusqu'à Luther (1302-1517) (1).

(Elle renferme 215 ans.)

Cette époque est un temps de décadence. Le moyen âge est arrivé à son déclin. A la mort de Boniface VIII, la puissance pontificale se trouve très-affaiblie. Les papes, en se fixant à Avignon, n'ayant plus la même indépendance n'ont plus la même autorité. Leur retour à Rome devint l'occasion d'un schisme déplorable, qui donna aux peuples d'effrayants scandales. En vain l'Eglise grecque essaya-t-elle de se réunir à l'Eglise latine, Constantinople fut prise par les Turcs, et nous voyons les disciples de Wicief et de Jean Huss se montrer en Allemagne comme les précurseurs de Luther.

CHAPITRE I.

Grand schisme d'Occident (1378-1417).

1. CAUSES DU SCHISME D'OCCIDENT. — Les papes résidèrent environ soixante-dix ans à Avignon. Pendant tout ce temps Rome et l'Italie ne cessaient de désirer leur retour, et, en diverses circonstances de magnifiques ambassades leur furent envoyées pour les exhorter à consoler de son veuvage la ville

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'Europe pendant la dernière période du moyen âge.

ét.
de
co.
pa.
sup
leu
dép
ils
leur
lie f
de l
tés
Cha
le s
mor
choi
rent
bain
carac
aussi
eux,
se sé
évêq.
(1378
tions.
La Fr
gon, i
le roy
VII, c
natio.
2.
1409).

éternelle. Les vers que prononça Pétrarque dans une de ces occasions solennelles sont restés immortels comme son génie. Tout Français qu'ils étaient, les papes d'Avignon ne furent point insensibles à ces supplications touchantes, ils comprenaient d'ailleurs qu'ils ne pouvaient recouvrer leur pleine indépendance qu'en replaçant le saint-siège à Rome. Ils essayèrent donc, à plusieurs reprises, de briser leurs chaînes ; mais les factions qui désolaient l'Italie furent toujours un obstacle à l'accomplissement de leurs desseins. Cependant, malgré ces difficultés et en dépit des représentations du roi de France, Charles V, Grégoire XI eut la gloire de transporter le siège pontifical d'Avignon à Rome (1377). A sa mort, les Romains ayant exigé des cardinaux qu'ils choisissent un pape italien, leurs suffrages se réunirent sur l'archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Mais les caprices bizarres et l'inégalité de caractère du nouveau pontife donnèrent presque aussitôt des regrets aux cardinaux. Seize d'entre eux, sous prétexte que l'élection n'avait pas été libre, se séparèrent de lui et élurent, à Agnani, Robert, évêque de Cambral, qui prit le nom de Clément VII (1378). Dans le doute sur la validité de ces deux élections, la chrétienté se partagea en deux obédiences. La France et ses alliés, c'est-à-dire la Castille, l'Aragon, le Portugal, la Savoie, l'Ecosse, la Lorraine et le royaume de Naples, se déclarèrent pour Clément VII, qui se fixa à Avignon, tandis que les autres nations catholiques se prononcèrent pour Urbain VI.

2. DÉSORDRES PRODUITS PAR CE SCHISME (1378-1409).-- Les deux pontifes rivaux s'anathématisèrent

7) (1).

ce. La
ort de
trouve
ignon,
plus la
'occa-
- peu-
-ecque
Cons-
oyons
mon-
ther.

apes
ion.
ient
ces
les
ville

mutuellement et causèrent ainsi un grand scandale dans toute la chrétienté. On espérait que la mort d'Urban mettrait fin à cette lutte ; mais les cardinaux de son obédience lui donnèrent pour successeur Pierre de Romacelli, qui prit le nom de Boniface IX (1389). A celui-ci succédèrent ensuite Innocent VII (1404), puis Grégoire XII (1406). Clément VII était mort de chagrin à Avignon, sans avoir rien fait pour la cessation du schisme, malgré les efforts du clergé de France et ceux surtout de l'université de Paris. Les cardinaux de son obédience élurent à sa place (1394) l'Aragonais Pierre de Luna, l'inflexible Benoît XIII, homme opiniâtre et incapable de faire la moindre concession pour la rétablissement de la paix.

3. CONCILE DE PISE (1409). — Benoît XIII régnait en même temps que Grégoire XII, lorsque, pour mettre fin à ces divisions et à cette anarchie dans lesquelles chacun était las de vivre, les cardinaux des deux obédiences résolurent de se réunir en concile. Ils s'assemblèrent à Pise, citèrent les deux papes, et, sur leur refus de comparaître, les déposèrent. Ils donnèrent ensuite la tiare au vieux cardinal-archevêque de Milan, qui régna sous le nom d'Alexandre V. C'en eût été fait du schisme, si les papes qui avaient été déposés, Grégoire XII et Benoît XIII, se fussent soumis aux décisions du concile ; mais ils s'obstinèrent dans leur résistance, et conservèrent une partie de leurs partisans. La Castille, l'Aragon et l'Ecosse restèrent attachés à Benoît XIII ; Robert de Bavière, le roi Ladislas et quelques villes d'Italie persistèrent à soutenir Grégoire XII ; le reste de

la
dr
eu-
sc
the
XX
dar
(141
disl
leq-
nère
Con.
4.
sema
mon
ving
cent
une r
seign
une s
5 no
naire
conci
bien c
dépos
Benoit
tion. C
seule
isolé s
de Val
de Cor
és du

la chrétienté resta neutre, ou s'attacha à Alexandre V. C'est ainsi qu'au lieu de deux papes il y en eut trois. Alexandre V ne survécut que dix mois à son élection, et suivit en tout les conseils de Balthazar Cossa, qui lui succéda sous le nom de Jean XXIII. Ce pontife, doué d'une très-grande habileté dans les affaires, parvint à rentrer dans Rome (1410). Mais ensuite ayant été banni par le roi Ladislas, il eut recours à l'empereur Sigismond, avec lequel il eut de nombreuses conférences qui amenèrent la convocation d'un nouveau concile à Constance (1414).

4. CONCILE DE CONSTANCE. — Le lieu de l'assemblée avait été choisi par Jean XXIII et Sigismond. Trois patriarches, vingt-deux cardinaux, vingt archevêques, quatre-vingt-douze évêques, cent vingt-quatre abbés, cent quatre-vingts prêtres, une foule de docteurs, plus de seize cents princes, seigneurs, comtes et chevaliers, s'y rendirent avec une suite nombreuse. Le pape ouvrit le concile le 5 novembre 1414. Après des dispositions préliminaires qui tendaient à régulariser la marche du concile, Jean XXIII donna sa démission pour le bien de la paix, mais l'ayant ensuite retirée, il fut déposé et condamné. Grégoire XII abdiqua, mais Benoît XIII persista dans son opiniâtre détermination. Ce pontife fut alors abandonné par l'Espagne, seule nation qui le soutenait encore, et demeura isolé sur son rocher de Peniscola, dans le royaume de Valence; il fut à son tour déposé par les pères de Constance. Alors les cardinaux et trente députés du concile élurent unanimement Martin V, au-

quel se soumit le monde catholique, et le calme fut, pour quelque temps, rendu à l'Église (1417).

QUESTIONNAIRE.

1. Combien de temps les papes restèrent-ils à Avignon? Pourquoi retournèrent-ils à Rome? Qui fut élu à la place de Grégoire XI? Pourquoi les cardinaux se séparèrent-ils d'Urbain VI et nommèrent-ils Clément VII? Quelles sont les nations qui se déclarèrent pour Urbain VI? Quelles sont celles qui se déclarèrent pour Clément VII?
2. Quels furent les désordres produits par le schisme?
3. Quel fut le résultat du concile de Pise? Avec qui Sigismond s'entendit-il pour réunir un concile à Constance?
4. Ce concile fut-il très-nombreux? Mit-il fin au schisme? Quel pape élut-il?

CHAPITRE II.

Hérésie de Wicléf et de Jean Huss. Guerre des Hussites (1417-1434).

I. ERREURS DE WICLÉF. — Outre l'extirpation du schisme, le concile de Constance avait encore pour objet la condamnation des hérésies qui s'étaient répandues en Allemagne, à la faveur de cette funeste division. Wicléf, docteur de l'université d'Oxford, en avait été le principal auteur. Il avait commencé par émettre quelques opinions singulières, qui furent condamnées par le pape Urbain V et par les évêques d'Angleterre. Alors, pour se venger, cet hérésiarque attaqua l'ordre ecclésiastique tout entier. Il enseigna publiquement que le pape n'est pas le chef de l'Église; que les évêques n'ont aucune prééminence sur les simples prêtres; que les pouvoirs ecclésiastiques se perdent par le péché mortel; que la confession est inutile à celui

qui
nées
raci
peu;
min
2.
clef f
Bohè
à Jea
lui-ci
ces li
ardeu
entre
deux
ciples
et cett
hème.
ne né
et rar
sion;
Huss
villes
peuple
ment.
convoc
3. C
e pré
pour dé
ait an
sentait
nes por
convair

qui est suffisamment contrit. Ces erreurs quoique
 nées ou répandues en Angleterre n'y prirent point
 racine, et Wiclef étant mort, sa secte tomba peu à
 peu; mais il avait laissé des écrits infectés du ve-
 min de l'hérésie.

2. ERREURS DE JEAN HUSS. — Les écrits de Wi-
 clef furent portés à Prague par un gentilhomme de
 Bohême, qui avait étudié à Oxford, et communiqués
 à Jean Huss, recteur de l'université de Prague. Ce-
 lui-ci adopta la doctrine pernicieuse contenue dans
 ces livres, et la débita dans ses sermons avec une
 ardeur incroyable. Il y ajouta de nouvelles erreurs,
 entre autres la nécessité de communier sous les
 deux espèces. Il s'attacha un grand nombre de dis-
 ciples, dont le plus ardent était Jérôme de Prague,
 et cette nouvelle secte fit de grands progrès en Bo-
 hême. L'archevêque de Prague et le pape Jean XXIII
 ne négligèrent rien pour arrêter le cours de l'erreur
 et ramener le novateur à la vérité et à la soumis-
 sion; mais tous leurs efforts furent inutiles; Jean
 Huss continua de répandre son hérésie dans les
 villes et les villages, suivi d'une grande foule de
 peuple qui l'écoutait avec un extrême empresse-
 ment. Les choses en étaient à ce point, lorsque fut
 convoqué le concile de Constance.

3. CONDAMNATION DE JEAN HUSS. — Jean Huss
 se présenta lui-même au milieu de l'assemblée
 pour défendre sa doctrine. Avant son départ il avait
 fait annoncer dans les églises de Prague qu'il con-
 sentait à être jugé par le concile et à subir les pei-
 nes portées contres les hérétiques, si on pouvait le
 convaincre d'aucune erreur contre la foi. Après

cette déclaration, l'empereur Sigismond lui avait donné un sauf-conduit, non pour le soustraire au châtimeut auquel il se soumettait lui-même, mais pour le mettre en sûreté dans le voyage et lui faciliter le moyen de se justifier, si, comme il le disait il avait été calomnié. Le concile entendit le sectaire, examina ses livres avec soin et en condamna la doctrine. L'hérésiarque ayant refusé de se soumettre, on essaya de fléchir son obstination et de le soustraire ainsi au châtimeut qui le menaçait. Il persista dans son erreur, et le concile, après l'avoir solennellement dégradé, le livra au bras séculier. On lui appliqua la peine portée par les lois alors en vigueur contre les hérétiques et il fut brûlé vif (1415). Peu après, Jérôme de Prague son disciple et son ami, subit le même supplice.

4. GUERRE DES HUSSITES (1419-1434). — La condamnation et le supplice de Jean Huss et de son disciple exaspérèrent leurs partisans. Ils prirent les armes, sous la conduite du fanatique Jean Ziska, et se précipitèrent sur l'hôtel de ville de Prague, où ils massacrèrent tous les magistrats catholiques. Ils se répandirent ensuite dans la Bohême, pillant les convents, incendiant les églises et torturant les prêtres. Sigismond, qui recueillit la couronne de Wenceslas, envoya successivement contre ces furieux quatre armées qui furent taillées en pièces. Pendant cet intervalle la peste emporta le féroce Ziska, qui, dit-on, ne rougit pas sur son lit de mort d'ordonner qu'on fit de sa peau un tambour, pour allumer encore la fureur des combats. Les hussites se don-

nère
ter le
bour
inser
en se
nomi
s'app
ronn
et les
avaie
com
seraie
com
ils pe
5.
mond
moyer
indom
l'Églie
faibles
bre de
au tri
y par
conten
d'effro
mais c
assez
hérétiq
mettar
autres
résister
dans la

ni avait nèrent alors pour chef Procope et allèrent porter le ravage dans la Misnie, la Saxe, le Brandebourg, la Franconie, la Bavière et l'Autriche. Ces insensés se disaient les élus de Dieu, et faisaient en son nom une guerre d'extermination ; ils avaient nommé Thabor, la montagne qu'il habitaient, et s'appelaient Thaborites. Les peuples qui les environnaient, surnommés les *Philistins*, les *Iduméens* et les *Moabites*, étaient voués à l'anathème. Ils avaient pour dogme que le royaume du Seigneur commencerait quand toutes les villes de la terre seraient brûlées et réduites à cinq ; aussi partout, comme accomplissant les décrets de la Providence, ils portaient la dévastation et la mort.

5. SOUMISSION DES SECTAIRES (1434). — Sigismond, que ces cruautés désespéraient, ne vit moyen de soumettre ces hérétiques sanguinaires et indomptables qu'en s'appuyant sur l'autorité de l'Église. Il soutint donc le concile de Bâle dans ses faibles commencements, et quand il y vit un nombre de membres assez imposant, il cita les hussites au tribunal de cette auguste assemblée. Procope y parut avec quelques-uns de ses partisans. La contenance et les discours du sectaire glacèrent d'effroi les pères du concile. On ne put s'accorder, mais on envoya en Bohême des députés qui furent assez heureux pour réconcilier une partie de ces hérétiques (*les calixtins*) avec l'Église, en leur permettant la communion sous les deux espèces. Les autres sectaires ne furent plus assez forts pour résister : Procope et ses Thaborites furent vaincus dans la bataille décisive de Bakmischbrod.

QUESTIONNAIRE.

1. Indépendamment de l'extirpation du schisme, le concile de Constance eut-il un autre objet ? Dans quelle contrée avait dogmatisé Wiclef ? Quelles furent ses erreurs ? Prirent-elles racine en Angleterre ?

2. Comment furent-elles connues de Jean Huss ? Celui-ci ajouta-t-il des erreurs à celles de Wiclef ? Quel effet produisit-il en Bohême ?

3. Devant quel concile comparut-il ? Qu'avait-il publié avant son départ ? Pour-

quoi Sigismond lui avait-il donné un sauf-conduit ? A quel supplice fut-il condamné ? Qui lui infligea ce supplice ? Quel fut le sort de Jérôme de Prague ?

4. Que firent ensuite les hussites ? Quels étaient leurs chefs ? Faites connaître leur fanatisme ?

5. Devant quel tribunal furent-ils cités par Sigismond ? Quel fut l'effet de la sentence du concile de Bâle ? Comment ces sectaires furent-ils vaincus ?

CHAPITRE III.

Concile de Florence. Réunion de l'Église grecque et de l'Église latine. Prise de Constantinople (1454-1455).

1. DÉMÊLÉS DU CONCILE DE BALE AVEC LE PAPE (1431-1449). — Martin V avait dissous le concile de Constance sans avoir satisfait à toutes ses exigences. Il avait convoqué celui de Bâle pour achever les réformes qui avaient été commencées, mais il mourut avant de le voir assemblé. Eugène IV, son successeur, s'aperçut bientôt qu'il y avait dans les évêques un certain esprit d'hostilité contre Rome. Pour prévenir de nouvelles divisions, il annula ses bulles de convocation, et résolut de transférer le concile dans un autre lieu. Les évêques, résistant aux ordres du souverain pontife,

proclamer
portière
aine,
u sain
prétend
passer
lique.
liqua
me en
ésirait
e Bâle
on ; m'
lors E
éré de
Les f
ommèr
ans la
ppeler.
2. U
ATINE.
ommu
vit a
ntinop
rand i
érite
ns des
u con.
sembl'
clairci
marche
ession
aine,

proclamèrent le concile au-dessus du pape, et portèrent des décrets de réforme contre la cour romaine. Ils s'emparèrent des annates; retirèrent au saint-siège une partie de ses prérogatives, et prétendirent qu'il n'avait pas le droit de dissoudre, d'assembler et de transférer un concile œcuménique. Cette affaire, déjà si envenimée, se compliqua encore par les rapports que l'Église latine eut avec l'Église grecque. Jean Paléologue désirait la réunion des deux Églises, et le concile de Bâle ambitionnait la gloire de cette réconciliation; mais les Grecs préférèrent s'adresser au pape. Alors Eugène IV décida que le concile serait transféré de Bâle à Ferrare (1438).

Les pères assemblés refusèrent d'obéir, et continuèrent leur schisme, en créant un antipape dans la personne d'Amédée, duc de Savoie, qu'ils appelèrent Félix V (1439).

2. UNION DE L'ÉGLISE GRECQUE ET DE L'ÉGLISE LATINE. — Les autres évêques s'attachèrent à la communion du pape et se rendirent à Ferrare. On vit arriver l'empereur et le patriarche de Constantinople, avec vingt archevêques d'Orient et un grand nombre d'autres ecclésiastiques grecs d'un mérite éminent. Mais les prétentions de quelques-uns des membres du concile déterminèrent le pape, au consentement des Grecs, à transférer cette assemblée à Florence (1439). Lorsqu'on y eut éclairci toutes les difficultés, l'empereur, le patriarche et les évêques grecs donnèrent une profession de foi conforme à celle de l'Église romaine, dans laquelle ils reconnaissaient en parti-

culier que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils et que le pape est le chef de l'Église universelle. Ensuite la réunion fut agréée de part et d'autre. L'on rédigea un décret dans lequel on inséra tous les points que les Grecs avaient contestés auparavant; cet acte fut signé par le pape, par le patriarche et par les autres prélats grecs, à l'exception de Marc, évêque d'Éphèse, qui refusa constamment de le souscrire. Ainsi fut terminée la réunion de l'Église grecque à l'Église latine, à laquelle les papes travaillaient depuis si longtemps.

3. TROUBLE DE CETTE UNION. — Le succès du concile répandit une joie universelle dans l'Église catholique; mais cette joie fut de courte durée. Quand l'empereur et les prélats grecs furent de retour à Constantinople, ils trouvèrent le clergé et le peuple de cette ville étrangement prévenus contre l'union. Les schismatiques proférèrent des menaces contre ceux qui avaient accepté les décisions du concile, et comblèrent d'éloges Marc d'Éphèse, qui, seul, avait osé refuser son assentiment. Les députés qui avaient assisté au concile de Florence, intimidés par ce déchaînement de leurs concitoyens, n'eurent point le courage de défendre la profession de foi qu'ils avaient eux-mêmes signée, de sorte que le schisme fut fixé sans retour. Quelques années après, le pape Nicolas V écrivit à cette nation malheureuse que Dieu allait enfin la punir de son obstination, en la livrant aux ministres de sa vengeance, et cette terrible prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

4. PRISE DE CONSTANTINOPLE (1453). — Le 6

avril 14
mettre l
uniren
et les as
loits. I
aient à
éparaie
e jour.
ravaux,
u Bosp
épouva
nvahie
ourage
accès q
chesses
s maisc
fut rep
fin Jus
usulma
e Dieu
ur côté
rie ele
nt avec
t sur l'
nt les e
ville,
rétien
glaive
ait pris
se de
onna de
dié à l.

en avril 1453, Mahomet II, sultan des Turcs, vint mettre le siège devant Constantinople. Les Génois unirent aux Grecs pour la défense de la ville, et les assiégés s'illustrèrent par de nombreux exploits. Ils faisaient de fréquentes sorties, bravaient à coups de canon les lignes ennemies, et paraissaient la nuit les désastres qu'ils avaient subis le jour. Mais Mahomet fut infatigable. A force de travaux, sa flotte pénétra jusqu'au fond du golfe de Bosphore, et Constantinople étonnée frémit d'effroi à la vue de l'ennemi qui l'avait ainsi envahie à son insu. Le sultan, pour exciter le courage de ses soldats, déclara après ce premier succès qu'il leur livrait les habitants et toutes les richesses de Constantinople, ne se réservant que ses maisons, puis il commanda l'assaut. Deux fois il fut repoussé et essuya de grandes pertes. Mais enfin Justiniani et les Génois s'étant retirés, les musulmans tentèrent une nouvelle attaque au cri de *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète*. De leur côté les Grecs entonnèrent le chant sacré du *Kyrie eleison*, et les deux nations s'entre-choquèrent avec une égale ardeur. Constantin XII parut sur la brèche, animant ses soldats et renversant les ennemis, mais, désespérant du salut de la ville, il s'écria : *N'y aura-t-il donc pas un chrétien pour me tuer?* et aussitôt il tomba sous le glaive de deux musulmans. Constantinople fut prise : Mahomet entra à cheval dans l'église de Sainte-Sophie, pria sur l'autel, et ordonna de changer en une mosquée le temple dédié à la Sagesse éternelle (1453). Il s'empara

ensuite de toutes les provinces qui avaient appartenu à l'empire d'Orient.

QUESTIONNAIRE.

1. Par qui fut convoqué le concile de Bâle? A quelle occasion les évêques résistèrent-ils aux ordres du pape? Quels décrets portèrent-ils dans cette circonstance? Quel événement vint encore compliquer la division?

2. Quels sont les évêques qui se rendirent à Ferrare? Où ce concile fut-il transféré? Les Grecs consentirent-ils à la réunion.

3. Quel effet produisit cet événement dans l'Église? Fut-il ratifié par le peuple grec? Les évêques d'Orient soutinrent-ils ce qu'ils avaient fait? Quelle prédiction le pape Nicolas V adressa-t-il à cette nation? La prédiction s'est-elle réalisée?

4. Quel est le sultan qui mit le siège devant Constantinople? Racontez la prise de cette ville.

CHAPITRE IV.

Efforts des souverains pontifes contre les Turcs (1453-1464).

I. PROGRÈS DES TURCS. — Après la prise de Constantinople, les Turcs remplirent d'épouvante tout l'Occident. Cette nation neuve et fière, douée du génie de la guerre, et commandée par un prince qui avait inauguré son règne par le plus glorieux fait d'armes, était bien capable en effet d'inspirer de l'effroi. L'islamisme, en pénétrant dans le sein de cette nation, semblait s'être renouvelé, et y avait produit des croyants que dévorait une ardeur de prosélytisme semblable à celle qui embrasait les premiers disciples de Mahomet. Aussi rien ne les arrêta. A peine avaient-ils abandonné Constantinople, qu'ils envahirent le Péloponnèse et ruinèrent

toutes les fondations des Florentins en Attique; ils détruisirent le misérable empire de Trébizonde, occupèrent Lesbos, et couvrirent la Bosnie et la Servie de leurs bataillons triomphants.

2. COURAGE DES SOUVERAINS PONTIFES. — Au bruit de tous ces désastres, l'Europe s'était émue et les souverains pontifes, du haut du Vatican, avaient cherché à ranimer le zèle des chrétiens. Mais leurs exhortations n'obtinrent aucun résultat.

Après avoir mis fin aux divisions qui agitaient l'Italie, Nicolas V prêcha une croisade au congrès de Bodi (1454); sa parole excita une sorte d'enthousiasme, et cependant cet élan s'éteignit aussitôt sans avoir porté de fruit. Son successeur Calixte III

qui, malgré son grand âge, avait conservé le feu de la jeunesse, usa de toute sa puissance pour opposer une digue aux envahissements des infidèles. Il en-

voya, pour seconder ses efforts, des prédicateurs dans tous les royaumes chrétiens et parvint, à force

de persévérance, à mettre sur pied une armée de plus de soixante mille hommes. Cette armée sous

la conduite du légat, Jean Campistran, marcha au secours du généreux Hunyade qui commandait les

troupes de Ladislas, roi de Hongrie, et qui s'était distingué dans plusieurs campagnes contre les

Turcs.

3. PIS II (1458-1464). — En s'asseyant sur la chaire de Saint-Pierre, à cette époque où tant de

difficultés surgissaient autour du saint-siège, tous les pontifes de Rome s'élevaient à la hauteur des

grands. OEnéas Sylvius de Piccolomini, qui avait rempli le monde de sa gloire littéraire, fut à peine

élu pape sous le nom de Pie II, qu'il se ligua aussi avec le roi de Hongrie, l'intrépide Mathias Corvin, pour combattre les Turcs. Il voulut se placer lui-même à la tête des croisés, et leur assigna Ancône comme lieu du rendez-vous (octobre 1463). Venise et le duc de Bourgogne s'agitèrent vainement pour équiper quelques troupes. Pie II ne se rendit pas moins au lieu qu'il avait fixé, et ses préparatifs étaient terminés lorsqu'il fut atteint de la fièvre. Il expira en vue des galères vénitiennes qui devaient le transporter sur la terre étrangère.

4. INDIFFÉRENCE DE L'OCCIDENT. — Le cardinal Pierre Barbo qui succéda à Pie II, sous le nom de Paul II, tint aussi des consistoires pour la défense de la chrétienté. Malgré tous ces généreux efforts, on vit seulement quelques chevaliers se dévouer à la cause sainte, mais il fut impossible de déterminer un mouvement général de l'Occident contre l'Orient, parce que les nations, dévorées par un étroit égoïsme, ne songeaient qu'à elles-mêmes et ignoraient la vertu du dévouement et du sacrifice. Le caractère indécis de Frédéric III laissa l'Allemagne en proie à toutes les discordes; Louis XI était dominé par le désir d'abaisser les grands afin d'affranchir la royauté de toute gêne féodale; l'Angleterre se noyait dans des flots de sang, au milieu des anarchiques horreurs de la guerre des deux Roses; l'Italie continuait tristement ses luttes intestines; enfin l'Espagne, pressée d'en finir avec cette portion de l'islamisme qui l'avait si durement affligée, enfermait ses derniers Maures dans Grenade et les forçait à capituler. La foi d'ailleurs

s'éta
chré
en fa
semt
crois

5.
tisan.
quête
avait
contr
l'inv
flots
de E
des
d'Ori
pire
eun c
deva
mode

4. C
Europ
timole
les Tur
2. C
pontife
série ?
s'op
sade ?
Quels
Que

s'était affaiblie dans les âmes, et le sentiment chrétien n'avait plus assez d'énergie pour exciter, en faveur de la religion, un soulèvement général, semblable à celui qui avait entraîné les premiers croisés.

5. ACTION PROVIDENTIELLE. — Néanmoins les partisans de Mahomet ne poussèrent pas leurs conquêtes au delà du terme que la providence leur avait assigné. Sur les confins de l'Europe ils rencontrèrent la race scythique des Hongrois, dont l'invincible résistance émoussa leur courage, et les flots de l'invasion vinrent se briser contre les murs de Belgrade. Là en effet se terminait la mission des Turcs. Ils avaient envahi l'empire romain d'Orient, comme les Germains avaient occupé l'empire romain d'Occident. Il ne restait donc plus aucun débris du vieux monde : aussi les invasions devaient bientôt cesser, et un nouvel âge, l'âge moderne, allait commencer.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel effet produisit en Europe la prise de Constantinople? Quels progrès firent les Turcs?

2. Comment les souverains pontifes montrèrent-ils leur zèle? Dans quel congrès Nicolas V prêcha-t-il la croisade? Que fit son successeur? Quels furent leurs succès?

Quel fut le dévouement de

Pie II? Où mourut-il?

4. Dans quelle indifférence l'Europe fut-elle alors plongée? Quels sont les désordres qui régnaient à cette époque au sein de toutes les nations?

5. Où s'arrêtèrent les conquêtes des Turcs? Quelles limites la Providence leur avait-elle assignées?

CHAPITRE V.

Des ordres religieux. Fondation de l'ordre des minimes.

1. ÉTAT DES ORDRES RELIGIEUX. — Pendant le schisme d'Occident, les papes ayant accordé aux religieux les plus grands privilèges pour les attacher à leur obéissance, il en résulta de graves abus. Les ordres sur lesquels l'Église avait fondé les plus grandes espérances, tombèrent tout à coup dans un relâchement déplorable. Les franciscains se divisèrent, et quelques-uns s'écartèrent même du droit chemin pour se jeter dans le schisme, durant le séjour des papes à Avignon. Ils ne craignirent pas de mettre leurs talents au service de Louis de Bavière contre Jean XXII, et de pousser ainsi l'Allemagne à se constituer en Église nationale. Les dominicains, les bénédictins, les cisterciens et les prémontrés furent loin de maintenir la rigide sévérité de leur règle. Mais l'Église, toujours admirable dans sa fécondité, produisit, au sein même de ses plus grandes détresses, des hommes d'une vertu héroïque, qui fondèrent de nouveaux ordres remarquables par leur dévouement et leur pureté. Saint Laurent Justinien en Italie, saint Jean de Valence en Espagne, le pieux Gérard Groot en Allemagne, enfantèrent ces merveilles, au milieu des troubles causés par le grand schisme.

2. RÉFORMATION DES ORDRES RELIGIEUX. — À peine l'orage fut-il calmé, que du milieu des ordres tombés en décadence s'élevèrent des réformateurs.

zélés qui, insensiblement, rappelèrent tous les monastères à leur sainteté primitive. Cet élan de réformation est manifeste dans tous les ordres religieux au xv^e siècle, et partout on sent que l'Église, par ses soins et ses travaux continuels, serait parvenue à triompher de tous les vices qui l'opprimaient, si la main imprudente des novateurs n'eût troublé la régularité de ce mouvement régénérateur. Il semble même que Dieu ait voulu la venger à l'avance des calomnies que Luther et les autres sectaires devaient inventer contre elle, en suscitant, avant l'apparition de ces hérésiarques, saint François de Paule pour former un nouvel ordre religieux, spécialement consacré à la pénitence et à l'humilité.

3. VERTUS DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE. — Cet illustre fondateur tira le surnom de Paule de la petite ville où il naquit en Italie. Les bons exemples de ses parents et le goût qu'il ressentait pour la piété lui inspirèrent, dès l'enfance, le désir de s'exercer à la vie austère et mortifiée vers laquelle il se sentait porté. Il ne mangeait ni viande, ni poisson, ni œufs, ni lait, et se fit de cette manière de vivre une règle qu'il observa religieusement pendant toute sa vie. Enfin, pressé par un ardent amour pour la solitude, il se retira dans une grotte près de la mer, où il ne s'occupa que des choses de Dieu. Il n'eut d'autre lit que la pierre, d'autre nourriture que les herbes qui croissaient autour de sa grotte, et sous ses vêtements grossiers il revêtit un rude cilice. Bientôt la foule, attirée par l'éclat de vertus si rares dans un jeune

homme, vint le visiter au milieu de sa retraite, et plusieurs personnes ayant sollicité la faveur de se fixer auprès de lui, afin d'apprendre à servir Dieu, François de Paule ne put résister à leurs instances.

4. FONDATION DE L'ORDRE DES MINIMES. — Le saint ermite bâtit alors autour de sa grotte quelques cellules et un oratoire ; ce fut là le berceau de l'ordre qu'il fonda peu de temps après. Le nombre de ses disciples augmentant de jour en jour, François de Paule résolut de construire au même lieu un monastère et une église. Il établit comme règle, dans le nouvel ordre, l'observation perpétuelle du carême, et pour apprendre à ses religieux que sans l'humilité la pénitence est inutile, il voulut qu'ils fissent une profession particulière de cette vertu, et qu'on les appelât *minimes*, c'est-à-dire les moindres de tous les religieux. Son ordre fut approuvé par Sixte IV, en 1474. Louis XI, connaissant la sainteté de François de Paule, le fit venir d'Italie dans l'espoir qu'il retarderait sa dernière heure. Mais le serviteur de Dieu lui apprit qu'il importait moins de vivre que de bien mourir. Le fondateur des minimes édifia toute la cour par son parfait détachement des choses de ce monde et par la sagesse de ses discours. Les successeurs de Louis XI le comblèrent de bienfaits, et il vit son ordre s'étendre non-seulement en Italie et en France, mais en Espagne et en Allemagne. Il mourut en 1507 au couvent de Plessis-les-Tours, après avoir exhorté ses religieux à observer fidèlement leur règle et à s'aimer les uns les autres.

1. relâc
gieu:
s'éca
leur
saint.
2.
veme
l'appr
est l:
pour
de le:

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qui causa le relâchement des ordres religieux? Quels sont ceux qui s'écartèrent de la rigidité de leur règle? Quels sont les saints qui honorèrent l'Église?

2. N'y eut-il pas un mouvement de réformation avant l'apparition des sectaires? Quel est le saint que Dieu suscita pour venger à l'avance l'Église de leurs injures?

3. Quelle fut l'éducation de saint François de Paule? Quelles mortifications s'imposa-t-il? Comment attira-t-il à lui des religieux?

Quel fut l'origine de son ordre? Quelle était sa règle? A quelle occasion saint François de Paule vint-il en France? Dans quelles contrées son ordre s'est-il répandu?

VII^e ÉPOQUE.

Depuis Luther jusqu'au traité de Westphalie(1517-1648)(1).

(Elle renferme 131 ans.)

Cette époque renferme spécialement l'histoire du protestantisme. L'hérésie s'introduisant dans les diverses parties de la chrétienté, y forme soit un parti puissant comme en France, en Suisse, dans les Pays-Bas et la Pologne, ou devient la religion même de l'État, comme en Angleterre, en Suède, en Danemark et dans plusieurs contrées de l'Allemagne. Aussitôt que cette hérésie est établie, une lutte effroyable s'engage entre les catholiques et les réformés, lutte qui bouleverse l'Europe entière, jusqu'à ce que le traité de Westphalie y mette un terme. Mais l'Église trouve dans les conversions qu'elle opère dans le nouveau monde, une sorte de dédommagement aux pertes qu'elle fait en Europe, et elle n'en reste pas moins glorieuse et féconde.

CHAPITRE I.

De l'hérésie de Luther et des pays où elle s'est établie.

1. ERREURS DE LUTHER. — Luther, né en Saxe, était de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, et

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'Europe à l'époque de Charles Quint.

docteur de l'université de Wittemberg. Esprit inquiet, ardent, plein de présomption, il attaqua l'Église à l'occasion des indulgences accordées par le pape Léon X, parce que la publication en fut confiée aux dominicains et non pas aux religieux de son ordre. Il commença par déclamer contre l'abus des indulgences, puis contre les indulgences mêmes. Il attaqua ensuite la doctrine de l'Église sur le péché originel, sur la justification et sur les sacrements. Ces nouveautés impies ayant été condamnées par une bulle du pape, le fougueux docteur s'éleva contre la primauté du siège de Rome, et ne gardant plus aucune mesure, il tomba en écartés en écartés, et d'excès en excès, renouvelant les erreurs déjà foudroyées dans les albigeois, dans Wiclef et dans les hussites. Il écrivit contre le purgatoire, contre le libre arbitre, contre le mérite des bonnes œuvres, etc. Tel fut le commencement de sa funeste apostasie de l'ancienne foi. Il se qualifia du nom de *réformation*, et ses sectateurs furent ensuite appelés *protestants*, parce que leurs principaux chefs protestèrent, en 1529, contre un décret de la diète de Spire rendu par l'archiduc Ferdinand et par les autres princes catholiques.

2. CONDUITE INDIGNE DES PRINCES. — Luther, dont l'entreprise hardie avait besoin d'être soutenue par de puissants appuis poussa les princes d'Allemagne à s'emparer des biens ecclésiastiques. Ce moyen facile lui rendit les princes favorables, et l'espérance de recueillir une partie de ces riches dépouilles engagea dans son parti des seigneurs puissants. Frédéric, électeur de Saxe, et Philippe,

landgrave de Hesse, se déclarèrent hautement ses protecteurs. Pour multiplier ses sectaires, Luther attaqua la loi du célibat des prêtres et des religieux, et lui-même, qui était prêtre et moine, donna l'exemple de l'infraction, en épousant une jeune religieuse qu'il avait tirée de son couvent pour la catéchiser et la séduire. De telles leçons, soutenues par de tels exemples, trouvèrent facilement accès dans l'esprit des peuples; et une secte si favorable aux inclinations corrompues du cœur humain ne pouvait que s'accroître de jour en jour.

3. PROGRÈS DU LUTHÉRANISME. — De la haute Saxe, l'hérésie se répandit dans les provinces septentrionales de l'Allemagne, dans les duchés de Brunswick, de Mecklembourg, de Poméranie et dans la Prusse; Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, fut un des premiers à entrer dans la ligue protestante. Christian III abolit la religion catholique dans le Danemark, la Norvège et l'Islande et fit trancher la tête à tous ceux qui refusaient de croire à la doctrine de Luther. Gustave Wasa décréta également la confiscation de tous les biens des églises et des évêchés en Suède, défendit tout rapport avec Rome, et acheva de substituer le luthéranisme au catholicisme, en prescrivant à toutes les églises la liturgie qu'elles devaient suivre. Les rois de Pologne se déclarèrent d'abord ouvertement contre les nouvelles doctrines. Sigismond publia même une loi à ce sujet, mais il ne put préserver entièrement son peuple de la contagion. Les Dantzickois demandèrent et obtinrent le libre exercice du culte réformé, et bientôt dans

toutes les villes de Pologne chaque secte compta de nombreux représentants.

QUESTIONNAIRE.

1. Où naquit Luther? Pourquoi s'éleva-t-il contre les indulgences? Quelles erreurs a-t-il renouvelées? Quel nom a-t-on donné à ses sectateurs?

2. Pourquoi plusieurs princes se déclarèrent-ils pour la réforme? Par quels

moyens Luther se fit-il des partisans? Quelle fut sa conduite?

3. Dans quel pays se répandit sa doctrine? Par qui fut-elle introduite dans le Danemark et la Suède? Comment fut-elle accueillie en Pologne?

CHAPITRE II.

Des erreurs de Calvin et des pays où elles se sont répandues.

1. DES NOUVEAUX SECTAIRES. — Le funeste exemple qu'avait donné Luther en changeant la doctrine reçue parmi les fidèles, fut suivi par un grand nombre de prétendus réformateurs, qui, adoptant une partie de ses erreurs, en ajoutèrent de nouvelles. Carlostad, un de ses disciples, bouleversa toute l'Allemagne; Zwingle prêcha le nouvel Évangile aux Zurichois; les grandes villes de la Suisse, Berne, Bâle, Genève, Neufchâtel, eurent leurs apôtres. Acalompade se fit un nom à Bâle, Guillaume Farel se distingua à Genève, Bucer et Capito s'illustrèrent à Strasbourg, et de là les nouvelles doctrines passèrent en France. Calvin s'en fit le défenseur, et il obtint de si grands succès qu'on le regarde comme le second chef des protestants.

2. VIE ET DOCTRINE DE CALVIN. — Né à Noyon

en 1509, Calvin fit ses humanités à Paris, puis alla étudier le droit à Orléans et à Bourges dont les écoles étaient renommées. Ce fut dans cette dernière ville qu'il connut Melchior Wolmar, savant helléniste, malheureusement imbu de la doctrine de Luther, qui lui apprit le grec, et le fortifia dans ses idées de réforme. A cette époque l'hérésie commençait à pénétrer en France, et François I^{er} sévissait avec vigueur contre ses partisans. Calvin ne se trouvant pas en sûreté se retira à Bâle, où il publia son livre de *l'Institution chrétienne*, qui est comme l'abrégé de sa doctrine. Excepté l'article de l'Eucharistie, il s'écarte peu des sentiments de Luther; il enseigne que le libre arbitre a été entièrement éteint par le péché; que Dieu a créé la plupart des hommes pour les damner, non à cause de leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainsi : il rejette l'invocation des saints, le purgatoire et les indulgences : il ne veut ni papes, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni culte extérieur, ni aucune des cérémonies sacrées, qui sont d'un si grand secours pour élever l'âme jusqu'à l'adoration de l'Être suprême. Luther avait été si convaincu de la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, qu'il ne put abandonner ce dogme; Calvin osa le rejeter.

3. TYRANNIE DE CALVIN A GENÈVE. — Le novateur, après avoir cherché à répandre sa doctrine, alla s'établir à Genève, qui, depuis quelques années, avait chassé son évêque et embrassé le luthéranisme. Il y exerça l'emploi de prédicateur et de professeur de théologie. Ayant acquis beaucoup de crédit et une immense célébrité, il établit solide-

sa domination, et de cette ville qui était
comme le centre de sa secte, il souffla le feu
l'hérésie et de la discorde dans la France et
dans les autres parties de l'Europe. Son pouvoir
fut absolu à Genève, et pendant plus de vingt
ans il tint cette malheureuse ville sous son af-
fameux despotisme. Les peines les plus sévères,
autres que la prison, l'exil et la mort, étaient infligées
pour le moindre délit, même aux enfants et
aux jeunes filles. La peine de mort était prononcée
contre tout criminel de lèse-majesté divine et
humaine : contre le fils qui frappait ou maudissait
son père; contre quiconque était reconnu coupable
d'adultère, et contre celui qui était déclaré hérétique.
Ainsi Jacques Gruet eut la tête tranchée pour
avoir écrit des lettres et des vers libertins; Mi-
chiel Servet fut brûlé vif à Genève (1553), pour avoir
révélé le mystère de la sainte Trinité, dans un li-
vre qui n'avait été ni écrit ni publié à Genève;
Jean de Lécuyer fut exilé, pour avoir autrement pensé que
Calvin sur la prédestination et le mérite des œuvres.
Tout en dressant à Genève des bûchers et des
scafauds, Calvin criait à l'intolérance et à la
cruauté contre ceux qui persécutaient ses disciples.
Dans ses pamphlets il appelait le roi de France,
François II, un Domitien, et il représentait tous les
papes catholiques comme des tyrans. Il poussait
à la fois ses partisans à la révolte et au mar-
tyrage, taxait d'impiété ceux qui dissimulaient leurs
sentiments, et offrait dans Genève un lieu de refuge
à tous les plus timides. Bientôt cette ville fut remplie
d'étrangers de toutes les nations, et surtout de

Français, dont Calvin eut l'adresse de se faire des partisans dévoués et qu'il envoya de tous côtés collecter ses libelles incendiaires. Il engagea aussi un grand nombre d'entre eux à embrasser la profession d'imprimeur ou de libraire, de sorte que Genève devint le centre d'un commerce immense de librairie qui contribua considérablement à répandre en Europe les écrits de Calvin et des autres réformateurs.

4. MORT DE CALVIN (1564). — Jusqu'au colloque de Poissy, qui se tint en 1561, les sectateurs de Calvin avaient toujours été compris sous la dénomination générale de *luthériens*, quoique leur doctrine fût sur plusieurs points tout à fait différente de celle de Luther. Mais ayant alors refusé d'adopter la confession d'Augsbourg, on leur donna le nom de *calvinistes*. Calvin mourut quelque temps après, frappé d'une maladie cruelle dont le désespoir fut le terme. Il était vieillard à quarante ans, et ceux qui l'ont vu sur son lit de mort ont jugé qu'il succombait sous les coups d'un Dieu vengeur.

Sa doctrine se répandit dans une partie de la Suisse, pénétra dans le midi de la France où elle alluma la guerre civile, gagna les Pays-Bas, principalement la Hollande qu'elle souleva contre la domination du roi d'Espagne, et trouva de nombreux partisans en Écosse où elle envenima toutes les divisions qui désolaient ce malheureux pays.

QUESTIONNAIRE.

1. L'exemple de Luther trouva-t-il beaucoup d'imitateurs? Quel fut le second chef des protestants?

2. C
uisa-
quelle
ivre
e? C
n
elle
3. C
re de
a

1.
de Lu
Henr
ique
l'héré
posa
qui v
l'Églis
son cc
neur
annul
de fai
d'hon
viver
père
Henri
resser
du sc
parler
prème

faire de
côtés col-
aussi un
à profes-
que Ge-
tense de
à répan-
ntres ré-

2. Où était né Calvin? Où
naisa-t-il ses erreurs? Dans
quelle ville publia-t-il son
ivre de l'*Institution chrétien-*
e? Quelles furent ses erreurs?
à quoi sa doctrine différa-
-elle de celle de Luther?
3. Quelle ville fut le cen-
re de sa secte? Quelle était
la nature du pouvoir qu'il

y exerçait? Quels sont les
hommes qu'il a fait mettre à
mort? Quelle transformation
subit Genève sous son gouver-
nement?

4. A quelle occasion ses
sectaires reçurent-ils le nom
de calvinistes? Comment mou-
rut Calvin? Où sa doctrine
s'est-elle répandue?

CHAPITRE III.

Du schisme d'Angleterre (1534).

colloque
eurs de
a déno-
eur doc-
différente
usé d'a-
onna le
e temps
e déses-
te ans,
gé qu'il
eur.

I. CAUSE DE CE SCHISME. — Lorsque la doctrine
de Luther eut commencé à se répandre en Europe,
Henri VIII se signala par son zèle pour la foi catho-
lique; il publia des édits sévères pour empêcher
l'hérésie de pénétrer dans son royaume, et com-
posa lui-même, pour la combattre, un ouvrage qui
lui valut du pape le titre glorieux de défenseur de
l'Église. Mais un attachement criminel étouffa dans
son cœur de si heureuses dispositions, et fit le mal-
heur de son règne. Ayant conçu le projet de faire
annuler son mariage avec Catherine d'Aragon, afin
de faire monter sur le trône Anne de Boleyn, dame
d'honneur de la reine, pour laquelle il se sentait
vivement épris, il s'adressa au pape. Mais le saint-
père refusa d'autoriser un pareil scandale. Alors
Henri VIII, se livrant à tous les transports de son
ressentiment, ne voulut plus reconnaître l'autorité
du souverain pontife, et, par un acte solennel du
parlement d'Angleterre, il se fit déclarer chef su-
prême de l'Église anglicane.

2. PERSÉCUTIONS DE HENRI VIII. — Henri soutint cette démarche schismatique par une violente persécution contre ceux qui ne voulurent pas souscrire à la déclaration du parlement. Thomas More, grand chancelier, et Fisher, évêque de Rochester, ayant refusé de reconnaître la suprématie ecclésiastique du roi, eurent la tête tranchée. Le supplice de ces deux hommes illustres fut le prélude d'un grand nombre d'exécutions sanglantes et Henri, qui jusqu'alors n'avait point paru porter la cruauté, devint violent et sanguinaire. Pour venger des religieux qui persévéraient dans l'obéissance due au saint siège, il supprima les monastères et s'en appropria les revenus. On eût dit qu'il ne s'était fait chef de l'Eglise de son royaume qu'afin d'avoir un titre pour la piller.

3. EDOUARD VI ÉTABLIT LE PROTESTANTISME (1547). — Malgré ses égarements, Henri VIII n'avait rien changé dans la doctrine; mais le schisme conduit en peu de temps à l'hérésie. Les nouvelles erreurs ne pouvaient manquer d'être accueillies avec faveur dans un pays ainsi disposé à la révolte; aussi, du vivant même de Henri, et contre son gré, voit-on le luthéranisme commencer à glisser. Après sa mort, Edouard VI abolit entièrement la religion catholique, et y établit la protestante réforme. On supprima la messe, les images furent détruites, les églises pillées et profanées, les chaires occupées par des prédicateurs qui attaquaient publiquement les anciens dogmes et les saintes cérémonies de la religion.

4. DES SUCCESSEURS D'EDOUARD VI. — La nation

anglaise était si profondément dégradée qu'elle obéit constamment, en matière religieuse, aux caprices despotiques de ses souverains. Avec Henri VIII, elle ne fut que schismatique, parce qu'il suffisait à son souverain d'être séparé de l'Eglise romaine pour satisfaire ses appétits grossiers. Sous les ministres d'Edouard VI, elle se fit protestante, parce que telle était la volonté de ces puissants magistrats. Pendant le règne de Marie, sœur d'Edouard VI, elle revint à ses anciennes traditions, parce que le pouvoir y était lui-même revenu. Mais à l'avènement d'Elisabeth, qui était profondément attachée aux doctrines nouvelles, l'Angleterre abandonna définitivement son ancienne croyance et forma une Eglise particulière, qui prit le nom d'*Eglise anglicane*. Pour bien juger cette réforme, il suffit de se rappeler la honte de son origine et de connaître l'impiété de tous ses attentats.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle fut la cause du schisme d'Angleterre? Que demandait Henri VIII au pape? Pourquoi se déclara-t-il chef suprême de l'Eglise anglicane?
2. Que fit Henri VIII pour soutenir son schisme? Quels sont les grands personnages qu'il fit mourir? Comment traita-t-il les monastères?
3. Henri VIII avait-il changé quelque chose à la doctrine? Que fit-on sous Edouard VI?
4. Quelle fut la mobilité de l'Angleterre sous les divers princes qui la gouvernèrent alors? Sous quelle princesse l'Eglise anglicane fut-elle définitivement constituée? D'après quels faits peut-on juger cette réforme?

CHAPITRE IV.

Des variations des protestants. Concile de Trente. Saint Charles Borromée.

1. DES VARIATIONS DES PROTESTANTS. — Un des caractères de l'hérésie est d'être sujette à se diviser et à varier dans ses enseignements. Jusqu'à présent aucune n'a échappé à cette instabilité de doctrine. Les protestants, d'abord si unis dans leurs attaques contre l'Eglise, se trouvèrent impuissants à conserver entre eux la moindre unité. Ne s'accordant que pour nier, quand il leur fallut formuler un symbole, ils produisirent mille opinions diverses, Luther et Calvin se lancèrent le sarcasme et l'injure; Zwingle guerroya ouvertement contre le réformateur saxon; Socin imagina un naturalisme odieux qui effraya les réformés eux mêmes. Comme on permettait à chacun de s'en rapporter uniquement à sa raison et de baser sa croyance sur sa propre interprétation de la Bible, il y eut autant de religions que d'individus. C'est ce qui a fait dire, avec vérité, qu'il serait plus aisé de compter tous les nuages qui passent devant le soleil dans un jour d'orage, que d'énumérer toutes les variations que le protestantisme a subies. Cette mobilité finit par causer sa ruine, mais elle n'empêcha pas que, dans les commencements, l'erreur ne jouît d'une certaine ardeur de prosélytisme qui lui fit faire de grandes conquêtes, partout où les passions demandaient à être délivrées du joug qui les comprimait.

2. DE L'ACTION DE LA PAPAUTÉ. — On ne peut trop

admi
tifes c
temps
fut de
trai
fondit
et se
de gr
flegme
tife n'
châti
ment
tisés d
ainsi
pontife
sacré c
des ho
leur si
la char
tencer
sur le
éminer
vertu c
vainqu
dont le
siècle
côtés E
de la
rent fr
entre to
mérite
tement

admirer les vertus et les talents des souverains pontifes que Dieu mit à la tête de son Église dans ces temps malheureux. Après la mort de Léon X, la tiare fut donnée à Adrien VI. Ce Néerlandais austère, qui traitait avec dédain tout ce qui n'était pas chrétien, fondit en larmes sur les fautes de ses prédécesseurs, et se mit à réformer, dans Rome, cet excès de luxe et de grandeur qui avait scandalisé la roideur et le flegme des Germains. Les larmes de ce digne pontife n'ayant pas suffi à tout expier, le Seigneur châtia sa ville éternelle en lui envoyant sous Clément VII, successeur d'Adrien, les soldats fanatisés du luthérien Fronderberg. Puis, après l'avoir ainsi purifiée dans les souffrances, il lui donna pour pontife le célèbre Paul III, qui introduisit dans le sacré collège les Contarini, les Caraffa, les Sadolet, les hommes les plus saints et les plus savants de leur siècle. D'après leurs sages conseils, il réforma la chambre apostolique, la chancellerie et la pénitencerie. Depuis ce moment on ne voit plus paraître sur le siège pontifical que des hommes d'un mérite éminent : Pie IV, appuyé de la science et de la vertu de saint Charles Borromée; saint Pie V, le vainqueur de Lépante; Grégoire XIII et Sixte V, dont le génie est au-dessus de tout éloge. Le xvi^e siècle est fermé par Clément VIII, qui voit à ses côtés Bellarmin et Baronius, les deux flambeaux de la catholicité. Ces courageux pontifes se mêlèrent franchement à tous les événements, et, seuls entre tous les souverains de l'Europe, ils eurent le mérite d'un but avoué et d'une politique parfaitement conséquente avec elle-même. Leurs prin-

cipaux moyens d'action furent le concile de Trente, les ordres religieux, et le talent des hommes qui se dévouèrent à la défense du catholicisme.

3. DU CONCILE DE TRENTE (1545-1563). — La tenue d'un concile universel, au milieu de toutes les divisions qui déchiraient l'Europe, fut vraiment un événement providentiel. Il parut d'abord impossible de rassembler les princes de l'Eglise, tant il y avait d'oppositions à vaincre du côté des puissances temporelles ; cependant on parvint à aplanir les difficultés. Mais il y avait tant d'irritation dans les esprits, que d'épouvantables orages éclatèrent au sein même de cette auguste réunion. Trois fois le concile fut forcé d'interrompre ses travaux, et son œuvre ne fut achevée qu'après dix-huit ans d'efforts. Malgré ces épreuves de tout genre, le Saint-Esprit n'abandonna pas un seul instant son Eglise. En dépit de tous ces conflits d'opinions diverses, les décisions du concile offrirent un ensemble de doctrines admirable d'unité et d'harmonie. Ses règlements disciplinaires respirent la sagesse et la sainteté des lois ecclésiastiques des premiers siècles.

4. SAINT CHARLES BORROMÉE. — Saint Charles Borromée, évêque de Milan, avait été l'âme des dernières sessions du concile et les avait, pour ainsi dire, dirigées. Ses exemples et ses paroles contribuèrent beaucoup à détruire les difficultés et les obstacles qui s'opposaient dans de grandes Eglises à l'exécution des décrets du concile. Il exécuta lui-même ce qu'il avait prescrit, et commença par réformer dans sa maison tout ce qui ne

ress
Le c
ques
Sain
du s
d'all
Il ob
son c
tifica
Ils s'e
et le
fit st
sages
du cc
tion
modè
Char
rateu

1. C
l'hérés
ils va
Ces v
très-cc
2. C
papes
nous c
bres ?
moyen.
3. C

ressentait pas la gravité et la dignité épiscopale. Le concile s'était élevé avec force contre les évêques qui ne résidaient point dans leurs diocèses. Saint Charles, retenu à Rome par un ordre exprès du souverain pontife, se crut néanmoins obligé d'aller gouverner l'Eglise qui lui avait été confiée. Il obtint du pape la permission de retourner dans son diocèse, et travailla avec persévérance à la sanctification de son peuple et à la gloire de son Eglise. Ils'entoura d'hommes remarquables par leur science et leur piété, convoqua un concile provincial, et y fit statuer, suivant les décrets de Trente, les plus sages règlements pour la réception et l'observation du concile, la réformation du clergé et la célébration du service divin. Ces statuts servirent de modèle à un très-grand nombre d'Eglises, et saint Charles mérita d'être considéré comme le restaurateur de la discipline ecclésiastique.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel est le caractère de l'hérésie ? Les protestants ont-ils varié dans la doctrine ? Ces variations ont-elles été très-considérables ?

2. Quel fut le caractère des papes à cette époque ? Faites-nous connaître les plus célèbres ? Quels furent leurs moyens d'action ?

3. Quels obstacles rencon-

tra le concile de Trente ? Comment triompha-t-il de ces obstacles ? Quel est le caractère de ses décrets ?

4. Qui fut suscité de Dieu pour les faire exécuter ? Qu'éta't saint Charles Borromée ? Que fit-il à Milan ? Quelle fut l'influence des conciles particuliers qu'il tint dans son Eglise ?

CHAPITRE V.

Des ordres religieux. Conversion des Indiens et des Japonais.
Saint François Xavier.

I. DÉVELOPPEMENT DES ORDRES RELIGIEUX. — Pendant que l'Eglise, rassemblée à Trente, promulguait sa croyance et ses principes de discipline, les ordres religieux, qui font sa puissance et sa vie, recevaient d'admirables développements. Ce magnifique retour vers l'observation des règles primitives, avait eu lieu à la fin du xv^e siècle, ainsi que nous l'avons fait remarquer, mais il fut provoqué d'une manière plus active encore par les scandales que causa la réforme. Les doctrines nouvelles, attirant à elles les hommes dont le cœur était corrompu, débarrassèrent l'Eglise de cette foule qui ne pouvait que l'affliger, et alors ceux qui restèrent fidèles rivalisèrent de zèle pour obtenir de Dieu le pardon des crimes de leurs frères apostats. L'Eglise retrouva même, dans la persécution, toute sa fécondité primitive. Elle tira de son sein une foule d'ordres nouveaux, dont le dévouement s'étendit à tous les besoins de l'humanité. Saint Camille de Lellis fonda, sous le titre des *Ministres du bien-mourir*, une congrégation qui s'occupa du soin des malades; saint François de Sales confia les mêmes fonctions à ses sœurs de la Visitation, qui se répandirent en France, en Italie, en Pologne et en Allemagne; Saint-Jean de Dieu créa de magnifiques hospices, et partout la charité se

manifesta par des actions pleines d'héroïsme. A cette époque, la réforme abusant de l'ignorance des peuples pour les séduire, il s'éleva, de tous côtés, des ordres qui s'imposèrent la noble mission de prêcher les pauvres et d'instruire les enfants. César de Bus, né dans le Comtat-Venaissin, établit dans ce dessein l'ordre des *Prêtres de la doctrine*, que Clément VIII approuva en 1597, et qui peupla de catéchistes zélés les provinces de Paris, d'Avignon et de Toulouse. Des établissements semblables se multiplièrent à Rome et dans toute l'Italie. La plus remarquable de ces congrégations fut celle des Théatins, qui, fondée à Venise, s'étendit à Padoue, à Milan, à Gênes et qui envoya même des apôtres jusqu'au fond des régions caucasiennes. Saint Philippe de Néri jeta les fondements de l'Oratoire en Italie, et le cardinal de Bérulle le répandit en France (1613). Les progrès des oratoriens, dans ce pays, furent très-rapides; ils surent en peu de temps conquérir la confiance et obtinrent, par leur science et leur érudition, la direction de la plupart des collèges et des séminaires.

2. DES JÉSUITES (1540). — Un ordre nouveau que Dieu suscita au commencement du seizième siècle, se distingua entre tous les autres par son zèle et son ardeur à réaliser les réformes indiquées par les souverains pontifes. Cet ordre qui est celui des Jésuites était considéré par son fondateur, Ignace de Loyola, comme une armée enrôlée sous les étendards du Christ, pour faire la guerre aux suppôts de l'erreur. Cette armée se répandit en un instant dans toute la chrétienté. Pleine de dé-

vouement envers le souverain pontife, à qui elle promettait une obéissance sans bornes, elle combattit pour son autorité dans tous les lieux où elle était attaquée. Ce fut la digue que la main de Dieu opposa aux progrès du protestantisme. Non contente de lutter en Europe, pour le maintien de la foi, la société de Jésus envahit le nouveau monde à mesure qu'on le découvrait, et le soleil n'échauffa pas de ses rayons un seul coin de la terre, que ces hommes dévoués n'aient sanctifié par leurs vertus, pendant le premier siècle de leur existence.

3. CONVERSION DES INDES. — Saint François Xavier, un des premiers disciples de saint Ignace, fut choisi par le pape Paul III pour porter l'Évangile dans les Indes orientales. Il s'embarqua à Lisbonne en 1541 et aborda à Goa, capitale de la domination portugaise dans les Indes. Son premier soin fut de rappeler aux principes du christianisme ceux qui, par leurs scandales, pouvaient être un obstacle à la conversion des idolâtres. Il parcourut ensuite de vastes contrées où l'on n'avait encore aucune connaissance de Jésus-Christ, et afin que sa mission produisit plus de fruits, il étudia la langue malabaré, traduisit dans cette langue le symbole des apôtres, le décalogue, l'oraison dominicale et le catéchisme ; il apprit par cœur sa traduction et enseigna partout la morale de Jésus-Christ. François Xavier opéra des conversions innombrables ; les temples des idoles furent détruits. et à leur place s'élevèrent, de tous côtés, des églises consacrées au vrai Dieu.

4. CONVERSION DU JAPON. — Après avoir con-

verti
sain
poin
riva
cour.
l'Ind
bole
est c
roya
peup
et au
dans
chrét
vente
de l'E
dans
répar
mour
royau
il ne
apôtr
ans (

1. L
t-elle
Quels s
qui pa
2. Q
de tou.
l'époq
gloire c
3. Q
naire

verti les Indes, avec l'aide de ses compagnons, saint François Xavier, dont le zèle ne connaissait point de bornes, s'embarqua pour le Japon, et arriva en 1546 au royaume de Saxuma. Avec le secours des Japonais, qu'il avait convertis dans l'Inde, il traduisit dans la langue du pays le symbole et l'explication de chacun des articles dont il est composé. Ses prédications dans les divers royaumes du Japon eurent un succès immense. Le peuple venait en foule lui demander le baptême, et au commencement du xvii^e siècle on comptait dans ces contrées lointaines plusieurs millions de chrétiens, qui retraçaient dans leur conduite fervente l'image de toutes les vertus du premier âge de l'Eglise. Après avoir séjourné deux ans et demi dans le Japon, Xavier se sentit pressé du désir de répandre en Chine la religion du Christ. Mais il mourut au moment où il espérait pénétrer dans ce royaume; pendant sa maladie qui dura douze jours il ne reçut aucun secours humain. Cet intrépide apôtre de la foi n'était âgé que de quarante-six ans (1552).

QUESTIONNAIRE.

1. La réforme ne contribua-t-elle pas à épurer l'Eglise? Quels sont les ordres nouveaux qui parurent alors?

2. Quel fut le plus célèbre de tous ces ordres? Quelle fut l'époque de la plus grande gloire de la Société de Jésus?

3. Quel fut le saint missionnaire qui prêcha l'Évangile

dans les Indes? Y obtint-il de grands succès?

4. Dans quel pays porta-t-il encore le nom de Jésus-Christ? Qu'était l'église du Japon au commencement du xvii^e siècle? Quel fut le dernier projet de saint François Xavier? L'a-t-il exécuté? A quel âge mourut-il?

CHAPITRE IV.

Des guerres de religion.

1. INSUBORDINATION DES PROTESTANTS. — Les protestants ne respectèrent pas plus la puissance du prince que l'autorité spirituelle du pape. « S'il m'est permis, disait Luther en parlant à son souverain, s'il m'est permis, par amour pour la liberté chrétienne, non-seulement de mépriser, mais même de fouler aux pieds les décrets des papes et les canons des conciles, pensez-vous que je respecte assez vos ordres pour les regarder comme des lois? L'Évangile, dit-il ailleurs, a toujours causé des troubles, il faut répandre du sang pour l'établir. » Cette doctrine, ainsi qu'on va le voir, alluma la guerre ou excita des troubles à mesure qu'elle se répandit dans les divers Etats de l'Europe.

2. GUERRES DE RELIGION EN ALLEMAGNE. — En Allemagne les luthériens prirent les armes et portèrent le ravage dans les provinces de Souabe, de Franconie et d'Alsace; ils pillèrent et brûlèrent les églises, détruisirent les monastères et les châteaux, massacrèrent les prêtres et les religieux. Ils formèrent une armée de soixante-douze mille hommes, que l'empereur Charles-Quint ne réduisit que difficilement. Ce prince leur ayant accordé le libre exercice de leur religion, la paix fut signée à Augsbourg en 1555. Mais, en 1619, sous le règne de l'empereur Ferdinand, ils reprirent les armes, appelèrent successivement à leur secours les Da-

nois,
pend
de l'e
terme

3.

nisme
que le
déchir
tinuel
tailles
sans r
ou qu
mille
des pe
provir
quante
rent n
s'exerc
porter
ses des
ils enl
sacrés
en jetè
Hen
dit en l
pelé l'e
la libe
sous le
permis
s'impos
des pla
blique

nois, les Suédois et les Français, et entretenrent pendant trente ans une guerre acharnée au sein de l'empire. Enfin le traité de Westphalie mit un terme à toutes ces horreurs (1648).

3. GUERRES DE RELIGION EN FRANCE. — Le calvinisme ne causa pas moins de désastre en France que le luthérianisme en Allemagne. Ce royaume fut déchiré pendant trois règnes par des factions continuelles, des guerres civiles, et de sanglantes batailles. On ne peut lire l'histoire de cette hérésie, sans frémir au récit des excès qu'elle fit commettre ou qu'elle occasionna. On a compté jusqu'à vingt mille églises que les fanatiques révoltés ont détruites pendant le cours de ces guerres. Dans la seule province du Dauphiné ils tuèrent deux cent cinquante-six prêtres et cent douze moines ; ils brûlèrent neuf cents villes ou villages. Leur fureur, qui s'exerçait même sur les morts, les poussa jusqu'à porter des mains sacrilèges sur les reliques précieuses des martyrs et des confesseurs de Jésus-Christ ; ils enlevèrent de force les corps saints des dépôts sacrés où ils étaient conservés, ils les brûlèrent et en jetèrent les cendres au vent.

Henri IV, qui avait été leur coreligionnaire, rendit leur faveur un édit qui les apaisa. Cet édit, appelé l'*édit de Nantes*, leur accordait, non-seulement la liberté de leur culte et le droit d'admission à tous les emplois civils et militaires, mais encore la permission de tenir des assemblées générales, de s'imposer des taxes pour leur culte et de conserver des places fortes. C'était créer une sorte de république en face du trône. Les réformés abusèrent de

ces privilèges, et il fallut encore les réprimer sous Louis XIII et sous Louis XIV.

4. RÉVOLUTION EN ANGLETERRE. — Le protestantisme, qui s'était introduit en Angleterre à la faveur de ceux qui la gouvernaient, fut même protégé dans toute l'Europe par la reine Elisabeth qui envoyait des secours aux réformés des divers pays. Mais, en patronnant ainsi l'erreur, cette princesse accumula sur le trône d'Angleterre des tempêtes qui devaient éclater sous ses successeurs. La libre interprétation des Ecritures fit naître, au sein de l'Eglise anglicane, une multitude de sectes dont les doctrines anarchiques ne tardèrent pas à compromettre la sécurité générale. La plus redoutable de ces factions fut celle des *indépendants*. Les fousgueux illuminés étaient parvenus à se persuader que le règne des rois était incompatible avec le règne du Rédempteur. Ils ne voulurent ni prêtres, ni symboles, ni cérémonies, ni culte autre que la communication de l'Esprit-Saint, et, au nom de la Bible, ils prêchèrent l'égalité entière dans l'ordre civil ; point de rois, point de nobles, aucune distinction sociale. Comme ils passaient le niveau sur la société entière, et qu'ils détruisaient toutes distinctions hiérarchiques, on leur donna le nom de *niveleurs*. Cromwell se mit à leur tête, et, après avoir trempé ses mains dans le sang de ses concitoyens, il s'empara du souverain pouvoir et fit monter sur l'échafaud le roi Charles 1^{er} (1649).

5. DES TROUBLES QUI S'ÉLEVÈRENT DANS LES AUTRES PAYS. — Dans les autres pays de l'Europe, les guerres intestines qui s'élevèrent n'eurent pas un

Menou
violen
Zwing
sur le
sang f
voltage
ongu
en se
Etats
botiqu
ous c
hés à
divisé
de dis
es di
ouve
toute
pacifie
de We
les
4. Qu
protest
es ma
2.
onna
Allema
urèrent
qu'il e
3. Q
n Fra
ccés c
u Dar
édit d

néoûment aussi tragique, mais partout elles furent
 violentes et acharnées. La Suisse prit les armes, et
 Zwingle, un des ses plus ardents réformateurs, périt
 sur le champ de bataille. Dans les Pays-Bas, le
 sang fut versé par torrent. La Hollande s'étant ré-
 voltée contre son souverain, le roi d'Espagne, de
 longues guerres s'ensuivirent, et, de part et d'autre,
 on se laissa emporter aux plus violents excès. Les
 Etats du Nord courbèrent la tête sous l'autorité des-
 potique de leurs souverains, et on envoya à la mort
 tous ceux qui eurent le courage de se montrer atta-
 chés à la religion de leurs ancêtres. La Pologne, déjà
 divisée, vit sortir de son sein de nouveaux principes
 de discorde et d'anarchie, dès qu'elle eut accueilli
 les différentes sectes qui s'élevaient partout où les
 nouvelles doctrines avaient rencontré des disciples.
 Toutes ces luttes intestines ne furent définitivement
 pacifiées qu'au milieu du xvii^e siècle, par le traité
 de Westphalie, qui régla les droits des protestants
 et les rapports des grands Etats de l'Europe.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le caractère des protestants? Quelles étaient les maximes de Luther?
 2. Quels désordres occasionna le protestantisme en Allemagne? Combien de temps durèrent les guerres civiles qu'il excita?
 3. Que firent les calvinistes en France? Quels furent leurs excès dans la seule province du Dauphiné? Qu'est-ce que l'édit de Nantes?

4. Comment le protestantisme s'était-il introduit en Angleterre? Quelles sectes y fit-il naître? Qu'étaient les indépendants? Comment les nommait-on encore? Quelle révolution opérèrent-ils?
 5. Quels effets produisit la réforme en Suisse? — dans les Pays-Bas? — dans le Nord? en Pologne? — Quel est le traité qui mit fin à toutes ces guerres?

LES AU-
 rope, les
 pas un

VIII^e ÉPOQUE.

Depuis le traité de Westphalie jusqu'à la chute de l'empire
(1648-1815) (1).

(Elle renferme 167 ans.)

Cette époque renferme deux siècles bien différenciés : le siècle de Louis XIV et le XVIII^e siècle. Le siècle de Louis XIV, que l'on appelle avec raison l'âge d'or de la littérature française, fut un siècle profondément religieux. Le XVIII^e siècle, au contraire, pendant lequel l'irrégion, après avoir germé en France se répandit dans toute l'Europe, est le siècle des philosophes. Les mauvaises doctrines poussèrent les peuples à la révolte et produisirent les événements désastreux qui ensanglantèrent les pages de notre histoire. La révolution française détruisit le trône et l'autel et couvrit la société de ruines. Heureusement que le calme reparut après la tempête, et le XIX^e siècle releva ce que la génération précédente avait renversé.

CHAPITRE I.

Des progrès de la foi au dix-septième siècle.

1. CARACTÈRE RELIGIEUX DU XVII^e SIÈCLE. — Le XVI^e siècle, inauguré par la rébellion de cette partie de la chrétienté qui, suivant les doctrines hérétiques

(1) Voyez dans notre Atlas les cartes de l'Europe pendant le règne de Louis XIV, et de l'Europe pendant le XVIII^e siècle.

ues, *protesta* contre l'autorité de l'Église, fut
 temps de lutte violente et acharnée. Quand le
 traité de Westphalie fut signé, le protestantisme
 eut enfin obtenu la tolérance générale qu'il ré-
 clamait, perdit tout à coup sa puissance. Sa déca-
 dence date précisément du jour où on lui accorda
 une liberté. Il s'éteignit, comme doctrine, aus-
 sitôt que les controverses eurent cessé, et il ne
 conserva plus qu'une existence extérieure qu'il dut
 à la protection des princes. Le catholicisme au con-
 traire vit augmenter son influence; il se fit partout
 une sorte de réaction en sa faveur, et il compta
 une multitude d'hommes qui lui firent le sacrifice
 de leur vie, de leur temps et de leurs talents, s'es-
 tant heureux de défendre sa cause.

2. DES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES. — Il n'est
 point d'époque qui, sous le rapport des lumières,
 soit plus richement dotée que le XVII^e siècle. Sans
 parler de Bossuet, de Fénelon et de tous les grands
 hommes qui illustrèrent la France en défendant la
 religion, on vit s'élever de toutes parts des savants
 qui répondirent avec autant de solidité que d'élo-
 quence aux nombreuses attaques des hérétiques.
 Les sectaires ne cessaient de répéter que l'Église
 catholique avait varié dans ses dogmes, que l'en-
 seignement de Rome n'était pas celui des apôtres.
 On étudia l'antiquité avec le plus grand soin sous
 différents aspects, et l'on prouva aux novateurs
 que leurs déclamations étaient sans fondement.

3. DES ORDRES RELIGIEUX. — La plupart des
 hommes qui se dévouèrent à ces études profondes
 étaient des moines. Mais les ordres religieux

n'eurent pas seulement l'avantage d'étendre le cercle des sciences, ils enfantèrent encore des légions d'apôtres qui travaillèrent à dissiper l'erreur. Quand le protestantisme, revenu de ses premiers emportements, se fut enfin reposé dans le calme et la paix, des missionnaires catholiques pénétrèrent dans les pays qu'il avait envahis et s'efforcèrent de toucher le cœur de ceux qui s'étaient écartés de la vraie foi, afin de les faire rentrer dans le sein de l'Église. Saint François de Sales signala son zèle pour la conversion des hérétiques et des mauvais catholiques. Saint Vincent de Paul, le fondateur des sœurs de la charité, établit une congrégation de prêtres dévoués à ces missions. Le Bienheureux Eudes marcha sur ses traces, et, en quelque temps, dans toutes les villes et les villages, il y eut des prédicateurs qui annoncèrent la véritable croyance avec un zèle apostolique. Peu après, le Bienheureux de la Salle établit à Reims, pour l'éducation des enfants pauvres, les Frères des écoles chrétiennes : institution admirable, contre laquelle les efforts de l'impiété moderne ont été impuissants et qui est encore aujourd'hui vénérée par les hommes de tous les partis. Ces divers établissements opérèrent des conversions nombreuses et ranimèrent la ferveur des fidèles, surtout en France qui était le berceau de ces œuvres saintes.

4. DES MISSIONS ÉTRANGÈRES. — Toutefois ces travaux apostoliques ne nuisirent en aucune manière au développement des missions étrangères. L'Église de Dieu, qui trouvait des prêtres disposés à évangéliser leurs concitoyens, enfantait aussi des apô-

es qui s'élançaient au delà des mers pour y porter
 semence du salut. La foi de Jésus-Christ fut an-
 noncée dans le cours de ce siècle en Grèce, en
 Egypte, dans le cœur de l'Afrique et de l'Asie, en
 Chine et dans presque toute l'étendue de l'Améri-
 que. Les Iroquois reçurent, pour la première fois,
 une *bonne nouvelle*; les trois Thibets furent éclairés
 par la lumière divine, et le nouveau monde vit pres-
 que tous ses habitants, désabusés de leurs ancien-
 nes superstitions, brûler avec joie leurs idoles pour
 venir s'agenouiller au pied de la croix. Ni la dis-
 tance, ni les incommodités des divers climats, ni
 la barbarie des peuples, rien ne put ralentir le zèle
 des pieux missionnaires. Une persécution horrible
 étant élevée dans le Japon, tous ces hommes dé-
 voués, ainsi que leurs plus fervents disciples, furent
 successivement victimes des atroces cruautés des
 persécuteurs. Ainsi se trouva presque entièrement
 éteinte l'Église si brillante que saint François Xa-
 vier avait fécondée de ses sueurs.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le caractère du christianisme au XVII^e siècle? Que devint le protestantisme? Le catholicisme fit-il de très-grands progrès?
2. L'Église romaine fut-elle en écrivains distingués? Quel fut le but des travaux de ces savants se livrèrent-ils à quelque chose de remarquable?
3. D'où ces savants sortirent-ils pour la plupart? Quels furent les nouveaux ordres religieux qu'on fonda à cette époque? Quel était le but de ces ordres? Quel effet produisirent-ils?
4. Les missions étrangères reçurent-elles beaucoup de développement? Dans quels pays les missionnaires se répandirent-ils? Quel fut le caractère de la persécution qui s'éleva dans le Japon? Quel en fut le déplorable résultat?

CHAPITRE II.

Du jansénisme (1640).

1. ERREURS DE JANSÉNIUS. — Au milieu de l'élan religieux qui caractérise le XVII^e siècle, l'Eglise fut cependant soumise à de cruelles épreuves. Si le protestantisme, comme doctrine, déclina rapidement, l'erreur, toujours ingénieuse à renaître des propres cendres, se montra tout à coup sous une forme nouvelle. Jansénius, évêque d'Ypres, légua, en mourant, à ses amis, un livre auquel il avait consacré tous ses soins et toutes ses veilles, et qu'il avait intitulé *Augustinus*, parce que, disait-il, il renfermait la vraie doctrine de saint Augustin sur la grâce. Malheureusement ce volumineux travail ne contenait que les erreurs de Calvin adroitement déguisées.

On y lisait entre autres choses ces désespérantes propositions : *Que l'homme ne peut résister à la grâce; que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes; qu'il y a des commandements de Dieu impossibles à suivre, non-seulement aux pécheurs, mais encore aux justes, et que la grâce même leur manque pour pouvoir l'accomplir.* C'était faire de Dieu un tyran qui ordonne l'impossible et de l'homme une machine qui se porte nécessairement au bien quand il a la grâce, et au mal quand il ne l'a pas.

2. CONDAMNATION DE CES ERREURS. — Le pape Urbain VIII condamna le livre de Jansénius, deux ans après qu'on l'eut publié. La censure de Rome,

loir
de
défe
cinc
doc
mai.
nati
fut
rent
tife,
dam
éluc
avai
pon
étaie
mais
Jans
3.
tion
mett
aucu
tes le
enter
Pour
s'env
cons
sitiô.
des ét
Les s
velle
qui r
asse

loin d'arrêter les progrès de l'erreur, irrita l'orgueil de ses partisans et les rendit plus opiniâtres à la défendre. La faculté de théologie de Paris en tira cinq propositions qu'elle déféra au jugement de ses docteurs. Ces cinq propositions furent condamnées, mais 70 docteurs s'élevèrent contre cette condamnation et refusèrent de s'y soumettre. L'affaire fut alors portée devant les évêques qui la renvoyèrent à la décision d'Innocent X. Le souverain pontife, après un examen de plus de deux ans, condamna solennellement les cinq propositions. Pour éluder le coup qui les frappait, les sectaires, qui avaient protesté de leur soumission au souverain pontife, avouèrent que les propositions condamnées étaient en effet hérétiques et impies en elles-mêmes, mais qu'elles n'étaient pas telles dans le sens de Jansénius.

3. SUBTILITÉS DES JANSÉNISTES. — Cette distinction, si elle eût été admise, aurait eu pour résultat de mettre l'Eglise dans l'impossibilité de condamner aucune hérésie ; car il eût été facile de soutenir toutes les erreurs, sous prétexte que l'auteur a été mal entendu et qu'on n'a pas saisi le sens de ses écrits. Pour ne laisser aucune ressource aux artifices dont s'enveloppaient les sectaires, Alexandre VII, par sa constitution de 1656, déclara que *les cinq propositions étaient tirées du livre de Jansénius, et qu'elles étaient condamnées dans le sens de cet auteur.* Les sectaires prétendirent alors que la bulle nouvelle ne renfermait qu'un règlement de discipline, qui n'exigeait qu'un silence respectueux et non l'assentiment intérieur. Clément XI les poursuivit

dans ce dernier retranchement par sa bulle de 1705, il déclara que le silence respectueux ne suffisait pas pour rendre à l'Eglise l'obéissance qui lui était due, qu'il fallait encore condamner comme hérétique et rejeter de cœur le sens du livre de Jansénius, condamné dans les cinq propositions.

4. **PROGRÈS DE L'HÉRÉSIE.** — Les ennemis de l'Eglise affectaient la morale la plus austère et écrivaient de magnifiques traités sur l'unité et la perpétuité de la foi, pendant qu'ils cherchaient à l'obscurcir. Ils eurent pour chefs des hommes d'un grand génie, tels qu'Arnauld, Nicole et Pascal. L'erreur, défendue par le savoir et l'éloquence de ces écrivains distingués, fit en quelque temps des progrès alarmants. Elle se glissa dans tous les livres de piété, sous prétexte de réformer le culte, elle envahit la liturgie, et, en faisant du tribunal de la pénitence un tribunal de terreur et de vengeance, elle éloigna insensiblement les fidèles des sacrements. Quesnel en répandit tout le venin dans sa traduction et ses commentaires sur le Nouveau Testament. Ce livre perfide fut condamné par la constitution *Unigenitus*. Tous les évêques du monde chrétien reçurent cette bulle avec autant de joie que de respect, et cette condamnation porta le coup de mort à la doctrine de Jansénius (1713).

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle fut l'erreur qui s'éleva au cœur du xvii^e siècle? Dans quel livre cette erreur fut-elle d'abord exprimée? En quoi consistait-elle? Quelle en

était la conséquence?

2. Par qui cette erreur fut-elle condamnée? Quel fut le jugement de la faculté de Paris? Quelle subtilité imagi-

nèrent
décisio
3. Q
quence
les en
declar
Qu'est-
imagin

1.
Luthe
joug
la rais
donna
d'espr
ne co
res; c
pas u
même
c'est c
rités l
la spir
tion du
l'exist
les et l
et en A
avait c
terre,
la mor

nèrent les sectaires après la décision d'Innocent X ?

3. Quelle eût été la conséquence de ces subtilités, si on les eût admises ? Quelle fut la déclaration d'Alexandre VIII ? Qu'est-ce que les sectaires imaginèrent après cette déclara-

tion ? Qu'est-ce que décida Clément XI ?

4. Par qui l'erreur fut-elle défendue ? Fit-elle de grands progrès ? Qu'est-ce que la constitution *Unigenitus* ? Quel fut le résultat de cette constitution ?

CHAPITRE III.

Des causes et des progrès de l'incrédulité.

1. DES PREMIÈRES CAUSES DE L'INCREDULITÉ. —

Luther et les autres réformateurs, en secouant le joug de l'autorité de l'Eglise, avaient proclamé que la raison est le juge unique de la foi. Ce principe donna naissance à de nombreuses sectes. Une foule d'esprits orgueilleux refusèrent de croire ce qu'ils ne comprenaient pas et rejetèrent tous les mystères ; c'est ce que firent les sociniens. Le premier pas une fois fait, on attaqua la révélation elle-même et toutes les vérités de l'ordre surnaturel ; c'est ce que firent les déistes. Enfin on nia les vérités les plus claires et les plus simples, telles que la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la distinction du bien et du mal, la liberté de l'homme et l'existence de Dieu ; c'est ce que firent les incroyants et les impies. Ils parurent d'abord en Hollande et en Angleterre, dans les pays où le protestantisme avait obtenu les plus grands succès. De l'Angleterre, leurs principes passèrent en France, après la mort de Louis XIV, où ils furent autorisés par la

licence et les désordres qui régnaient à la cour, sous la régence du duc d'Orléans.

2. INFLUENCE DU JANSÉNISME. — Le jansénisme contribua beaucoup au triomphe de l'incrédulité, par la manière dont il défendit ses erreurs. Les faux miracles, que ses partisans avaient inventés pour séduire les gens simples et faciles à tromper, servirent de prétexte à l'incrédulité naissante, pour décrier les vrais miracles sur lesquels est fondée la religion. Les déclamations de ces sectaires contre les souverains pontifes et les évêques, avilirent l'autorité ecclésiastique, aux yeux des peuples toujours prêts à juger sans examen. Condamnés par les premiers pasteurs, les jansénistes invoquèrent contre eux l'autorité séculière ; et dès lors les parlements s'arrogèrent le droit de poursuivre les évêques qui se distinguaient par leur zèle contre l'erreur ; ils en vinrent jusqu'à faire brûler leurs instructions pastorales par la main du bourreau.

De tous les évêques persécutés alors, aucun ne montra plus de fermeté que l'illustre Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Sans cesse attaqué par le parlement, souvent menacé, dépouillé, exilé, il ne cessa d'élever la voix contre les entreprises de l'hérésie et de l'impiété, et mérita d'être surnommé l'*Athanase* de la France (1).

3. DES CHEFS DE L'INCRÉDULITÉ. — Jean-Jacques Rousseau et Voltaire furent les chefs du parti philosophique. Rousseau était éloquent et avait le

(1) Ces lignes sont extraites de l'*Histoire ecclésiastique* par demandes et par réponses. Ce petit ouvrage, extrait lui-même de Lhomond, a le tort d'être beaucoup trop court et par conséquent insuffisant.

Un déplorable talent de fasciner ses lecteurs par le prestige et l'éclat de son style; de plus, il savait donner à ses théories funestes toutes les grâces de l'imagination. Voltaire avait juré, avant 1730, de consacrer toute sa vie à la destruction de l'œuvre du Christ. Il attaqua donc directement la religion avec la plus grande hardiesse, dans une infinité d'écrits. Jamais écrivain n'employa l'arme du ridicule avec plus d'adresse; il orna ses sophismes d'un style brillant, et cependant naturel, facile, élégant, qui les mettait à la portée de toute sorte de lecteurs. D'Alembert, Diderot, Condorcet et d'autres écrivains se firent les disciples de Voltaire, lequel eut une grande influence sur son siècle.

4. PROGRÈS DE L'INCRÉDULITÉ (1752). — Ce fut surtout dans la dernière partie du XVIII^e siècle que l'incrédulité fit de rapides progrès. Elle avait été jusque-là timide et réservée, osant à peine lancer quelques sarcasmes contre les saints mystères. A la fin elle leva le masque et afficha sans honte et sans retenue l'impiété la plus effrénée. Elle s'empara de l'esprit public, inonda la France d'un déluge de mauvais livres, en composa pour tous les âges, pour tous les sexes, pour toutes les conditions, et prodroya des malheureux qui les répandirent dans les villes et les campagnes, et mit tout en œuvre pour propager partout le poison de ses funestes doctrines. Grâce à ces efforts elle parvint, en peu d'années, à changer l'esprit et le caractère de la France; elle substitua le goût de la frivolité au goût de la véritable science; elle répandit l'égoïsme dans la société; elle relâcha les liens qui unissent

les hommes entre eux et les attachent à la patrie; enfin elle inspira à chacun cette insatiable soif de l'or, qui, de la nation la plus désintéressée et la plus généreuse, fit presque un peuple sans loyauté.

QUESTIONNAIRE.

1. Quels étaient les principes de Luther et des autres réformateurs? Comment arriva-t-on de l'hérésie au déisme et du déisme à l'impiété? Dans quel pays vit-on d'abord paraître l'incrédulité? En quel temps s'introduisit-elle en France?

2. Comment les jansénistes contribuèrent-ils à son triomphe? Comment autorisèrent-ils la puissance séculaire à se mêler des choses religieuses?

Quel fut l'évêque qui se distingua davantage dans cette lutte?

3. Quels furent les chefs du parti philosophique? Quel était le caractère de Rousseau? Quel serment avait fait Voltaire? Quels furent ses principaux disciples?

4. A quelle époque l'incrédulité fit-elle le plus de progrès? Quels moyens employait-elle? Quel fut le résultat de son influence?

CHAPITRE IV.

Des apologistes de la religion. Politique des souverains.

1. DES APOLOGISTES DE LA RELIGION. — Au milieu des maux causés par l'incrédulité, le christianisme eut, comme dans tous les siècles, des défenseurs illustres et des saints d'une éminente vertu. La cour de Louis XV, où éclataient les plus grands scandales, offrait dans la reine et les princes, ses enfants, des modèles d'une piété exemplaire. Les évêques et les prêtres se montraient pleins d'ardeur et de zèle pour réprimer la licence des écri-

rains e
amm-
épisc-
évêqu
malait
Arles
pour l'
A cê
nature
saintet
èrent
On p
plus fé
on sièc
onnerr
enfin B
eurs a
2. C
eusem
er les
eux-mê
e coali
cience
ontint
ombal
eph I,
ord réj
n char
les a
onspir-
eur sup
obteni.

ains ennemis de l'ordre et de la morale. Indépendamment de M. de Beaumont, archevêque de Paris, l'épiscopat s'honorait des talents et du courage de l'évêque du Puy, Lefranc de Pompignan, qui se signalait contre l'incrédulité, et de l'archevêque d'Arles, M. Dulau, qui mérita de répandre son sang pour la religion qu'il avait tant de fois défendue.

A côté de ces grands noms viennent se placer naturellement les noms de ces prêtres qui, par la sainteté de leur vie et leurs savants ouvrages, vengèrent la religion de ses détracteurs.

On peut citer plus particulièrement Bergier, le plus fécond et le plus savant des théologiens de son siècle; l'abbé Guénée, qui unit la force du raisonnement à la plaisanterie la plus ingénieuse; enfin Bulet, qui est regardé comme un des meilleurs apologistes de la religion.

2. COALITION CONTRE LES JÉSUITES. — Malheureusement tous ces efforts réunis ne purent arrêter les progrès de l'incrédulité. Les souverains eux-mêmes prirent parti pour le philosophisme et se coalisèrent contre les jésuites dont le zèle et la science affermissaient la foi des fidèles contre les continuelles attaques des impies. Le marquis de Pombal, qui gouvernait le Portugal au nom de Joseph I, donna le signal de ces attaques. Il fit d'abord répandre en Europe des libelles, dans lesquels on chargeait les jésuites des plus noires calomnies. On les accusa d'être les complices d'une affreuse conspiration contre le roi son maître, et demanda leur suppression au souverain pontife. N'ayant pu l'obtenir, il ordonna que les portes du royaume leur

fussent à jamais fermées ; il les fit jeter dans d'affreux cachots, d'où on ne les tira que pour les entasser dans des vaisseaux qui les transportèrent, dénués de tout, sur les côtes des Etats romains. L'Espagne suivit bientôt cet exemple, et la France ne tarda pas à l'imiter. Sans entendre ces disciples de Jésus, sans admettre leurs plaintes, la constitution qui les régissait fut déclarée impie et sacrilège ; on ferma leurs maisons d'éducation, on détruisit leurs noviciats, enfin on saisit leurs biens et on annula leurs vœux.

3. SUPPRESSION DES JÉSUITES. — C'était peu pour les ennemis de la religion d'avoir chassé les jésuites, ils voulurent encore obtenir du souverain pontife la suppression de l'ordre tout entier. L'Eglise romaine possédait dans différents royaumes des terres dont les rois avaient gratifié la chaire de saint Pierre. Elles furent confisquées, et les ambassadeurs des souverains auprès de la cour romaine déclarèrent qu'elles ne seraient rendues que lorsqu'il n'y aurait plus de jésuites ; ils firent entendre au pape des menaces encore plus terribles, et ne craignirent pas de dire que l'anéantissement de la compagnie était le seul moyen de rétablir l'union entre le saint-siège et les cours étrangères. Clément XIV, intimidé, traîna l'affaire en longueur et chercha mille moyens pour sauver les religieux poursuivis. Mais enfin, pressé plus vivement que jamais, le 21 juillet 1773 il donna un bref qui supprimait la compagnie de Jésus. La philosophie applaudit à cette mesure qui lui donnait la victoire, et exalta le pontife qui avait eu la faiblesse de con-

descer
la fau

4.

— La
signal
saint-s
et des
mérait
autorit
de l'Ég
danger
bre de
Marie-
dans le
parant
Il défer
les dis
de cou
pendar
ordres,
fêtes. e
des me
obtenir
scanda
grand
concess
souver
Lomba
vêque c
sous le
en réa
confére

descendre à ses désirs. Clément XIV comprenant la faute qu'il avait faite, en mourut de chagrin.

4. POLITIQUE ANTIRELIGIEUSE DES SOUVERAINS.

— La suppression des jésuites devint comme un signal de discordes et d'insurrections contre le saint-siège. De tous côtés on lança des pamphlets et des libelles contre la papauté: des écrivains téméraires méconnurent ses droits, méprisèrent son autorité, et attaquèrent directement la hiérarchie de l'Eglise. Ce fut en Allemagne surtout que ces dangereuses nouveautés eurent le plus grand nombre de partisans. Joseph II, fils et successeur de Marie-Thérèse, protégea et enhardit ces novateurs, dans le but de former une Eglise nationale en séparant absolument ses sujets de l'Eglise romaine. Il défendit de recourir au souverain pontife pour les dispenses de mariage, supprima une multitude de couvents, s'en appropria les revenus, empêcha pendant quelque temps les évêques de conférer les ordres, abolit les processions, retrancha certaines fêtes, et régla les cérémonies du culte et le nombre des messes. Pie VI alla lui-même à Vienne pour obtenir du monarque qu'il mit fin à ses entreprises scandaleuses et téméraires. Il fut reçu avec le plus grand respect; mais on ne lui fit que de légères concessions. Joseph II suscita presque aussitôt au souverain pontife de nouveaux embarras dans la Lombardie, à propos de la nomination de l'archevêque de Milan; puis il eut l'audace d'aller à Rome, sous le prétexte de rendre sa visite à Pie VI, mais en réalité pour former une ligue contre lui. Des conférences particulières qu'il eut avec le chevalier

Azara, ministre d'Espagne, le firent renoncer à ce projet, toutefois il n'en continua pas moins à troubler les Etats qui lui étaient soumis.

5. RÉVOLTE DES PAYS-BAS AUTRICHIENS (1787-1790). — La révolte éclata dans les Pays-Bas. Ces provinces, si jalouses de leurs privilèges et si dévouées à la foi, se soulevèrent contre les réformes impies de l'empereur philosophe. L'université de Louvain avait été privée de ses privilèges, on y avait envoyé des professeurs vendus au pouvoir, on avait institué un séminaire général dont les directeurs devaient enseigner aux élèves les erreurs du souverain, et on avait touché aux matières ecclésiastiques les plus délicates. Alors les Etats de Brabant donnèrent le signal de la résistance, et toutes les provinces, à leur exemple, prirent la cocarde nationale. Joseph II, redoutant les conséquences d'une pareille guerre, rétablit chaque chose sur l'ancien pied, mais dès que la sédition fut calmée, il revint à ses premières idées. L'insurrection devint alors générale, et toutes les provinces se confédérèrent sous le titre d'*états Belghiques-Unis*. Au moment de sa mort, Joseph eut le bonheur de reconnaître ses fautes; il signa un édit pour révoquer et annuler les ordonnances qu'il avait rendues en matière ecclésiastique. Le pape, informé par l'empereur lui-même d'un changement si inespéré, écrivit un bref aux évêques d'Allemagne pour achever de calmer les troubles qui régnaient dans leurs provinces; ainsi se terminèrent les démêlés qui avaient menacé l'Eglise d'une funeste division.

1. Quel
 qu se dis
 ele pour
 uels fu
 pologiste
 2. Quel
 ant d'eff
 souverain
 contre les
 a conduit
 agal? De
 esuites fu
 erutés?
 3. Quel.

1. Co
 l'Eglise
 le l'Alle
 ein de i
 par l'im
 allaient
 parlait
 out-on
 nouvea
 ciennes
 a relig
 convoqu
 peuple,
 dans ce
 es décr

QUESTIONNAIRE.

1. Quels furent les évêques qui se distinguèrent par leur zèle pour la défense de la foi ? Quels furent les principaux théologues de la religion ?
2. Quel fut le résultat de tant d'efforts ? Pourquoi les souverains se coalisèrent-ils contre les jésuites ? Quelle fut la conduite de Pombal en Portugal ? Dans quels pays les jésuites furent-ils encore persécutés ?
3. Quels moyens employa-

t-on pour obtenir du pape leur suppression ? Quel est le pape qui la prononça ?

4. Quel fut l'effet de cette mesure ? Quelle fut la tendance des esprits à l'égard de la papauté ? Quel était le but de Joseph II ? Quelles mesures prit-il ?

5. Que firent les Pays-Bas autrichiens ? Comment ces démêlés se terminèrent-ils ? Joseph II éprouva-t-il du repentir de ses fautes ?

CHAPITRE V.

De la révolution française (1789).

I. COMMENCEMENTS DE LA RÉVOLUTION. — A peine l'Eglise avait-elle recouvré sa tranquillité du côté de l'Allemagne, qu'un orage plus terrible s'éleva au sein de la France. Les funestes doctrines répandues par l'impiété, dans le peuple et parmi les grands, allaient enfin produire des fruits de mort. On ne parlait que d'affranchissement et de liberté ; partout on affectait un amour sans bornes pour la nouveauté, un éloignement extrême pour les anciennes institutions et une profonde aversion pour la religion. Dans ces conjonctures difficiles, on convoqua les états généraux, Les représentants du peuple, ou le tiers état, s'assurèrent de la majorité dans cette assemblée, et commencèrent par porter des décrets les plus contraires à la religion et à l'E-

glise. On déclara d'abord que les biens ecclésiastiques appartenant à l'État, et que les vœux monastiques étaient provisoirement suspendus ; peu de temps après, on mit en vente pour quatre cents millions de biens de l'Église, et l'on supprima tous les ordres religieux. En vain les évêques réclamèrent-ils contre ces mesures violentes ; leurs voix furent étouffées et leurs représentations inutiles.

2. CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ. — On forma dans l'assemblée nationale un comité pour les affaires ecclésiastiques, mais on eut soin de le composer presque en entier de jurisconsultes hostiles à l'Église. Suivant la nouvelle division de la France par départements, ces jurisconsultes réduisirent à quatre-vingts le nombre des évêchés qui jusque-là avaient été en France de cent trente-cinq. Ils anéantirent des sièges, en érigèrent d'autres, et supprimèrent les charges, abbayes, prieurés, chapelles et bénéfices. Ils décidèrent que les nouveaux évêques demanderaient l'institution canonique au métropolitain ou au plus ancien évêque de sa province, et non au pape, ce qui détruisait la primauté du saint-siège. Ils réglèrent que le choix des évêques et des curés serait confié aux collèges électoraux, et que les vicaires seraient choisis par les curés, parmi les prêtres ordonnés ou admis dans le diocèse, sans qu'ils eussent besoin de l'approbation de l'évêque. Tels étaient les principaux articles de la constitution civile du clergé, qui sapait par les fondements l'autorité de l'Église, lui enlevait le droit qu'elle eut toujours de se gouverner elle-même, de régler sa discipline, d'instituer les évêques, et de dé-

terminer le territoire qui lui était soumis (1790).

3. RÉSISTANCE DU CLERGÉ. — La conduite de l'épiscopat français fut admirable. Sur cent trente-cinq évêques, quatre seulement reconnurent cette constitution schismatique, et jurèrent de l'observer. Irritée de trouver tant de résistance, l'assemblée décréta que tous les ecclésiastiques qui, sous huit jours, n'auraient pas prêté serment à la constitution civile, seraient considérés comme ayant renoncé à leurs fonctions. L'Église eut la douleur de voir quelques-uns de ses ministres trahir leur conscience en prêtant le serment exigé; mais elle fut bien consolée par le grand nombre de ceux qui le refusèrent, et préférèrent la persécution, le bannissement et la mort à l'oubli de leurs devoirs. L'assemblée nationale ou constituante termina ses séances, après avoir ainsi consommé le schisme le plus déplorable, et elle fut remplacée par l'assemblée législative.

4. PERSÉCUTIONS SANGLANTES. — Les nouveaux représentants de la nation condamnèrent à la déportation les prêtres qui étaient restés fidèles. Alors sur tous les points de la France éclata la plus violente persécution. Les prêtres étaient chassés de leurs presbytères, poursuivis à coups de pierre et massacrés impitoyablement. On établit pour eux dans les grandes villes des prisons spéciales, tant le nombre de victimes était considérable! On voyait des brigands enlever impunément des religieuses de leur couvent, ou chasser des religieux de leur cloître. Pendant ce temps l'assemblée législative faisait conduire le roi Louis XVI dans la tour du

Temple, avec la reine, ses enfants et sa sœur. A la même époque on ouvrait des listes de proscription où l'on inscrivait les noms de tous les Français fidèles à la religion et au roi. Les cachots furent remplis de ces hommes dévoués, mais ils n'eurent pas longtemps à souffrir les horreurs de la prison. Le 2 septembre 1792, le massacre des prisonniers commença ; il dura quatre jours entiers et coûta la vie à plus de 14,000 Français ; trois évêques, plus de cinq cents prêtres furent égorgés aux Carmes, à l'Abbaye ou à Saint-Firmin, et peu de jours après, un plus grand nombre encore périt à Meaux, à Versailles, à Châlons et dans plusieurs autres villes. On vit dans ces jours affreux des scènes de la plus atroce barbarie ; des bourreaux chantaient et dansaient autour de leurs victimes expirantes ; d'autres leur déchiraient les entrailles, s'abreuvaient de leur sang et promenaient en triomphe leurs cadavres sanglants. Au milieu de ces épouvantables horreurs, l'assemblée législative déclara sa mission terminée, et fit place à la convention.

5. EXCÈS HORRIBLES DE LA CONVENTION (1793). —

Le jour même de son ouverture, la convention abolit la royauté, proclama la république et mit Louis XVI en accusation. La mort de ce monarque infortuné, qui périt sur l'échafaud, le 21 janvier 1793, fut le signal des massacres et des exécutions les plus atroces. La France fut inondée du sang de ses enfants sans distinction de rang, d'âge, ni de sexe ; des villes furent bombardées et des milliers de citoyens égorgés. La convention abolit la religion chrétienne et proclama le culte de

la
la p
come
les
et se
La F
des fé
du c
rent
du p
éclair
fut p
illust
To
furer
sacré
tues
de la
la Fi
ruine
égorg
cèren
ques-
tudes
6.
RAIN
même
veau
Les ar
rent c
princ
désas

la *Raison*. Ce fut à Notre-Dame qu'on célébra la première fête de cette infâme divinité. Une comédienne, assise sur l'autel du Dieu de toutes les vertus, y recevait l'encens de la multitude et se faisait appeler du nom de *reine des dieux*. La France entière imita l'exemple de la capitale; des fêtes impures remplacèrent les solennités saintes du christianisme; et des hommages sacrilèges furent rendus à la perversité. On vit les abominations du paganisme se renouveler au milieu d'un peuple éclairé, et la religion chrétienne, foulée aux pieds, fut proscrite et bannie du pays qu'elle avait le plus illustré.

Tout exercice du culte fut interdit, les églises furent profanées et livrées au pillage, les vases sacrés furent brisés, les croix renversées, les statues et les images des saints mutilées, les maisons de la charité chrétienne démolies ou aliénées, enfin la France entière n'offrit bientôt plus que des ruines s'entassant sur les ossements de ses habitants égorgés. Vingt-cinq évêques constitutionnels renoncèrent aux fonctions de leur ministère, et quelques-uns souillèrent leur apostasie par des turpitudes révoltantes.

6. ATTENTAT DU DIRECTOIRE CONTRE LE SOUVERAIN PONTIFE. — La convention, épuisée par l'excès même de ses violences, livra la France à un nouveau gouvernement qui prit le nom de *directoire*. Les armées qui envahirent alors l'Italie, s'empressèrent d'y proscrire la religion et d'y répandre les principes destructeurs qui avaient causé tant de désastres en France. Elles reçurent du directoire

l'ordre de pénétrer dans les États de l'Église, d'y proclamer la république et l'abolition du gouvernement pontifical. On avait d'abord assuré au pape qu'il serait respecté et qu'on le reconnaîtrait toujours pour l'évêque de Rome ; mais ces promesses furent bientôt oubliées. Pendant la nuit du 19 au 20 février 1798, Pie VI fut enlevé et traîné hors de la ville sainte, ainsi qu'un grand nombre de cardinaux et d'évêques, et un gouvernement militaire remplaça le gouvernement pacifique du souverain pontife. Le chef de l'Église, captif, privé de tout, traîné d'exil en exil, eut du moins la consolation de voir les peuples accourir sur son passage et solliciter en pleurant sa bénédiction. Conduit à Grenoble, puis transféré à Valence, il y fut atteint au bout de six semaines d'un épuisement dont les suites le conduisirent au tombeau. Il mourut le 29 août 1799, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après avoir occupé le saint-siège pendant plus de vingt-quatre ans.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle fut la cause de la révolution française ? Quelle déclaration firent les représentants du peuple ? Les évêques réclamèrent-ils ?

2. Comment fut formé le comité chargé des affaires ecclésiastiques ? Quels étaient les principaux articles de la constitution civile du clergé ? Quel était le caractère de cette constitution ?

3. L'épiscopat se montra-t-il avec honneur ? Combien y eut-

il d'évêques prévaricateurs ? Quelle peine porta-t-on contre les prêtres fidèles ?

4. Quels furent les nouveaux décrets de la législative ? Quelle persécution suscita-t-elle contre les prêtres fidèles ? Quels massacres eut-elle ordonnés ? De quelles horreurs fut-on témoin ?

5. Que fit la convention ? Quel culte établit-elle ? Où ce culte fut-il inauguré ? Quel était l'état de la France sous

ce 6. C
qui
Que
directe

1.
Pie
pouv
et à F
vider
de qu
convé
ponti
concl
qui p
son a
rables
dans
des r
franç

2.

chef
titre
de re
que le
lies. I
légis
titatic

179

ce gouvernement barbare ?

6. Quel est le gouvernement qui succéda à la convention ? Que firent les armées du directoire en Italie ? Quel et-

tentat commirent-elles sur la personne du souverain pontife ? Où mourut Pie VI ? Combien de temps avait-il occupé le saint-siège ?

CHAPITRE VI.

Du concordat et de l'empire

1. ÉLECTION DE PIE VII. — Après la mort de Pie VI, les cardinaux, dispersés ou captifs, ne pouvaient se réunir pour donner à l'Église un chef et à Rome un souverain digne d'elle. Mais la Providence y pourvut. Les Français ayant été obligés de quitter Rome et l'Italie, l'empereur d'Allemagne convoqua les cardinaux pour élire un souverain pontife ; ils s'assemblèrent à Venise, formèrent le conclave et élurent le cardinal Bernabî Chiaramonti qui prit le nom de Pie VII. Le nouveau pape signala son avènement au pontificat par des sages et honorables mesures ; il s'empessa de rétablir l'ordre dans l'Église romaine et ne tarda pas à entamer des négociations avec le nouveau gouvernement français pour les affaires ecclésiastiques.

2. CONCORDAT (1801). — Bonaparte était alors le chef de l'État et administrait la république sous le titre de premier consul. Il comprit qu'il était temps de rendre à la France son culte et sa religion, et que le peuple était fatigué de tant d'impiété et de folies. Il travailla donc à vaincre la résistance du corps législatif qui soutenait opiniâtement l'Église constitutionnelle et qui se montrait profondément imbu

des doctrines voltairiennes. Il y réussit, et le concordat qu'il avait fait avec le nouveau pontife fut adopté comme loi de l'État. On publia en même temps deux bulles du pape; la première développait et ratifiait les conventions faites avec le gouvernement français; la seconde supprimait tous les sièges en France et en formait à leur place soixante nouveaux. Avant de donner cette dernière bulle, Pie VII avait adressé un bref aux anciens évêques pour solliciter leur démission. Quelques-uns l'avaient refusée, mais ils se soumirent pour la plupart et rétractèrent cette première résolution.

3. RÉTABLISSEMENT DU CULTE. — Aussitôt que le concordat fut connu, l'exercice public du culte fut rétabli. Une magnifique cérémonie eut lieu à Notre-Dame le jour de Pâques : le cardinal légat célébra la messe, à laquelle assistèrent les consuls avec tous les corps de l'État. On chanta un *Te Deum* en actions de grâces de ces heureux changements et du rétablissement de la foi catholique. Le calme, la paix et la confiance commencèrent dès lors à renaître. Les pasteurs de tant d'églises qui gémissaient depuis longtemps dans l'exil, abandonnèrent la terre étrangère et reparurent au milieu de leur troupeau. On établit les congrégations des filles hospitalières et de la doctrine chrétienne; on permit même à quelques congrégations d'hommes de se réunir. Les prêtres se répandirent dans les villes et dans les campagnes, instruisirent les peuples et réveillèrent la foi dans leur cœur. Le souverain pontife, consolé par ce magnifique spectacle, avait en même temps les regards fixés sur les églises du Piémont,

d'It
voir
refle
gue.

4

L'ho
cath
de v
sa g
lue.

conr
Pou.

des p

vera
pass

néra
un p

Il rec

temp
tour

tion,
daigr

Na

vices
gloir

lence
tous

il déc
pire
il rer
Wagr
rer d

d'Italie et d'Allemagne. Il s'empressait de les pourvoir de pasteurs, d'y rétablir la discipline et d'y faire refleurir la religion que les désastres des dernières guerres en avaient bannie.

4. BONAPARTE EST SACRÉ EMPEREUR (1804). — L'homme de génie qui avait rendu à la religion catholique ses temples et ses autels, avait marché de victoire en victoire, et la France, éblouie de sa gloire, l'avait investi d'une puissance absolue. Il avait pris le titre d'empereur et avait été reconnu pour tel par toutes les nations de l'Europe. Pour rendre son autorité plus respectable aux yeux des peuples, il résolut de se faire sacrer par le souverain pontife. Pie VII se rendit à Paris. Sur son passage il reçut les plus beaux témoignages de vénération, et il fut étonné de trouver tant de foi dans un peuple qu'on s'était si fort appliqué à pervertir. Il resta quatre mois en France, et pendant tout ce temps il fut occupé des intérêts de l'Eglise. De retour à Rome il exprima aux cardinaux sa satisfaction, leur racontant tout le bien que le Seigneur avait daigné opérer par ses mains.

Napoléon, après avoir rendu de si grands services à la religion, se laissa éblouir par sa propre gloire et ne craignit pas d'avoir recours à la violence pour forcer le souverain pontife à approuver tous ses projets. De son camp impérial de Vienne, il décréta la réunion des Etats de l'Eglise à l'empire français, et le 6 juillet 1809, le jour même où il remportait une de ses plus éclatantes victoires à Wagram, le général Radet reçut l'ordre de s'emparer du pape et de l'éloigner de Rome. L'auguste

vieillard fut successivement transféré à Valence, à Avignon, à Nice et enfin à Savone.

L'illustre conquérant forma une commission d'évêques pour s'éclairer sur les difficultés de la situation. L'autorité du souverain pontife étant nécessaire pour l'institution des évêques, on ne put lui suggérer aucun expédient pour sortir de la voie fautive dans laquelle il s'était engagé. Il convoqua un concile à Paris, mais le concile déclara que rien ne pouvait suppléer aux bulles du pape (1811).

Napoléon fit transporter Pie VII à Fontainebleau, dans l'espérance de se rendre plus facilement maître de ses volontés. Il obtint en effet quelques concessions, mais Pie VII les regretta aussitôt comme une faiblesse, et retrouva dans la puissance de sa foi une fermeté bien supérieure à son âge.

5. CHUTE DE L'EMPIRE (1814). — Après les affreux revers qui assaillirent les armées françaises pendant la campagne de 1812, l'empereur eut hâte de mettre un terme à tous les démêlés qu'il avait eus avec le souverain pontife, pour ne plus s'occuper que de défendre la France contre l'invasion étrangère. Il fit avec lui un nouveau traité et lui rendit la liberté. Après cinq années d'exil, le digne pontife rentra dans Rome au milieu des acclamations de son peuple et acheva paisiblement sa carrière. Napoléon, au contraire, malgré les ressources de son génie, se vit obligé de renoncer à sa couronne et d'aller mourir sur un rocher de l'Atlantique. Il expira le 5 mai 1821, et eut le bonheur de terminer sa glorieuse carrière par une mort chrétienne.

1.
de Pi
élu ?
t-il se
cat ?

2.
de la
Quelk
il por
culte
maien
pontif
ques
bulles

3.
inaug
ment
cle of

Les
roi, c
entie
vu de
gnific
religi
trine
tions
dre p
pénétr
l'ordr
ment

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le successeur de Pie VI? Comment fut-il élu? Par quelle action signala-t-il son entrée dans le pontificat?

2. Quel était alors le chef de la république française? Quelle résistance éprouva-t-il pour le rétablissement du culte? Qu'est-ce que renfermaient les bulles du souverain pontife? Tous les anciens évêques se soumirent-ils à ces bulles?

3. Par quelle cérémonie inaugura-t-on le rétablissement du culte? Quel spectacle offrait alors l'Eglise de

France? Sur quels peuples le souverain pontife fixa-t-il en même temps ses regards?

4. Pourquoi Bonaparte se fit-il sacrer empereur? Pie VII eut-il à se louer de cette démarche? Pourquoi fut-il amené en France? Quel fut le lieu de son exil? Que fit Napoléon pour sortir des difficultés dans lesquelles il s'était engagé.

5. Quels événements amenèrent l'empereur à se reconcilier avec le pape? Quelle fut la fin de Pie VII? Où mourut Napoléon? Sa mort fut-elle chrétienne?

CONCLUSION.

Les prophètes avaient prédit que le Messie serait roi, que sa domination s'étendrait dans l'univers entier et que son règne serait éternel. Nous avons vu dans l'histoire de l'Eglise se réaliser cette magnifique prophétie. Dès le temps des apôtres, la religion était répandue dans toute la terre, la doctrine du Christ avait été prêchée à toutes les nations. Depuis ce moment elle n'a cessé de s'étendre par la conversion des peuples idolâtres. En pénétrant parmi les nations, elle n'a rien changé à l'ordre politique qu'elle y a trouvé établi, seulement elle leur a communiqué une force nouvelle,

en perfectionnant leurs lois et leurs institutions, et elle est devenue leur plus ferme appui. Aujourd'hui encore elle est à la tête de toutes les nations civilisées, tandis que les peuples qui ont refusé ses lumières sont plongés dans la barbarie.

Jésus-Christ avait annoncé à ses apôtres qu'ils seraient persécutés, et nous avons vu l'Eglise soutenir incessamment de grands combats. Les empereurs ont d'abord voulu noyer l'Eglise naissante dans le sang de ses enfants; puis après les persécutions sanglantes sont venues les attaques perfides des hérétiques qui voulaient altérer la pureté de sa doctrine; aux hérétiques ont succédé les barbares qui ont donné au monde de grands scandales, et à mesure que la civilisation a progressé, il est à remarquer que la vraie foi a vu se soulever contre elle les plus terribles tempêtes. Trouve-t-on des siècles comparables à ceux qui ont vu naître le protestantisme et le philosophisme? Parmi nous les périls ne sont ni moins grands, ni moins nombreux. Les ennemis de l'Eglise se cachent et se dissimulent, et c'est malheureusement ce qui les rend plus redoutables.

Toutefois nous ne devons point les craindre. Jésus-Christ, en parlant des épreuves que l'Eglise aurait à traverser ici-bas, a dit ces consolantes paroles : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Jusqu'aujourd'hui nous avons même vu tous les efforts des ennemis tourner à son triomphe. Le sang répandu par les premiers persécuteurs a été une semence de chrétiens; la guerre que les hérésies ont faite à la vérité, n'a servi qu'à faire res-

plendi
barbare
fiante d
et des p
y a d'ir
sépares
aujourd
prenner
que, si
Ces t
l'Eglise
pire ror
au milie
puis dix
élevés d
qu'à la f
viendror
nous la
cette pe
celui qu
et tout-p
qui a ét
concluez
Nous c
devons l
le séjour
divine et
tenir su
dans ses
dans la f
pérance

plendir celle-ci d'une plus vive lumière; les vices des barbares ont été vaincus par la doctrine sanctifiante de l'Homme-Dieu; les efforts des protestants et des philosophes ont mis à découvert tout ce qu'il y a d'insensé dans la conduite de l'homme qui se sépare de l'Eglise de quelque façon que ce soit, et aujourd'hui tous les esprits graves et judicieux comprennent qu'il faut rester attaché à la foi catholique, si l'on ne veut s'égarer.

Ces triomphes constants nous montrent que l'Eglise doit éternellement durer. Elle a vu l'empire romain s'écrouler et elle est demeurée ferme au milieu de cet ébranlement. Elle se soutient depuis dix-huit siècles parmi les orages qui se sont élevés de toutes parts; elle se perpétuera donc jusqu'à la fin du monde, malgré les tempêtes qui surviendront dans la suite. Ceux qui vivront après nous la trouveront toujours subsistante, parce que cette perpétuelle durée lui a été promise et que celui qui a fait cette promesse est immuable, fidèle et tout-puissant. Lisez, dit saint Augustin, lisez ce qui a été prédit, voyez ce qui a été accompli, et concluez que le reste s'accomplira infailliblement.

Nous devons donc nous attacher à l'Eglise, nous devons l'aimer comme la cité où Dieu règne, comme le séjour de l'éternelle vérité et le sanctuaire de la divine charité. Si elle a de grands combats à soutenir sur la terre, ces combats ne troublent pas dans ses enfants la paix du cœur, qui consiste dans la fermeté de la foi, dans la certitude de l'espérance et dans l'ardeur de la charité.

FIN.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

des Papes, Conciles, Ordres religieux, Hérésies, et des principaux
événements contenus dans l'Histoire ecclésiastique.

PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES.
PREMIÈRE ÉPOQUE.			
<i>Depuis l'établissement de l'Église jusqu'à la conversion de Constantin (33-312).</i>			
St Pierre.	34-68	Élection de saint Mathias . . .	34
		Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres	"
		Martyre de saint Étienne. . .	36
		Conversion de saint Paul. . .	37
		Martyre de saint Jacques le Majeur.	44
		Concile de Jérusalem	51
St Léo.	68-87	Saint Paul déporté à Rome. .	61
		Martyre de saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusa- lem.	63
		Première persécution sous Néron	68
		Martyre de saint Pierre et de saint Paul	68 ou 69
		Destruction du temple de Jérusalem	70
		Deuxième persécution sous Domitien	81-98
		Saint Jean devant la porte Latine	"
		Saint Jean dans l'île de Patmos. Son Apocalypse. . . .	"
		Évangile de saint Jean. . . .	97
		Mort de saint Jean. Trajan, empereur	98
St Évriste.	100-109	Troisième persécution sous Trajan	100-117

P.

St Ev

St Ale

St Six

St T

St Hy

St Pie

St Ani

St Sot

St Éle

St Vict

St Zéph

St Calix

St Urban

St Pont

St Anth

St Fabie

St Corn

St Luce.

St Etien

St Sixte

"

St Denis.

"

St Félix.

PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES
St Eutychien.	274-283	partisans de Paul de Samosate.	269
"	"	Saint Antoine, fondateur des premiers monastères. . . .	"
"	"	Neuvième persécution sous Aurélien.	274
St Caius.	283-296	Martyre de saint Victor de Marseille.	283
"	"	Dioclétien, empereur. . . .	284
"	"	Martyre de la Légion thébaine.	286
St Marcellin.	296-304	Dixième et dernière persécution sous Dioclétien.	303
Vacance du St Sie.	304-308	Martyre de saint Vincent de Saragosse.	304
St Marcel.	308-310	Constantin élevé au rang d'Auguste.	306
St Eusèbe.	310	Victoire miraculeuse de Constantin.	311

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Depuis la conversion de Constantin jusqu'à la chute de l'empire d'Occident (312-476).

St Melchiade.	"	Edit de tolérance et de liberté religieuse.	312
St Silvestre.	314-335	Condamnation des donatistes à Rome.	313
"	"	Les quarante martyrs. . . .	"
"	"	Commencement de l'hérésie d'Arius.	319
"	"	Victoire de Constantin sur Licinius.	323
"	"	Concile de Nicée, condamnation de l'arianisme.	325
"	"	Exil d'Arius.	"
"	"	Saint Athanase élu patriarche d'Alexandrie.	328
"	"	Invention de la Vraie Croix. Fondation de Constantinople.	330
St Marc.	336	Rappel d'Arius. Exil de saint Athanase.	336
St Jules I.	337-352	Mort d'Arius.	"
"	"	Baptême et mort de Constantin.	337

Libè
de

St I'

St Sir

St An

St Inn

St Zozi

St Bon

ANNÉES	PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES
	"	"	Rappel de saint Athanase . .	"
269	"	"	Saint Paul, premier ermite. .	341
"	"	"	Persécution des chrétiens en	
"	"	"	Perse.	343
274	"	"	Martyre de saint Siméon,	"
	"	"	évêque de Séleucie.	
283	Libère. (Félix II,	352-366	Constance, seul empereur, se	350
284	administrateur		déclare pour les ariens. . .	
	de 355 à 358.)			
296	"	"	Concile de Milan	355
298	"	"	Mort de saint Antoine	356
303	"	"	Conciles de Séleucie et de	
	"	"	Bimini.	359
303	St Damase.	366-384	Persécution de Julien l'Apos-	
			tat.	
304	"	"	Mort de saint Athanase	361
	"	"	Saint Basile, sa fermeté. . . .	373
306	"	"	Avènement de Théodose à	374
	"	"	l'empire.	
311	"	§	Saint Grégoire de Nazianze,	379
	"	"	patriarche de Constanti-	
	"	"	nople.	
<i>chute</i>	St Sirice.	384-398	Deuxième concile œcuméni-	
	"	"	que tenu à Constantinople.	381
	"	"	Traduction de la Vulgate. . .	383
	"	"	Mort de Théodose	395
312	"	"	Saint Augustin, évêque d'Hip-	
	"	"	ppone	396
313	"	"	Mort de saint Ambroise, évê-	
	"	"	que de Milan	397
"	St Anastase I.	398-403	Saint Jean Chrysostome, pa-	
			triarche de Constantinople.	
319	"	"	Mort de saint Martin, évêque	
	"	"	de Tours.	400
323	St Innocent I.	402-417	Jezdedscherd I, roi de Perse,	
			persécute les chrétiens. . . .	
325	"	"	Déposition de saint Jean	
"	"	"	Chrysostome. Son exil. . . .	403
326	"	"	Invasion des Goths	406
"	"	"	Mort de saint Jean Chryso-	
	"	"	stome	407
330	"	"	Hérésie de Pélage.	412
336	St Zozime.	417-418	Cœlestius, pélagien, excom-	
			munié à Carthage	418
"	St Boniface I.	418-423	Concile de Milève et de Car-	
			thage contre Pélage	
337				"

PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES	P.
"	"	Mort de saint Jérôme	420	St Benoît
"	"	Persecution en Perse	"	St Jean
St Célestin I.	422-433	"	"	St Ag.
"	"	Hérésie de Nestorius	428	St Sil.
"	"	Saint Cyrille d'Alexandrie, défenseur de la foi catho- lique	"	Vigile.
St Sixte III.	432-440	Troisième concile œcuméni- que tenu à Ephèse	431	Pélage
St Léon le Grand.	440-461	Exil de Nestorius	"	Jean I
"	"	Mort de saint Cyrille	444	Benoît
"	"	Dioscore lui succède	"	Pélage
"	"	Hérésie d'Eutychès	448	St Gré
"	"	Sa condamnation par un concile de Constantinople	"	Grand
"	"	Brigandage d'Ephèse	449	
"	"	Marcien, empereur	450-457	
"	"	Quatrième concile œcuméni- que tenu à Chalcédoine . .	451	
"	"	Condamnation des euty- chiens	"	St Sabi
"	"	Attila et saint Léon	452	Bonifac
"	"	Invasion de Genséric	456	St Boni
"	"	Chute de l'empire d'Occi- dent	476	
St Hilaire.	461-463	"	"	
St Simplicie.	468-483	"	"	St Denis
				Bonifac.
				Honorif
TROISIÈME ÉPOQUE.				
<i>Depuis la conversion des Francs jusqu'au rétablissement de l'empire d'Occident (476-800).</i>				
"	"	Naissance de saint Benoît . .	480*	
St Félix II.	483-492	Édit publié par l'empereur		
St Gélase I.	492-496	Zénon pour réconcilier les catholiques avec les euty- chiens	482	St Séver
St Anastase II.	496-498		496	St Jean
Saint Symmaque (Laurent, anti- pape).	498-514	Conversion de Clovis		St Théo
"	"			St Mart
"	"	Mort de Clovis	511	Eugène
"	"	Mort de sainte Geneviève . .	"	St Vitali
St Hormisdas.	514-523	Institution des Rogations . .	"	Adéodat
St Jean I.	523-526			Domnus
St Felix III.	526-530	Concile d'Orange contre les		St Agath

ANNÉES	PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES
420	St Boniface II.	530-532	semi-pélagiens	529
"	St Jean II.	533-535	Fondation du mont Cassin. . .	530
"	St Agapet I.	535-536	Règle de saint Benoît.	"
428	St Silvère.	536-540	" " " " " " " " " "	"
"	Vigile.	540-555	Mort de saint Benoît.	543
"	"	"	Controverse sur les trois cha- pitres	544
"	"	"	Mort de sainte Clotilde.	545
431	Pélage I.	555-560	" " " " " " " " " "	"
"	Jean III.	560-573	Cinquième concile œcuméni- que tenu à Constantinople, qui condamne les trois cha- pitres	555
444	Benoît I.	574-578	" " " " " " " " " "	"
"	Pélage II.	578-590	" " " " " " " " " "	"
448	St Grégoire I le Grand.	590-604	Conversion des Suèves	562
"	"	"	Conversion des Visigoths . . .	587
449	"	"	Conversion des Lombards . . .	593
450-457	"	"	Conversion des Anglais par saint Augustin, archevêque de Cantorbery.	597
451	"	"	" " " " " " " " " "	"
"	St Sabien.	604-606	" " " " " " " " " "	"
452	Boniface III.	607	" " " " " " " " " "	"
456	St Boniface IV.	607-615	Héraclius, empereur d'O- rient.	610
476	"	"	Prise de Jérusalem par les Perses	614
"	St Deusdedit.	615-618	La vraie croix enlevée	"
"	Boniface V.	619-625	" " " " " " " " " "	"
"	Honorius I.	625-638	" " " " " " " " " "	"
ment	"	"	Hégire des mahométans . . .	622
"	"	"	Herésie des monothélites . . .	625
"	"	"	Le pape Honorius les favorise par faiblesse.	"
480	"	"	Exaltation de la sainte croix. Edit dogmatique d'Héra- clius	627 638
"	"	"	" " " " " " " " " "	"
482	St Séverin.	640	" " " " " " " " " "	"
486	St Jean IV.	640-642	" " " " " " " " " "	"
"	St Théodore I.	642-649	Mission dans les Pays-Bas . .	648
"	St Martin I.	649-655	Concile de Latran sous Mar- tin I.	649
511	Eugène I.	655-657	Conversion de la Bavière. . .	652
"	St Vitalien.	657-672	" " " " " " " " " "	"
"	Adéodat.	672-676	" " " " " " " " " "	"
"	Domnus I.	676-678	" " " " " " " " " "	"
"	St Agathon.	678-682	" " " " " " " " " "	"

PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES	P
"	"	Sixième concile œcuménique tenu à Constantinople . . .	680	St Léc
St Léon II.	682-683	Condamnation des monothélites	"	Benoit
St Benoît II.	684-685	" "	"	St Nic
Jean V.	685-686	" "	"	Adrien
Conon.	686-687	" "	"	Jean v
St Sergius I.	687-701	" "	"	Marin
"	"	Mission en Frise	690	
Jean VI.	701-705	" "	"	Adrien
Jean VII.	705-707	" "	"	Etienn
Sisinnius.	708	" "	"	Formo
Constantin.	708-715	" "	"	Bonifac
St Grégoire II.	715-731	Invasion des Maures en Espagne	711	Etienn
"	"	Saint Boniface	718	Romair
St Grégoire III.	731-741	Conversion des Allemands . .	719	Théodo
"	"	Hérésie des iconoclastes . .	727	Jean L
Zacharie.	741-752	Victoire de Charles-Martel sur les Arabes	732	Benoit
"	"	Mort de Charles-Martel . . .	741	Leon V.
Etienn II.	752	" "	"	Christo
Etienn III.	752-757	Donation de Pépin au saint-Siège	754	Sergius
St Paul I.	757-767	" "	755	Anastas
Etienn IV.	768-772	Martyre de saint Boniface . .	755	Landon.
Adrien I.	772-795	Conversion des Bulgares . . .	766	Jean X.
"	"	Conversion des Saxons	778	Leon V
St Léon III.	795-816	Septième concile général, second de Nicée	787	Etienn
"	"	Condamnation des iconoclastes	"	Jean XI.
QUATRIÈME ÉPOQUE.				
<i>Depuis le rétablissement de l'empire d'Occident jusqu'à saint Grégoire VII (800-1073.)</i>				
"	"	Charlemagne, empereur	800	Etienn
"	"	Mort de Charlemagne	814	Martin I
Etienn V.	816-817	" "	"	Agapet I
St Pascal I.	817-824	" "	"	Jean XI
Eugène II.	824-827	" "	"	Leon VI
Valentin.	827	" "	"	Benoit V
Grégoire IV.	827-844	Conversion des Danois	827	Benoit V
"	"	Conversion des Suédois	830	Bonifac
Sergius II.	844-847	Commencement de la contro-		tipape).

ANNÉES	PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES
680	St Léon IV.	847-855	verse sur l'Eucharistie . . .	831
"	Benoit III.	855-858	" "	"
"	St Nicolas I.	858-867	" "	"
"	Adrien II.	867-872	" "	"
"	Jean VIII.	872-882	Commencement du schisme	
"	Marin I.	882-884	de Photius	863
690	Adrien III.	884-885	Huitième concile œcuméni-	
"	Etienne VI.	885-891	que à Constantinople. Con-	
"	Formose.	891-896	dammation de Photius . . .	889
"	Boniface VI.	896	Conversion des Bohémiens. .	880
"	Etienne VII.	896-897	" "	"
711	Romain.	897	" "	"
718	Théodore II.	898	" "	"
719	Jean I.	898-900	" "	"
727	Benoit IV.	900-903	" "	"
"	Léon V.	903	" "	"
732	Christophore.	903	" "	"
741	Sergius III.	904-911	" "	"
"	Anastase III.	911-913	Fondation de l'abbaye de	
754	Landon.	913-914	Cluny, par saint Bernon . .	911
755	Jean X.	914-928	Conversion des Normands . .	912
766	Leon VI.	923-929	" "	"
778	Etienne VIII.	929-931	Persécution des Maures en	
"	Jean XI.	931-936	Espagne	950
787	Leon VII.	936-939	" "	"
"	Etienne IX.	939-942	" "	"
"	Martin II.	942-946	" "	"
"	Agapet II.	946-955	Conversion des Polonais . . .	964
"	Jean XII.	956-964	" "	"
"	Leon VIII.	963	" "	"
"	Benoit V.	964	" "	"
"	Jean XIII.	965-972	" "	"
"	Benoit VI.	972-973	" "	"
800	Boniface VII (an-	"	" "	"
814	tipape).	"	" "	"
"	Domnus II.	973-974	" "	"
"	Benoit VII.	975-983	" "	"
"	Jean XIV.	983-984	" "	"
"	Jean XV.	985	" "	"
827	Jean XVI.	985-996	Conversion des Russes . . .	989
830	Grégoire V.	996-999	" "	"
"	Silvestre II (Ger-	"	" "	"

PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES
<i>bert.)</i>	999-1003	" "	"
Jean XVII.	1003	Conversion des Hongrois . .	1002
Jean XVIII.	1003-1009	" "	"
Sergius IV.	1009-1012	" "	"
Benoît VIII.	1012-1024	" "	"
Jean XIX.	1024-1033	" "	"
Benoît IX.	1033-1044	" "	"
"	"	Établissement de la trêve de Dieu	1041
Grégoire VI.	1044-1048	" "	"
Clément II.	1048-1047	" "	"
Damase II.	1048 2 ³ .)	" "	"
Léon IX.	1049-1054	Commemoration des fidèles trépassés	1049
"	"	Hérésie de Bérenger	1050
"	"	Schisme des Grecs	1054
"	"	Election des papes réservée aux cardinaux	"
Victor II.	1055-1057	" "	"
Etienne X.	1057-1058	" "	"
Nicolas II.	1058-1061	" "	"
Alexandre II.	1061-1073	" "	"
CINQUIÈME ÉPOQUE.			
<i>Depuis saint Grégoire VII jusqu'à la mort de Boniface VIII (1073-1505).</i>			
Grégoire VII.	1073-1085	" "	"
"	"	Fondation de l'ordre des Chartreux par saint Bruno .	1084
Victor III.	1086-1087	" "	"
Urbain II.	1088-1099	" "	"
"	"	Première Croisade	1096
"	"	Fondation de l'ordre de Cîteaux	1098
Pascal II.	1099-1118	Prise de Jérusalem	1099
"	"	Fondation de l'ordre de Fontevraud	1103
"	"	Pierre l'Ermite	1105
"	"	Fondation de l'ordre de Malte	1118
"	"	Fondation de l'abbaye de Clairvaux, par saint Ber	"

P.

Gélase

Calixte

Honorius
InnocentCélestin
Lucius
EugèneAnastase
Adrien I
AlexandreLucius I
Urbain I
Grégoire
Clément

Célestin I

Innocent

Honorius

ANNÉES	PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES
"	"	"	nard	1113
1002	Gélase II.	1118	Fondation de l'ordre des Templiers	1118
"	Calixte II.	1119-1124	"	"
"	"	"	Fondation de l'ordre de Pré- montré par saint Norbert.	1120
"	"	"	Neuvième concile œcuméni- que (premier de Latran) . .	1123
"	Honorius II.	1124-1130	"	"
"	Innocent II.	1130-1143	"	"
1041	"	"	Dixième concile œcuménique (second de Latran)	1139
"	Célestin II.	1143-1144	"	"
"	Lucius II.	1144-1145	"	"
"	Eugène III.	1145-1153	"	"
1049	"	"	Seconde croisade prêchée par saint Bernard	1147
1050	"	"	Les Albigeois	"
1054	"	"	Mort de saint Bernard	1153
"	Anastase IV.	1153-1154	"	"
"	Adrien IV.	1154-1159	"	"
"	Alexandre III.	1159-1181	"	"
"	"	"	Martyre de saint Thomas de Cantorbery	1170
"	"	"	Onzième concile œcuménique (troisième de Latran)	1179
"	Lucius III.	1181-1185	"	"
"	Urbain III.	1185-1187	"	"
de	Gregoire VIII.	1187	"	"
"	Clement III.	1187-1191	"	"
"	"	"	Troisième croisade	1189
"	"	"	Fondation de l'ordre teuto- nique	1190
1084	Célestin III.	1191-1198	"	"
"	"	"	Quatrième croisade	1197
"	Innocent III.	1198-1216	"	"
1086	"	"	Cinquième croisade	1204
"	"	"	Fondation de l'ordre des Carmes	1209
1098	"	"	Fondation de l'ordre des frères Mineurs par saint François d'Assise	1210
1099	"	"	"	"
1103	"	"	Deuxième concile œcuméni- que (quatrième de Latran).	1215
1105	"	"	"	"
1110	Honorius III.	1216-1227	Fondation de l'ordre des frères Prêcheurs par saint Dominique	1216

PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES	P.
Grégoire IX.	1227-1241	"	"	
Célestin IV.	1241	Sixième croisade	1229	Benoît
Innocent IV.	1242-1254	"	"	Cléme.
"	"	Treizième concile œcuméni-	"	Innoce
"	"	que (premier de Lyon) . . .	1245	Urbain
Alexandre IV.	1254-1261	Septième croisade	1248	Gregoi
Urbain IV.	1261-1264	"	"	
"	"	Établissement de la fête du	"	
Clément IV.	1265-1268	Saint-Sacrement	1264	A ROY
"	"	Huitième croisade. Mort de	"	1378-1.
Grégoire X.	1271-1276	saint Louis	1270	Urbain
"	"	"	"	1389-1.
"	"	Quatorzième concile œcumé-	1274	Bonifac
"	"	nique (second de Lyon) . .	"	Innocen
"	"	Mort de saint Bonaventure	"	Gregoir
"	"	et de saint Thomas	"	Alexand
Innocent V.	1276	Réunion des Grecs	"	Jean X.
Adrien V.	1276	"	"	Martin
Jean XXI (XX).	1278-1277	"	"	"
Nicolas III.	1277-1280	"	"	"
"	"	Retour des Grecs au schisme.	1280	Eugène
Martin IV.	1281-1285	"	"	"
Honorius IV.	1285-1287	"	"	"
Nicolas IV.	1287-1292	"	"	"
St Célestin V.	1294	"	"	"
Boniface VIII.	1294-1303	"	"	Nicolas
"	"	Institution du Jubilé	1295	"
SIXIÈME ÉPOQUE.				
<i>Depuis Boniface VIII jusqu'à Luther (1303-1517).</i>				
Benoît XI.	1303-1304	Le saint-siège transporté à	"	Calixte I
		Avignon	1309	Pie II.
A AVIGNON.				
Clément V.	1305-1314	Quinzième concile œcuméni-	"	Sixte IV.
		que à Vienne	"	"
Jean XXII.	1316-1334	Abolition des Templiers . . .	"	Innocent
"	"	Fête de la Trinité	"	"
			"	Alexandr
			"	Pie III.
			"	Jules II.
			"	Leon X.

ANNÉES	PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES
1229	Benoît XII.	1334 1342	" "	"
"	Clement VI.	1342 1352	" "	"
"	Innocent VI.	1352 1362	" "	"
1245	Urbain V.	1362 1370	" "	"
1248	Gregoire XI.	1370-1378	Retour de Grégoire XI à Rome	1377
PAPES.				
A ROME.		A AVIGNON		
1264	1378-1389	1378 1394		
1270	Urbain VI.	Clement VII.	Commencement du grand schisme d'Occident.	1378
"	1389 1404	1394 1424	Fête de la Visitation	1389
"	Boniface IX.	Benoît XIII.	" "	"
1274	Innocent VII.	1404-1406	" "	"
"	Grégoire XII.	1406-1409	Concile de Pise	1409
"	Alexandre V.	1409-1410	" "	"
"	Jean XXIII.	1410-1415	Concile de Constance.	1414
"	Martin V.	1417-1431	Fin du schisme	1417
"	"	"	Condamnation et supplice de Jean Huss.	"
1360	Eugène IV.	1431-1447	Seizième concile œcuménique à Florence.	1439
"	"	"	Reunion des Grecs	"
"	"	"	Retour à leur schisme	1440
1362	Nicolas V.	1447-1455	Prise de Constantinople par les Turcs.	1453
"	"	"	Ordre des Minimes par saint François de Paule.	1454
"	"	"	" "	"
"	"	"	" "	"
1517	Calixte III.	1455-1458	" "	"
"	Pie II.	1458-1464	" "	"
"	Paul II.	1464-1471	" "	"
"	Sixte IV.	1471-1484	" "	"
1300	"	"	Naissance de Luther	1483
"	Innocent VIII.	1484-1492	" "	"
"	"	"	Découverte de l'Amérique	1492
"	Alexandre VI.	1492-1503	Fin de la domination des Maures en Espagne	1492
"	"	"	" "	"
"	Pie III.	1503	" "	"
"	Jules II.	1503-1513	" "	"
"	Léon X.	1513-1521	" "	"
"	"	"	Zwingli en Suisse.	1516

PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES.
SEPTIÈME ÉPOQUE.			
<i>Depuis Luther jusqu'au traité de Westphalie</i> (1517-1648).			
"	"	Luther prêche l'hérésie. . . .	1517
"	"	Diète de Worms.	1521
Adrien VI.	1522 1523	"	"
Clément VII.	1523 1534	"	"
"	"	Ordre des Capucins.	1525
"	"	Confession d'Augsbourg. . . .	1530
"	"	Naissance de saint Charles Borromée.	1532
Paul III.	1534-1549	"	1534
"	"	Schisme d'Angleterre.	"
"	"	Fondation de la compagnie de Jésus par saint Ignace de Loyola.	1540
"	"	Ouverture du dix-huitième concile œcuménique à Trente.	1545
Jules III.	1550-1555	"	"
"	"	St François Xavier, sa mort.	1552
Marcel II.	1555	"	"
Paul IV.	1555-1559	"	"
Pie IV.	1559-1565	"	"
"	"	Révolte des Calvinistes en France.	1560
"	"	Clôture du concile de Trente.	1563
"	"	Etablissement des séminaires.	"
St Pie V.	1566 1572	Naissance de saint François de Sales.	1567
"	"	Condamnation des erreurs de Baius.	"
Grégoire XIII.	1572-1585	Massacre de la Saint-Barthélemy.	1572
"	"	Mort de saint Charles Borromée.	1584
Sixte V.	1585-1590	"	"
"	"	Règne de Henri IV.	1589
Urbain VII.	1590	"	"
Grégoire XIV.	1590-1591	"	"
Innocent IX.	1591	"	"
Clément VIII.	1592-1605	Abjuration de Henri IV. . . .	1598
"	"	Persecution du Japon.	1597
"	"	Mission du Paraguay.	1602

PAPES

Léon XI.
Paul V.Grégoire
Urbain VI

Innocent

Depuis

Alexandre
Clément IX
Clément X.
Innocent X.Alexandre V
Innocent XI
Clément XI.Innocent XI
Clément XIII.
Clément XII
Clément XIV.
Clément XII.

ANNÉES

lie

1517
1521
1525
1530
1532
1534
1546
1548
1552
1567
1569
1573
1584
1588
1593
1597
1602

PAPES.	ANNÉES.	ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES
Léon XI.	1605	" "	"
Paul V.	1605-1621	" "	"
"	"	Fondation de l'ordre de la Visitation par saint François de Sales.	1610
Grégoire XV.	1621-1623	" "	"
Urbain VIII.	1623-1644	Fondation des Lazaristes, par saint Vincent de Paul . . .	1625
"	"	Fondation des sœurs de la Charité.	1634
"	"	Hérésie de Jansénius.	1640
Innocent X.	1644-1655	Fondation de la compagnie de Saint-Sulpice.	1646
"	"		
HUITIÈME ÉPOQUE.			
<i>Depuis le traité de Westphalie jusqu'à la chute de l'empire (1648-1815).</i>			
"	"	Condamnation des erreurs de Jansénius.	1654
Alexandre VII.	1655-1667	" "	"
Clement IX.	1667-1669	" "	"
Clement X.	1670-1676	" "	"
Innocent XI.	1676-1689	" "	"
"	"	Fondation de l'ordre des frères de la doctrine chrétienne.	1679
"	"	Déclaration du clergé de France.	1682
"	"	Révocation de l'édit de Nantes.	1684
Alexandre VIII.	1689-1691	" "	"
Innocent XII.	1691-1700	" "	"
Clement XI.	1700-1721	" "	"
"	"	Mort de Bossuet.	1704
"	"	Bulle <i>Unigenitus</i> , contre les jansénistes.	1713
"	"	Mort de Fénelon.	1715
Innocent XIII.	1721-1724	" "	"
Clement XIII.	1724-1730	" "	"
Clement XII.	1730-1740	" "	"
Clement XIV.	1740-1758	" "	"
Clement XIII.	1758-1769	" "	"
"	"	Suppression des Jésuites en France.	1764

TABLE ANALYTIQUE

DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

A

B

Abelard, 184.
Achille, esclave, 16.
Arien VI, pape, 219.
Arie, roi des Goths, 85.
Albigois (hérésie des), 185.
Alexandre III, pape, 157.
Alexandre V, pape, 190.
Alexandre (saint), évêque de Jérusalem, 27.
Alexandre, empereur romain, 25.
Alexis Comnène, empereur, 150.
Alexis IV, empereur, 164.
Allemagne, 112, 162.
Almand (saint), évêque de Strasbourg, 107.
Ambroise (saint), évêque de Milan, 68.
Ananie, juif, 3.
André, (saint), apôtre, 8.
Anglais (conversion des), 97.
Anchaise (saint), archevêque de Hambourg, 118.
Anthère (saint), pape, 28.
Antoine (saint) 52.
Aristide, philosophe, 34.
Arius, hérésiarque, 55.
Athanase (saint), évêque d'Alexandrie, 57, 91.
Attila, roi des Huns, 86.
Augustin (saint), évêque d'Hippone, 71, 73.
Augustin (saint), évêque de Cantorbéry, 98.
Augustins (ordre des), 181.
Aurélien, empereur romain, 30, 39.

Babylas (saint), évêque d'Antioche, 27.
Bâle (concile de), 196.
Barthélemy (saint), apôtre, 9.
Basile (saint), évêque de Césarée, 65.
Basile le Macédonien, empereur, 129.
Baudouin, 150.
Bavière (conversion de la), 109.
Benoit (saint), 92.
Benoit XI, pape, 178.
Benoit XIII, pape, 190.
Béren. er., hérétique, 141.
Bernard, (saint), 152.
Bernon, (saint), fondateur de l'ordre de Cluny, 134.
Blanche de Castille, mère de saint Louis, 169.
Blandine, 23.
Blondel, ménestrel, 161.
Bonaparté, 1^{er} consul, 251.
Bonaventure (saint), 182.
Boniface (saint), archevêque de Mayence, 112.
Boniface VIII, pape, 175.
Brunon (saint), archevêque de Cologne, 133.
Bulgares (conversion des), 121.

C

Cadijah, femme de Mahomet, 100.
Calixte III, pape, 201.
Calvin, hérésiarque, 211.
Candidien, 78.
Canut le Grand, roi d'Angleterre, 138.

Célestin (saint), pape, 75.
Célestin III, pape, 161.
Célestins (ordre des), 181.
Celestius, disciple de Pelage, 73.
Chalcedoine (concile de), 81.
Charlemagne, empereur, 113.
Charles Borromée (saint), évêque de Milan, 220.
Charles le Simple, roi de France, 137.
Charles Martel, 110.
Chartreux (ordre des), 180.
Chosroës, roi des Perses, 104.
Chrysaphe, ministre de Théodose II, 80.
Chrysostôme (saint), évêque de Constantinople, 69.
Cîteaux (abbaye de), 152, 180.
Clairvaux (abbaye de), 153.
Clément V, pape, 178.
Clément VII, pape, 189.
Cler, 245.
Clotilde, femme de Clovis, 89.
Clovis, roi des Francs, 89.
Cluny (monastère de), 134, 180.
Colomban (saint), moine, 108.
Conrad III, empereur d'Allemagne, 155.
Constance, empereur d'Orient, 59.
Constance (concile de), 191.
Constantin, empereur, 45.
Constantin Copronyme, empereur, 123.
Constantin Pogonat, empereur, 106.
Constantinople (conciles de), 83, 106.
Constantinople (prise de), 199.
Coran (le), 101.
Croisades contre les Albigeois, 186.
Croisades, 147, 154, 160, 164, 169, 171, 173.
Cyrille (saint), martyr, 28.
Cyrille, évêque d'Alexandrie, 77.
Cyprien (saint), évêque de Carthage, 28.

D

Donois (conversion des), 117, 138.
Dèce, empereur romain, 26, 38.

Denis (saint); évêque de Paris, 39.
Dioclétien, empereur romain, 39.
Dio-core, évêque d'Alexandrie 80.
Dominicains, 181.
Domitien, empereur romain, 16, 28.
Domitilla, femme du consul Fl. Clémens, 16.
Donatien (saint), martyr, 33.
Dunstan, archevêque, 135.

E

Edouard VI, roi d'Angleterre, 216.
Eglise anglicane, 217.
Eluthère (saint), diacre, 30.
Ephèse (concile d'), 77.
Etienne (saint), diacre, 4.
Etienne I^{er}, roi de Hongrie, 137.
Eudoxie, impératrice d'Orient, 69.
Eugène IV, pape 196.
Eutychès, hérésiarque, 79.

F

Fabien (saint), pape, 27.
Felix V, antipape, 197.
Ferrare (concile de), 197.
Flavien (saint), patriarche de Constantinople, 80.
Flavius Clémens, consul, 16.
Foulques, curé de Neuilly, 164.
Franciscains, 181.
François de Paule (saint), 205.
François de Sales, 232.
François Xavier (saint), 224.
Francs, 88.
Frédéric II, empereur, 165.
Frédéric Barberousse, empereur, 156, 159.
Frisons (conversion des), 110.

G

Galère, empereur, 39.
Gall (saint), 109.
Gallus, empereur romain, 28.
Gomaliel, docteur de la loi, 4.
Genéric, roi des Vandales, 86.
Germanique (saint), martyr, 20.

G.
C

G.

G.

Gr

Gr

Gr

Gr

Gu

Gu

G.

G.

G.

H.

Her

Her

2.

Her

H.

Her

10

Her

Hil.

65

Hil.

Hon.

Hos

Hug

Huc

Huss

Icon

Iyna

18.

Iyna

Ignac

noj

Indes

Innoc

Innoc

Invas

Inver

48.

Irene,

Ireneé

Ivaé

Gnostiques, 40.

Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem, 160.

Grégoire (saint), pape, 94.

Grégoire VII, pape, 144.

Grégoire IX, pape, 166.

Grégoire XII, pape, 190.

Grégoire de Nazianze (saint), 66.

Guerres de religion, 226.

Guillaume, duc d'Aquitaine, 134.

Guillaume de Tyr, archevêque, 160.

II

Hélène (sainte), 49.

Henri II, roi d'Angleterre, 157.

Henri VIII, roi d'Angleterre, 215.

Henri IV, roi de France, 227.

Henri IV, roi de Germanie, 146.

Heraclius, empereur d'Orient, 104.

Herménégilde, roi de Tolède, 96.

Hilaire (saint), évêque de Poitiers, 65.

Hilarion (saint), 53.

Hongrois (conversion des), 137.

Hospitaliers (ordres des), 180.

Hugues (saint), 134.

Hus, hérésiarque, 193.

Hussites, 194.

III

Iconoclastes (hérésie des), 123.

Ignace (saint), évêque d'Antioche, 18.

Ignace de Loyola, 223.

Ignace, patriarche de Constantinople, 127.

Indes (conversion des), 224.

Innocent III, pape, 161, 165.

Innocent IV, pape, 168.

Invasion des Goths, 85.

Invention de la sainte Croix, 48.

Irène, impératrice d'Orient, 125.

Irénée (saint), évêque de Lyon, 24.

Isaac l'Ange, empereur, 164.

Jacques (saint), apôtre, évêque de Jérusalem, 9.

Jansénius, hérésiarque, 234.

Japon (conversion du), 224.

Jean (saint), apôtre, 2, 9, 17, 40.

Jean XXIII, pape, 191.

Jérôme (saint), docteur, 70.

Jérôme de Prague, hérétique, 193.

Jérusalem, 10.

Jérusalem (royaume de), 150.

Jésuites, 223.

Joseph II, empereur d'Allemagne, 214.

Judas Iscariote, apôtre, I.

Jude (saint), apôtre, 9.

Juifs, 10.

Jules (saint), pape, 59.

Julien l'Apostat, empereur romain, 61.

Justin (saint), 35.

Justinien II, empereur, 107.

L

Laurent (saint), diacre, 28.

Lécanomatie, hérétique, 128.

Léyton fulminante, 22.

Léyton thébaine, 31.

Léon (saint), pape, 81, 86.

Léon IX, pape, 131.

Léon l'Arménien, empereur, 126.

Léon l'Isaurien, empereur, 123.

Léon le Philosophe, empereur, 129.

Lévegilde, roi des Vicigoths, 96.

Lombards (conversion des), 97.

Louis VIII, roi de France, 155, 158.

Louis IX, roi de France, 169.

Louis XI, roi de France, 202, 206.

Luther, hérésiarque, 208.

M

Macaire, évêque de Jérusalem, 49.

Macédonius, hérétique, 68.

Mahomet, 99.

Mahomet II, sultan, 199.

Manès, hérétique, 43.
Manuel Comnène, empereur, 155.
Marc-Aurèle, empereur romain, 19.
Marc d'Éphèse, 198.
Marcien, empereur, 81, 82.
Marcion, hérétique, 43.
Martin V, pape, 198.
Maternus, martyr, 23.
Mathias, (saint), apôtre, 1, 9.
Mathieu (saint), apôtre, 9.
Maurice, chef de la légion thébaine, 31.
Mazence, empereur, 45.
Maximien, empereur, 31.
Maximin, empereur romain, 25.
Méthode, patriarche, 126.
Michel III, empereur, 128.
Michel Cerulaire, patriarche de Constantinople, 130.
Michel le Bègue, empereur, 128.
Kinimes (ordres des), 206.
Missions étrangères, 232.
Modesie, prélet du prétoire, 68.
Monothélites (hérésie des), 105.
Montmartre, 30.

N

Napoléon, empereur, 253.
Nérée, esclave, 18.
Néron, empereur romain, 15, 38.
Nestorius, hérésiarque, 76.
Nicée (conciles de), 58, 125.
Nicolas I^r, pape, 122.
Normands (conversion des), 136.

O

Odoacre, roi des Hérules, 87.
Odon (saint), abbé de Cluny, 134.
Omer (saint), 110.
Ordres militaires, 182.
Ordres religieux, 204, 222, 231.
Oriène, 41.
Othon, empereur 140, 165.

P

Paoôme (saint), 53.
Paul (saint), apôtre, 6, 7, 16, 40.
Paul (saint), anachorète, 28.

Paul II, pape, 202.
Paul III, pape, 219.
Pélage, hérétique, 73.
Philippe (saint), apôtre, 9.
Philippe Auguste, roi de France, 160.
Philippe le Bel, roi de France, 175.
Photius, schismatique, 127.
Pie II, pape, 201.
Pie VI, pape, 249.
Pie VII, pape, 251.
Pierre (saint), apôtre, 2, 7, 16, 40.
Pierre l'Ermite, 149.
Pise (concile de), 190.
Plin le Jeune, 18.
Polonais (conversion des) 120.
Polycarpe (saint), évêque de Smyrne, 21.
Pombal (marquis de), 241.
Pontien (saint), pape, 26.
Pothin, évêque de Lyon, 23.
Prémontrés, 180.
Protestants, 218, 226.
Ptolemais (siège de), 160.

Q

Quadrat, évêque, 34.
Quentin (saint), martyr, 33.

R

Remi (saint), évêque de Reims, 80.
Révolution française, 245.
Rhadagaise, roi des Goths, 85.
Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, 160.
Rimini (concile de), 60.
Robert Guiscard, 144.
Rollon, duc de Normandie, 137.
Rogatien (saint), martyr, 33.
Rupert (saint) évêque de Worms, 109.
Russes (conversion des), 121.
Rustique (saint), prêtre, 80.

S

Sabellius, hérétique, 43.
Sanctus, diacre, 23.

Sap...
Sap...
Sazo...
Sery...
Séce...
Sime...
ler...
Simo...
Simo...
Solit...
Suéd...
Suro...
Suis...
Sylve...
Sym...
Sym...

Tem...
Tertu...
35...
Théo...
97...
Théo...
Théo...
Théo...
68...
Théo...
Thom...
T. com...
que...
Thom...
Titus...
reun...

Saphire, juive, 3.
Sapor, roi de Perse, 39.
Saxons (conversion des), 114.
Ser, ius, patriarche, 104.
Sécre, empereur romain, 24.
Simeon (saint), évêque de Jérusalem, 18.
Simon (saint), apôtre, 9.
Simon de Montfort, 164.
Solitaires, 53.
Suédois (conversion des), 118.
Sueves (conversion des), 95.
Suisse (conversion de la), 108.
Sylvestre II, pape, 140.
Symbole de Nicée, 57.
Symphorien (saint), martyr, 23.

T

Templiers, 178.
Tertullien, prêtre de Carthage, 35, 41.
Theodelinde, reine des Lombards, 97.
Theodmir, roi des Suèves, 95.
Theodora, impératrice, 127, 126.
Theodoze le Grand, empereur, 68.
Théophile, empereur, 126.
Thomas (saint), apôtre, 9.
Thomas Becket (saint), archevêque de Cantorbéry, 157.
Thomas (saint), dominicain, 181.
Titus, fils de Vespasien, empereur, 12.

Tolbiac (bataille de), 89.
Totila, roi des Goths, 93.
Trajan, empereur, 17, 18.
Trente (concile de), 220.
Trinitaires, 180.

U

Urbain II, pape, 147.
Urbain VI, pape, 189.

V

Valens, empereur, 65.
Valerien, empereur romain, 30, 38.
Venise (traité de), 160.
Vespasien, empereur romain, 12.
Victor (saint), martyr, 33.
Victor III, pape, 147.
Vigil, pape, 83.
Vincent de Paul, 232.
Visigoths (conversion des), 96.

W

Wast, prêtre, 90.
Wiclef, hérésiarque, 192.
Willebrod, 111.

Z

Ziska, hérétique, 194.
Zozime, pape, 74.
Zwingle, hérétique, 211.

TABLE.

PRÉFACH. Pages

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis l'établissement de l'Église jusqu'à la conversion de Constantin (55-512).

CHAPITRE	I. Les Apôtres.	1
—	II. Ruine de Jérusalem (70).	10
—	III. Persécution des empereurs romains, Néron, Domitien, Trajan et Marc-Aurèle (66-166).	15
—	IV. Suite des persécutions des empereurs romains. Sévère, Maximin. Dece, Valérien, Aurelien et Diocletien (202-303).	24
—	V. Triomphe des défenseurs de l'Église. Punition providentielle de ses persécuteurs.	34
—	VI. Des hérésies des premiers siècles et des docteurs qui les ont combattus.	40

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Depuis la conversion de Constantin jusqu'à la chute de l'empire d'Occident (512-476)

CHAPITRE	I. Conversion de Constantin. Triomphe de l'Église (312).	45
—	II. Saint Antoine. Développement des ordres religieux.	51
—	III. Hérésie d'Arius (319).	55
—	IV. Julien l'Apostat. Dernière tentative en faveur du paganisme (361-363).	61
—	V. Des principaux docteurs de l'église à cette époque.	64
—	VI. Du pélagianisme et du semi-pélagianisme (412).	73
—	VII. Hérésie de Nestorius (430).	76
—	VIII. Hérésie d'Eutyches (448).	79
—	IX. Chute de l'empire d'Occident (476)	84

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis la conversion des Francs jusqu'au rétablissement de l'empire d'Occident (476-800).

CHAPITRE	I. Conversion des Francs (496).	89
—	II. Saint Benoît et la vie monastique en Occident (490-543).	91

CHAPITRE III.	Saint Grégoire le Grand. Conversion des Suèves, des Visigoths, des Lombards et des Anglais (590-604).	94
—	IV. Du mahométisme (622).	99
—	V. Règne d'Héraclius. Exaltation de la sainte croix. Hérésie des monothélites.	103
—	VI. Conversion de l'Allemagne et des pays voisins.	108
—	VII. Charlemagne. Empire chrétien d'Occident (800).	113

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis le rétablissement de l'empire d'Occident jusqu'à saint Grégoire VII (800-1073.)

CHAPITRE	I. Conversion des Danois et des Suédois (826-830).	117
—	II. Conversion des Polonais et des Russes (842).	120
—	III. Hérésie des iconoclastes (726).	123
—	IV. Schisme des Grecs. Photius, Michel, Céralaire (858-1054).	127
—	V. Troubles et scandales en Occident. Comment la Providence y remédie.	132
—	VI. Conversion des Normands, des Hongrois et des Danois d'Angleterre.	137
—	VII. Des sciences et des lettres pendant cette époque. Hérésie de Bérenger.	139

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Depuis saint Grégoire VII jusqu'à la mort de Boniface VIII (1073-1503).

CHAPITRE	I. Saint Grégoire VII. Affranchissement de l'Église (1073-1085).	143
—	II. Prédication des croisades. Histoire de la première croisade (1095-1100).	147
—	III. Saint Bernard. Prédication de la seconde croisade (1146).	153
—	IV. Alexandre III et Frédéric Barberousse. Saint Thomas Becket et Henri II. Prédication de la troisième croisade (1162-1194).	156
—	V. Pontificat d'Innocent III. Cinquième croisade. Empire français de Constantinople (1198-1216).	161
—	VI. Innocent IV et Frédéric II. Sixième croisade (1212-1255).	165
—	VII. Saint Louis. Dernières croisades (1226-1270).	169
—	VIII. Boniface VIII et Philippe le Bel. Des templiers (1296-1314).	175
—	IX. Du développement des ordres religieux pendant cette époque.	179

CHAPITRE X. Développement des sciences et des lettres. Des heresies. Les Albigeois.	181
---	-----

SIXIÈME ÉPOQUE.

Depuis Boniface VIII jusqu'à Luther (1505-1517).

CHAPITRE I. Grand schisme d'Occident (1378-1417).	
— II. Heresie de Wiclif et de Jean Huss. Guerre des Hussites 1417-1434).	192
— III. Concile de Florence. Reunion de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine. Prise de Constantinople (1434-1453).	198
— IV. Efforts des souverains pontifes contre les Turcs (1453-1484).	200
— V. Des ordres religieux. Fondation de l'ordre des Minimes.	204

SEPTIÈME ÉPOQUE.

Depuis Luther jusqu'au traité de Westphalie (1517-1648).

CHAPITRE I. De l'hérésie de Luther et des pays où elle s'est établie.	208
— II. Des erreurs de Calvin et des pays où elles se sont répandues.	214
— III. Du schisme d'Angleterre (1534).	215
— IV. Des variations des protestants. Concile de Trente. Saint Charles Borromee.	218
— V. Des ordres religieux. Conversion des Indiens et des Japonais. Saint François Xavier.	222
— VI. Des guerres de religion.	228

HUITIÈME ÉPOQUE.

Depuis le traité de Westphalie jusqu'à la chute de l'empire (1648-1815).

CHAPITRE I. Des progrès de la foi au dix-septième siècle.	230
— II. Du jansénisme (1640).	234
— III. Des causes et des progrès de l'incrédulité.	237
— IV. Des apologistes de la religion. Politique des souverains.	240
— V. De la révolution française (1789).	245
— VI. Du concordat et de l'empire.	251
Conclusion.	255
Tableau chronologique.	258
Table analytique.	273

